

LE TOMBEAU DE LA SAINTE VIERGE

A ÉPHÈSE

Tombeau de Jésus reçu 2 Dec 1903  
 Tom. d'Éphèse - Petite Diptique en 20 pages commémorative -  
 jugée insuffisante. Commencé le 6 Janv 1904. Récom-  
 beau d'Éphèse. 9 Juillet livré à l'impression - 15 Oct. re-  
 çu 1 exemplaire, pendant que 150 autres ont été à l'œuvre

# TOMBEAU DE LA SAINTE VIERGE

## A ÉPHÈSE

---

### RÉPONSE

Au R. P. Barnabé d'Alsace, O. F. M.

PAR

GABRIÉLOVICH

---

H. OUDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PARIS

9, RUE SOUFFLOT, 9

POITIERS

9, RUE DU CHAUDRON-D'OR, 9

1905

Vierge Marie, c'est à Vous-même que je dédie ce travail, dont vous êtes l'unique objet. Bénissez-le !

Puis faites, ô divine Mère, que l'on trouve bientôt votre tombe sacrée, et que rien n'empêche plus la sainte Église de Dieu, en proclamant votre Assomption glorieuse, de mettre le dernier fleuron à votre couronne immortelle !

## AVIS AU LECTEUR

Amy lecteur, te le dis d'avance, afin que n'aies mie tromperie en ceci. Point ne trouveras dans ce livret choses plaisantes ou délectables pour seule imagination, ains dates, noms, citations, arguments rétorquants, raisons probantes ou choses telles.

Adonc ! es-tu ès gens qui ne prennent jouissance qu'à curieuses histoires, fictions de romans, contes, fabliaux, joyeusetés, aventures ?... passe !

Es-tu au contraire emmi ceux qui goûtent choses solides ? Es-tu spécialement emmi ceux qui aiment la benoîte Vierge Marie, Mère de Dieu et aussi la Nôtre, avec cœurs d'Enfants bons ? qui sentent complaisance et qui trouvent contentement dans ses gestes ou récits la concernant ? — Prends et lis !

Ce lisant, te promets ne verras dans les divers quartiers d'icelui Escrit que droicture parfaite ; aussi, je m'assure, Dieu aidant, que raison et vérité.

Et donques, va, petit Livret ! Va, messenger de pieuse nouvelle ; le Bon Ange te conduise. Ainsi plaise à Notre Béni Sauveur et à sa Très douce Mère la Sainte Vierge Marie.

*En la fête d'Icelle,*

*2 février 1904.*

## APPROBATION

DE

S. G. M<sup>gr</sup> L'ARCHEVÊQUE DE SMYRNE

MON CHER AMI,

Depuis douze ans qu'a eu lieu la *Découverte de Panaghia-Capouli*, je suis témoin et de la diligence et de la conscience que vous mettez à étudier les textes, à interroger savants, monuments, souvenirs, tout ce qui, en un mot, peut vous donner une lumière sur le cher objet qui vous occupe.

Je constate aujourd'hui, avec grande satisfaction, l'immense progrès qu'a fait la cause de *Panaghia*. Non seulement vous n'avez pas eu à reculer d'une ligne dans tout ce que vous avez publié jusqu'à ce jour, mais des découvertes nouvelles sont venues éclairer et confirmer vos premières assertions.

Pendant que vous fouillez livres et bibliothèques,

tel des vôtres fouille le sol, autant qu'il peut, et Dieu bénit son travail et ses recherches.

En août 1894, il découvre, à un mètre et demi sous les terres descendues de la montagne, l'octogone ou les angles dont parle *C. Emmerich*.

En juillet 1898, derrière la nouvelle maison d'habitation, il découvre des arcades, des restes de colonnade, des mosaïques, et deux tombes, avec deux squelettes ayant encore en main des médailles de *Justinien*, de *Constant*, d'*Anastase*.

En août de la même année, il met à jour l'ancien pavage de la chapelle, et, sous ce pavage, à l'endroit même marqué pour la cheminée, les pierres de cette ancienne cheminée : *briques, suie, cendre* ; rien n'y manque.

Cette cendre opère cà et là des cures extraordinaires, dont le public commence à parler.

Qu'est-ce que tout cela ? sinon un signe de la Providence et un encouragement à continuer vos travaux. *A Domino factum est istud ; et est mirabile in oculis nostris. J'ai bon espoir pour la fin : qui cœpit opus, ipse perficiet.*

Oui, j'approuve ce livre où vous répondez, non à des objections nouvelles, mais à des objections anciennes nouvellement reproduites ; je l'approuve et je le bénis. Que Dieu le bénisse également !

Puisse-t-il achever d'éclairer ceux qui hésitent encore ! Puisse-t-il amener au moins à douter et à

étudier — hélas ! qu'ils sont nombreux ! — ceux qui, *a priori, sans enquête*, nient et condamnent ! Puisse-t-il surtout provoquer de nouvelles études, de nouvelles recherches, et contribuer ainsi à hâter la solution d'un débat qui intéresse, à si justes titres, *Clergé et Fidèles* !

*Smyrne, en la fête de l'Annonciation,*

25 mars 1904.

LOCUS SIGILLI

† A. TIMONI,

*Archev. de Smyrne, Vic. ap.*

De mandato Ill<sup>m</sup>i ac Rmi DD. Andreae Polycarpi TIMONI,  
*Archiep. Smyrn. et Asiæ Minoris Vic. apost.*

*Cancellarius Archiep.,*

M. CAN. VARTHALITI.

## PRÉFACE

---

Je ne pensais guère à reprendre la plume ; mais voici une attaque, aussi vive qu'inattendue, et d'un genre particulier, qui se produit sous la forme d'un volume publié par le *R. P. Barnabé de Terre-Sainte*.

J'apprends qu'on donne à ce livre toute la publicité possible. J'apprends qu'on lui accorde une haute, très haute importance ; j'apprends qu'on fonde sur lui les plus grandes espérances. Bref, on en veut faire contre nous une formidable machine de guerre broyant, pulvérisant, foudroyant, anéantissant toutes les thèses d'*Éphèse*.

Dirai-je que je regrette cette publication et cette publicité ? Oh, non, certes ! car je dis pour *Panaghia* comme saint Paul pour le *Christ* : *Dum omni modo... annuntietur, et in hoc gaudeo, sed et gaudebo.* (*Ep. aux Philipp.*, ch. 1, v. 18.)

Mais j'ai le devoir de répondre. C'est ce que j'ai essayé de faire dans les pages qui suivent. Puis-je me flatter d'avoir, à chaque objection, opposé une réplique toujours triomphante ? Dieu

me préserve et de cette illusion et de cette outrecuidance ! Pourtant il me semble que, Lui aidant, j'ai répondu à tout d'une façon au moins convenable et suffisante. A vous, chers lecteurs, d'en juger.

Voici tout mon plan. Je commence par relever, page par page, à la suite, les principales contradictions, les principales erreurs, les principales assertions avancées sans preuve, les citations fausses ou incomplètes, les questions à éclaircir, enfin les insinuations à regretter et à retirer.

De là *six articles* qui forment une *Première partie* sous le titre de *Réponses détachées*.

Cela fait, je reprends l'ensemble de chaque chapitre ou plutôt les *thèses* qui constituent le fond de chaque chapitre ; et je réponds à chacune de ces thèses. De là *neuf articles* nouveaux : les *Voyantes* ; — l'*Arrivée de saint Jean à Éphèse* ; — l'*Église du Concile* ; — la *Phrase du Concile* ; — la *Tradition de Jérusalem* au IV<sup>e</sup> siècle, au V<sup>e</sup> siècle, du VI<sup>e</sup> siècle au X<sup>e</sup> siècle ; — les *Concordances de Panaghia* ; — la *Tradition des Kirkindjotes*. Ces neuf articles forment une *Deuxième partie*, sous le nom de *Thèses*. C'est la partie principale de l'ouvrage.

Pour couronner cet ensemble, je mets *Éphèse* et *Jérusalem* en face l'une de l'autre, dans un *Chapitre spécial* qui résume toute la question. Puis je

propose quelques difficultés particulières à nos adversaires. Après quoi un *Épilogue* ; et c'est fini.

Il y a dans ce travail, que j'offre respectueusement et dévotement au public chrétien, des tours, des détours, des retours ; et, par suite, des redites, des longueurs, des pesanteurs, etc., etc., etc. J'en demande mille pardons à ceux qui voudront bien me lire ; mais le moyen de faire autrement ! Il faut bien que je suive mon *Protée*, si je veux le saisir ; et une fois que je l'ai saisi, il faut bien que je l'enchaîne de doubles et triples liens, si je ne veux pas qu'il m'échappe.

Le tout constitue une machine assez lourde. J'aurais pu aisément diminuer poids et masse, en supprimant des répétitions, en abrégant des citations et des textes. Mais ces répétitions ont leur bon côté ; elles sont comme autant de coups de marteau qui enfoncent le clou davantage. Fallait-il, d'autre part, sous prétexte d'alléger l'allure, risquer d'affaiblir la solidité ? J'ai préféré la force à l'élégance, et à l'art la vérité : Beaucoup, je n'en doute pas, m'en sauront bon gré.

*In nomine Domini ! Amen.*

E.-P. GABRIÉLOVICH.

LE  
TOMBEAU DE LA SAINTE VIERGE  
A ÉPHÈSE

---

Smyrne, 25 mars 1904,  
*En la fête de l'Annonciation.*

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Grand merci de la bonne pensée que vous avez eue, de m'envoyer votre travail sur le *Tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem*, en réponse à notre *Thèse du Tombeau à Ephèse*.

Vous savez si je goûte tout ce qui touche à cette si intéressante question, et si je suis avide, en particulier, de ce qui sert le plus à l'éclairer : *les objections*. A ce titre, votre ouvrage est pour moi une vraie bonne fortune, dont je ne saurais assez vous être reconnaissant.

Je l'ai lu, relu, avec toute l'attention possible. Voulez-vous maintenant me permettre de vous dire, en droiture et simplicité, les petites réflexions qu'il m'a inspirées ?

- Il y a : 1° des *contradictions à corriger* ;  
 2° des *erreurs à rectifier* ;  
 3° des *assertions à prouver* ;  
 4° des *citations à compléter ou à réformer* ;  
 5° des *insinuations à regretter et à retirer* ;  
 6° *divers points à mieux éclairer* ;  
 7° des *contre-thèses à établir*.

Pour plus d'ordre et de clarté, nous partagerons ces sept articles en deux parties : *Première partie* : les six premiers articles, sous le titre de *Réponses détachées* ; — *Deuxième partie* : le septième article, à lui seul, sous le titre général de *Thèses*. — Et maintenant, que Dieu me soit en aide, la toute bonne Vierge aussi !

## PREMIÈRE PARTIE

## RÉPONSES DÉTACHÉES

ARTICLE I<sup>er</sup>.

## IL Y A DES CONTRADICTIONS A CORRIGER.

I. — Page XII, vous reconnaissez que les partisans de *Panaghia* se sont adressés aux hommes les plus compétents pour avoir leur avis sur la question en litige... (Lettres à Mgr Duchesne, 22 janv. 92, 2 févr. 93, etc., etc., etc., etc.) — Puis, page 212, vous prétendez qu'ils sont partis en guerre sans études préalables. — *Contradiction*.

II. — Page XVI, vous dites nettement : « Le tombeau de la Vierge n'a été retrouvé qu'au commencement du v<sup>e</sup> siècle. » — Et page 209, vous nous parlez d'un *tombeau vénéré, visité depuis le IV<sup>e</sup> siècle*. — *Contradiction*. — p. 197-198. *Ensemble en fin au VII<sup>e</sup> siècle.*

III. — Page 23, vous dites : « Avant le XVII<sup>e</sup> siècle, aucun écrivain n'avait jamais parlé du séjour de Marie à Ephèse. » — Et page 76, vous citez un auteur du XIII<sup>e</sup> siècle, *Abul-Faradj*, historien, primat des Jacobites, qui rapporte que saint Jean « a conduit la sainte Vierge en Asie, et qu'il l'y a inhumée, sans que personne sache l'endroit ». — *Contradiction*.

IV. — Page 28, en note : « Le livre de Marie d'Agréda n'a jamais été proscrit par l'Eglise, et n'a jamais été mis à l'index. » — Et page 29, vous

ou Et page 197, vous nous dites que le tombeau à la fin du VII<sup>e</sup> siècle était encore enseveli sous les débris. *Contradiction sur contradiction* [197, 129, 13]

dites : « L'année suivante, 4 avril 1681, elle fut condamnée par l'Index. » — *Contradiction.*

Ce que vous ajoutez ne fait que confirmer la condamnation et, du même coup, la contradiction. Innocent IX consentit bien, sur de pressantes instances, à suspendre le décret de l'Index, mais pas à le retirer.

V. — Pages 61 et suivantes : « D'après la tradition, saint Jean n'est arrivé à Ephèse qu'après la mort de saint Paul ; donc pas avant l'année 67. » — Et page 126 : « D'après saint Epiphane, et l'opinion commune au IV<sup>e</sup> siècle, saint Jean se rendit à Ephèse avant la mort de la sainte Vierge ; donc, selon-vous, avant 44. » — *Contradiction.*

VI. — Page 50, vous tenez aux prétendues douze années d'Apollonius. — Et page 51, vous placez en 43 la dispersion des apôtres. De la Pâque 33 à la Pâque 43, il n'y a que 10 ans, pas 12. — *Contradiction.*

VII. — Page 51, vous faites partir saint Pierre et saint Jean dès l'an 43, « pour aller fonder de nouvelles Eglises » : Pierre à Rome, Jean ailleurs. — Et page 52, vous soutenez qu'en l'an 50 ils sont encore tous deux chargés spécialement d'évangéliser les Juifs de Palestine. — *Contradiction.*

VIII. — Page 3, vous reconnaissez que l'état extatique de C. Emmerich a été dûment constaté et par l'autorité ecclésiastique et par l'autorité civile. Page 3 encore, vous admettez que C. Emmerich a été, à un rare degré, favorisée du don de vision. — Puis, page 5, vous prétendez qu'il n'y a aucun fond à faire sur ses visions. — *Contradiction.*

IX. — Vous nous présentez Brentano, page 4, comme un chrétien fervent ; page 10, comme un homme d'une loyauté éprouvée ; page 6, comme un rédacteur consciencieux et fidèle, « qui rapporte tels

R. 85. « Avant la fin du IV<sup>e</sup> siècle aucune Eglise n'a été élevée en l'honneur de Marie, soit au levant soit en Occident. — Et p. 92 vous parlez de l'Eglise de saint Jean de la Vierge à Ephèse et prétendez qu'elle remonterait aux premiers temps du Christianisme. — *Contradiction.* »

quels, sans art et avec simplicité », les récits de la voyante. — Puis, page 3, vous le traitez de suspect. Puis, page 10, vous lui reprochez d'avoir embelli et brodé. Puis, pages 11, 12, 13, vous l'accusez carrément d'avoir inventé, et d'avoir mis sciemment, mensongèrement sur le compte de C. Emmerich, trois faux récits. — *Contradiction.*

X. — Pages 11 et 12, vous prétendez que tel passage et tel autre passage ne sont pas de C. Emmerich. — Et page 13, vous cherchez à en tirer des conclusions, comme si ces passages étaient d'elle. — *Contradiction.*

XI. — Page 115, vous dites des apocryphes « qu'ils ont eu le tort de publier, comme vrai et authentique, tout ce que l'imagination, exaltée par la piété, crut particulièrement digne de Dieu et glorieux pour ses saints ». Donc, d'après vous-même, les apocryphes ne sont rien moins qu'historiques. Et cependant, dès la page suivante, page 116, vous les citez comme témoins vrais, authentiques, de la croyance populaire. — *Contradiction* ou quelque chose qui en approche beaucoup.

XII. — Page 211 : « Les partisans d'Ephèse sont-ils sincères et de bonne foi ? »... « Oui ; et nous ne pouvons en douter. » — Puis, page 208 : « Ces chauds partisans d'Ephèse ont leur petite méthode pour se dispenser de se rendre à l'évidence. » — *Contradiction.*

XIII. — Page 212 : « Les partisans de Panaghia ne se battent plus « qu'en désespérés ». — Et page xv de la préface : « Ils sont loin encore de rendre les armes. L'agitation en faveur d'Ephèse se poursuit plus vivement que jamais en France, en Italie, en Allemagne. »... — *Contradiction.*

XIV. — Pages 190, 208, et ailleurs, vous nous présentez la tradition de Jérusalem comme unique,

Page 211 : « Les premiers visiteurs de Galbaldus ne restèrent émerveillés de l'étroite concordance entre les indic. fournis par C. Emmerich et la topographie des lieux qu'ils visitaient, des ruines qu'ils voyaient. — Et page 213 : « Aucune concordance — *Contradiction.* »

universelle, reconnue de tout le monde ». — Et pages 40, 41, vous nous montrez C. Emmerich laissant de côté *apocryphes* et *Jérusalem* pour suivre l'*opinion courante*, qui place à Ephèse le tombeau de la sainte Vierge. — *Contradiction*.

XV. — Page 256, vous donnez à entendre que nous serions bien embarrassés s'il fallait nommer un seul « de ces hommes de l'art » qui ont relevé, dans la bâtisse de *Panaghia*, des caractères identiques à ceux du *Gymnase*. — Et page 257, vous citez vous-même le Père Léopold Fonck. — *Contradiction*.

XVI. — Page 211, vous dites : « Les premiers visiteurs du Bulbul-Dagh restèrent émerveillés de l'étonnante concordance entre les indications de C. Emmerich et la topographie de Panaghia ». — Page XIX, vous rappelez l'impression des adversaires, « frappés eux-mêmes d'une certaine concordance ». — Page XVIII, vous constatez que la commission officielle d'enquête, comprenant une douzaine de notables tant civils qu'ecclésiastiques, et conduite par Mgr l'archevêque en personne, a relevé, dans son procès-verbal, « une trentaine de conformités merveilleuses ». — Puis, page 213, vous concluez : Entre les descriptions de C. Emmerich et Panaghia-Capouli, « il n'y a aucune concordance ». — *Contradiction* encore, ~~ou~~ quelque chose qui en approche beaucoup. *et d'ailleurs de haut point.*

XVII. — Page 155, vous trouvez naturel que grotte et tombeau de Gethsémani, taillés dans le roc, disparaissent, obstrués tous deux en moins de trois siècles. — Et page 228 vous trouvez étrange que les grottes du Bulbul-Dagh, « séparées par des espaces sablonneux », comme le dit C. Emmerich, creusées peut-être dans un terrain sablonneux lui-même, aient disparu, obstruées elles aussi pour les mêmes causes, après dix-huit siècles et plus. — *Contradiction*.

## ARTICLE II.

IL Y A DES ERREURS A RECTIFIER.

En voici un certain nombre :

I. — Page IX de la préface, vous dites sans distinction : « Les gens du pays n'ont conservé aucun souvenir se rattachant au Bulbul-Dagh, sinon que le petit édifice s'appelle Panaghia-Capouli, la Porte de la Toute Sainte. »

Erreur, cher Père ! Les *Kirkindjotes* sont bien des gens du pays, propriétaires du sol, et, de plus, les descendants directs des anciens Ephésiens. Or, chez eux, il est de *tradition immémoriale* que la sainte Vierge a vécu sur le Bulbul-Dagh, qu'elle y est morte, qu'elle y a son tombeau.

A preuve, M. l'avocat *Constantinidhis*, maire de *Kirkindjé*, qui, dans une pièce officielle dûment signée de lui, se porte garant responsable « de cette croyance de tout le village ».

A preuve ce colon d'il y a 40 ans, *Andréa*, qui a été plusieurs fois témoin oculaire du pèlerinage annuel des *Kirkindjotes* à Panaghia-Capouli, vers le temps de l'Assomption, et qui confirme de tout point les dires de l'honorable maire de *Kirkindjé* !

A preuve ce bon prêtre grec, dont je ne puis donner le nom pour ne pas le compromettre auprès des *despotes*, qui, se trouvant un jour sur notre route, nous a déclaré de lui-même qu'il partage entièrement la même foi.

A preuve, en 1890, alors qu'on ne pensait point

encore à Panaghia, ce cavas de la Poste française à Smyrne, ramassant une médaille que le fils Borrel avait laissé tomber et la remettant à sa mère : « Tu ne connais pas cela, Mehemet ? lui dit celle-ci dans une pensée de piété. — Oh, si ! Madame, je connais ; c'est la grande Dame morte jadis à Ephèse. » Sur le moment, le mot fit sourire ; mais plus tard on se souvint et on admira.

A preuve ~~encore~~ cet autre soldat turc, ancien gendarme dans les environs d'Ephèse, maintenant cavas d'une grande maison, et qui parle dans les mêmes termes de la *grande Dame* morte à Ephèse.

A preuve, ~~pour finir~~, un souvenir personnel de Mgr Timoni, l'archevêque actuel de Smyrne, souvenir de 1879 ou 1880, raconté par Sa Grandeur elle-même, à Ephèse, au pèlerinage de 1884.

Monseigneur, au commencement de son archiépiscopat, parcourait la région pour confirmer quelques catholiques disséminés ici et là, lorsque, visitant un jour une vieille église en ruines, il aperçut une peinture ancienne qui le frappa. Cette peinture représentait la *Vierge au tombeau*. — Qu'est cela ? demandait-il. — Cela, Monseigneur, c'est la *Vierge morte dans le pays*. (1)

II. — Page XII : « Parmi les savants dont on connaît la réponse, Mgr Baunard déclara que la sainte Vierge n'est jamais allée à Ephèse. »

Erreur, cher Père ! Mgr Baunard n'a rien déclaré du tout, attendu qu'il n'a répondu mot ni à la première, ni à la seconde de nos lettres. La *Revue des Revues* s'est trompée en confondant une lettre avec une autre ; M. Berger s'est trompé en reproduisant la *Revue* ; et vous vous êtes trompé, à votre tour, en reproduisant M. Berger. Donc à biffer ce passage de votre livre. Donc à biffer, du même trait, la page 119 de M. Berger dans l'*Echo mensuel de Terre Sainte*,

(1) A preuve enfin l'Amalthis du 5/20 avril 96, dont vous trouverez ci-après, p. 13 le texte très net et très ferme.

juillet 1898, ainsi que les commentaires « pleins de verve » auxquels M. Berger s'est livré tout à fait à tort dans cette occasion.

J'ai dit que Mgr Baunard n'a point répondu à nos deux lettres ; il en a pourtant tenu compte, au moins dans une certaine mesure. Vous ne trouverez plus, dans sa dernière édition de *saint Jean*, la tranchante assertion des éditions antérieures : *Les Pères mettent unanimement à Jérusalem la mort et la sépulture de Marie*.

Si petite que soit la concession, vous admettez bien, cher Père, qu'elle est plutôt pour nous que contre nous. *Et plus qu'elle n'est pas sans valeur !*

III. — Page XIII : « Le Père de la Broise, S. J., dans les *Etudes*, 5 août et 20 novembre 1897 ; — M. l'abbé Pelt, dans la *Revue Biblique*, tome VI, page 136-138 ; — l'*Ami du clergé* (voir Berger, juin 1898, page 123), ne déclarent pas moins nettement que la thèse de Panaghia-Capouli est *absolument insoutenable*. »

Erreur, cher Père ! ou vous avez mal lu, ou l'on vous a encore trompé. Voyons les textes :

1° Père de la Broise. — Je suis heureux de le saluer au passage comme l'un de nos plus loyaux et plus courtois adversaires. J'ai de lui cinq ou six lettres sur la question ; je puis vous assurer, Père, qu'il est loin d'être aussi implacable que vous le prétendez. N'est-ce pas lui qui a écrit de Gethsémani : « l'authenticité de cette tombe n'est peut-être pas rigoureusement démontrée ? » (*Etudes*, 5 août 97, page 294.) *Expression délicate*, reprend la *Civiltà cattolica* du 16 avril 98, pour dire que la thèse de Jérusalem « reste une simple opinion ».

2° M. l'abbé Pelt. — Quelle est sa conclusion dans l'article visé par vous ? « Le sentiment qui place le tombeau à Jérusalem se soutient mieux que

le sentiment opposé. » — Se soutient mieux !... rien de plus.

Que nous voilà bien loin, cher Père, de l'*absolument insoutenable* que vous lui prêtiez si gratuitement à notre endroit !

3° Et l'*Ami du clergé* ? — Voici comme il s'explique dans son compte rendu d'*Ephèse ou Jérusalem* : « Les conclusions de M. Gabriélovich contrarieront « sans doute bien des personnes... ; mais l'on doit « reconnaître qu'il connaît son sujet et qu'il est « compétent pour le traiter. »

Et plus bas : « Ceux qui passeraient condamnation sur Ephèse, avant d'avoir lu et étudié ce travail, feraient preuve de légèreté en matière de critique. — De ce que la découverte d'Ephèse répond « assez exactement aux descriptions de C. Emmerich, ce n'est pas une raison de l'infirmier. C'est « cela qui serait du parti pris. » (4 novembre 1897.)

Qui donc disait tout à l'heure que l'*Ami du clergé* était absolument contraire à Panaghia ?... Voilà, Père, ce que l'on trouve quand, au lieu de ne suivre que ses propres idées, on va aux sources mêmes.

IV. — Page xvi : « La tradition, en effet, n'a cessé de proclamer, dès les premiers siècles, que Marie est morte à Jérusalem. »

C'est dit avec tant d'assurance, que vous êtes capable, en relisant, de vous faire illusion à vous-même, et de finir par croire que c'est vrai. Et cependant erreur, cher Père, erreur profonde ! Point ne faut confondre une demi-douzaine d'apocryphes, justement suspects, justement condamnés par le pape Gélase au concile de Rome, l'an 495 ou 496, avec une tradition sérieuse, authentique, confirmée par les Pères et les docteurs, ou au moins par des écrivains connus.

Ne serait-ce pas le moment de vous rappeler cer-

tain extrait de la *Revue Biblique*, que vous citez vous-même, page 139 ? « Jusqu'au milieu du v<sup>e</sup> siècle, écrit le Père Séjourné, il n'est pas question, « dans le monde chrétien, de la mort, ni de la sépulture de la sainte Vierge au point de vue topographique... C'est au vi<sup>e</sup> siècle seulement que cette « localisation se produisit. »... Mettez, Père, cette affirmation si nette en face de la vôtre ; et dites-vous bien que vous ne pouvez avoir tous deux raison.

VI. — Page 52 : « Il est clair par ces paroles que Pierre et Jean avaient encore, en l'an 50 ou 51, la mission d'évangéliser spécialement les Juifs de la Palestine. »

Erreur, cher Père, erreur manifeste ! Les versets 1 et 9 du 2<sup>e</sup> chapitre de l'*Épître aux Galates*, sur lesquels vous vous appuyez, parlent bien pour saint Pierre et pour saint Jean de l'*apostolat de la circoncision* ; mais ils ne limitent cet apostolat ni à la Palestine, ni à aucun pays particulier.

VII. — Page 57 : « Personne n'avait précédé saint Paul ni à Ephèse ni en Asie. »

Erreur, cher Père ! Ecoutez ce texte : « Pierre, « après avoir dirigé l'Eglise d'Antioche et prêché « l'Évangile aux Juifs convertis, dans le Pont, en « Galatie, en Cappadoce, en Asie, et en Bithynie, « arriva à Rome, sous l'empereur Claude... » Qui dit cela ? — Saint Jérôme.

Ecoutez cet autre texte : « Déjà tu avais fondé « l'Eglise d'Antioche... déjà tu avais rempli de la « prédication évangélique et le Pont, et la Galatie, « et la Cappadoce, et l'Asie, et la Bithynie ». Qui dit cela ? — Saint Léon, *serm.* 80.

Voilà, Père, qui renverse absolument votre assertion, et vous donne le plus complet démenti, en établissant que saint Pierre a prêché en Asie dès l'an 43, alors que saint Paul n'y est venu que 11 ou

Mais pardieu, cher Père ! Ne dites vous pas vous-même  
p. 126 que St Jean se rendit à Ephèse avant la mort de St  
Jean... donc avant l'an 43. St Jacques y vint post. l'état le plus  
commun au IV siècle ?

12 ans plus tard... vers 54 ou 55. Débrouillez-vous, si vous le pouvez, avec ces deux puissants antagonistes.

VIII. — Page 65 : « Dans toute la littérature orientale et occidentale, on ne trouve pas la moindre allusion au séjour de Marie à Ephèse. »

Erreur, cher Père! Demandez à *Abdul-Faradj*! Vous le citez vous-même, page 76; l'avez-vous si vite oublié? Demandez aussi à *Hippolyte le Thébain*,<sup>1)</sup> à d'autres encore que je vous citerai plus tard, en temps et lieu. (1)

IX. — Page 73 : « Notre brillant écrivain nous apprend que la protestation qui se continue contre Jérusalem, a commencé le 1<sup>er</sup> décembre 1892. »

Erreur, cher Père! Autre la pièce officielle du maire de Kirkindjé attestant, le 1<sup>er</sup> décembre 1892, la croyance du village entier à la mort, à la sépulture de Marie au Bulbul-Dagh; autre le fait des Kirkindjotes allant chaque année, de temps immémorial, célébrer l'*Assomption* à l'endroit même où ce mystère eut lieu, et protestant par cette seule conduite, sans y penser peut-être, contre l'opinion de Jérusalem. Une distinction si simple vous a-t-elle échappé?

X. — Page 102 : « M. Gabriélovich veut faire croire que, pendant le concile d'Ephèse, la phrase : *Là où saint Jean et la Vierge Marie, etc., etc.*, a été mutilée. »

Je n'ai pas dit : pendant le concile, cher Père; mais 18 ans plus tard, pendant le *brigandage*; ce n'est pas tout à fait la même chose; pendant ce brigandage, où Juvénal eut le texte du concile entre les mains, et où il joua le si triste rôle que l'on sait.

XI. — Page 108 : « Jamais les Eglises orientales n'ont conçu le moindre doute sur l'authenticité du tombeau de la sainte Vierge à Gethsémani. »

(1) El Bar Salibi, patriarche jacobite, 1171 ?

Jamais? Erreur, cher Père! A preuve le silence absolu de tous les historiens, de tous les pèlerins, de tous les Pères, de tous les docteurs jusqu'au milieu, au moins, du v<sup>e</sup> siècle. A preuve surtout le texte si clair de saint Epiphane déclarant qu'*on ne sait si la sainte Vierge est morte ou pas morte, si elle a été ensevelie ou pas ensevelie : mortua sit necne, sepulta an non sepulta fuerit, nescimus.* (Hérésie 78.)

Vous ajoutez, dans la même note, que les Grecs rient de nous ou s'indignent. Point tous, en tout cas. Comme preuve, un des journaux grecs les plus estimés de Smyrne. On dirait que ce journal a prévu votre attaque, et pris d'avance le soin d'y répondre. « Il a été, écrit-il, question à plusieurs reprises « de la localité nommée Panaghia-Capouli, et située « entre Kirkindjé et Nouvelle-Ephèse. Cet endroit est « depuis longtemps considéré par les nôtres comme « un lieu saint; pour ce motif on y allume une « veilleuse.

« Il y a quelque temps, des prêtres catholiques « de notre ville ont voulu acheter cet emplacement « d'un Ottoman qui en est le propriétaire, à l'effet « d'y ériger un lieu de vénération, en l'honneur de « la sainte Vierge, qui, *comme le dit la tradition,* « *est morte là.* Le clergé catholique continue à s'occuper de la question... » Vous avez entendu, Père! (*Amalthia* du 8/20 avril 1896.)

XII. — Page 116 : « D'après les Actes de Prochore, saint Jean ne se rendit en Asie que dans un âge fort avancé. » *Ne dit pas que, vers p. 116*

Erreur, cher Père! Au chap. 1<sup>er</sup>, Prochore rapporte que les apôtres tirèrent au sort les provinces; que l'Asie échut à Jean; qu'ensuite les apôtres prièrent ensemble; après quoi, chacun se dirigea vers le pays à lui assigné. Au chap. 11, Prochore raconte qu'après trois mois de voyage et de dangers, il entra

avec Jean à Ephèse. (Migne, *Dict. des apocryphes*, vol. II, page 761-762.)

XIII. — Page 173 : « MM. Gabriélovich et Gouyet ainsi que le P. Fonck, font de Juvénal un portrait hideux. »

On croirait, à vous entendre, que ces messieurs ont inventé ou brodé à plaisir. Erreur, cher Père ; nous n'avons fait que reproduire ce que rapporte l'histoire. Qu'avons-nous dit ?

Nous avons dit que saint Cyrille, pendant le concile d'Ephèse, avait dénoncé Juvénal au Pape, comme voulant enlever trois provinces à la juridiction de Maxime d'Antioche et les soumettre à la sienne. — Est-ce faux ?

Nous avons dit que saint Léon le Grand l'avait accusé d'ambition coupable et de tentatives inouïes ; qu'il l'avait, de plus, accusé de s'être servi de faux papiers pour soutenir ses prétentions. — Est-ce faux ?

Nous avons dit qu'au *brigandage d'Ephèse*, en 449, il avait pris le parti de l'hérésie, renié la foi contresignée par lui-même au concile de 431, soutenu Dioscore, combattu et exilé Flavien, chassé ou intimidé les bons évêques, usé enfin de mille violences. — Est-ce faux ?

Nous avons dit que, refusé pour ce crime au concile de Chalcédoine, menacé de plus d'excommunication et de déposition, ce n'est qu'à force de rétractions, de soumissions, qu'il avait d'abord détourné de lui une condamnation trop méritée, ensuite obtenu d'être reçu au concile. — Est-ce faux ? (Rorhbacher, liv. XLI.)

Nous avons dit qu'accepté enfin au concile de Chalcédoine, par grâce et vu son repentir, *ce qu'il avait fait de mieux* avait été d'arriver à ses fins, pour les trois provinces depuis longtemps convoitées,

et pour le titre de patriarcat tant rêvé pour son siège. — Est-ce faux ?

Nous avons dit que, rentré à Jérusalem, il fut cause des troubles les plus graves, par suite de ses déplorables variations, par suite aussi de son ambition bien plus occupée à se satisfaire elle-même qu'à soutenir la foi catholique. — Est-ce faux ? (Rorhbacher, livre XLI.)

Nous avons dit qu'en septembre 454, saint Léon, tout en le consolant au milieu des persécutions qu'il souffrait, lui reprochait encore assez sévèrement d'avoir été lui-même, par sa conduite coupable, la première cause de ses propres malheurs. — Est-ce faux ?

Nous avons dit que *Serry* le traitait ouvertement de faussaire ; que *Tillemont*, *Baillet*, nombre d'autres écrivains inclinaient fort à penser de même. — Est-ce faux ?

Qu'auriez-vous donc dit si nous l'avions accusé « de sédition, de crimes nombreux, sans parler de falsification de titres ?... » Et cependant, écoutez : *Huc accedit Juvenalem à Cyrillo Alexandrino et Leone Magno seditionis multorumque scelorum ac præsertim corruptarum tabularum reum existimari*. Qui dit cela ? — Benoît XIV. (*C. Th.* Migne, volume XXVI, page 594.)

XIV. — Page 177. Pour justifier et relever Juvénal, vous invoquez les Bollandistes. — Quant à citer les Bollandistes, vous auriez bien fait de les citer jusqu'au bout. Pourquoi ne reproduisez-vous pas cette note de leur tome VII de juillet, page 260 : « Que si Bollandus dans ses notes qualifie Juvénal « de saint, c'est en passant qu'il l'a fait et sans au- « cun examen préalable ; en tout cas, Castellanus « s'est bien gardé de l'imiter : *Quod autem Bollandus « in annotatis... Juvenalis nomini præfigat titulum*

« *sancti, id sane obiter fecit, et in re nondum exami-*  
 « *natá; neque Castellanus id imitari debuit.* »

Vous en appelez ensuite pour lui — pages 176-177 — à Basile de Séleucie en 458 ; à saint Jean Damascène en 756 ; à saint Théophane, 757-817 ; à Siméon le Métaphraste, 807 ; à Nicéphore Callixte, XIV<sup>e</sup> siècle ; enfin aux divers Ménologes : soit six témoins à décharge.

Sur ces six témoins à décharge, cinq sont postérieurs à Juvénal de 300, de 350, de 400, même de 900 ans ; ce qu'ils rapportent n'a donc *a priori* qu'une valeur absolument relative et secondaire. Un seul, sur les six, a vécu au temps de Juvénal et l'a connu : Basile de Séleucie. Suspect malheureusement, cet unique contemporain. *Complice de Juvénal, au brigandage d'Ephèse en 449*, comment pourrait-il n'être pas indulgent à l'égard de son ex-compère ? A écarter encore, sans conteste, saint Jean Damascène et le Ménologe : le Ménologe, parce que, canonisant Photius, le grand hérésiarque, il ne doit pas lui en coûter beaucoup de canoniser aussi Juvénal ; saint Jean Damascène, parce qu'à l'endroit indiqué, il nomme bien trois fois Juvénal ; mais sans dire quoi que ce soit ni de ses vertus, ni de ses mérites. Restent seuls saint Théophane, Siméon le Métaphraste, Nicéphore Callixte.

Que dit saint Théophane ? Une fois et en passant : « En cette année mourut Juvénal, le très saint évêque de Jérusalem. » Que dit le Métaphraste ? Il traite Juvénal de *divin évêque* de Jérusalem ; il l'appelle encore : *homme saint et inspiré de Dieu*. Que dit enfin Nicéphore ? Lui aussi, une fois et en passant, qualifie Juvénal de *personnage grand et inspiré de Dieu*. Vous croyez, cher Père, que cela suffit pour canoniser un homme ?

Tous les jours, nos ministres et nos sénateurs se

traitent d'Excellences, d'honorables ; et nos évêques de vénérables ; et nos religieux, de saints religieux, sans que cela tire le moins du monde à conséquence. Il en était de même aux anciens temps dont nous parlons. Tous les empereurs étaient *divins* ; témoin l'empereur Marcien que Nicéphore appelle *homme inspiré de Dieu*, absolument comme Juvénal, et dont le concile d'Ephèse lui-même qualifie les lettres de *divines... divinas litteras*. Tous les évêques étaient traités officiellement de *très pieux*, de *très religieux*, de *saints*, de *très saints*. Donnez-vous la peine de lire les Actes du concile d'Ephèse ; vous en trouverez la preuve à chaque page. Jusqu'à Nestorius qui est qualifié de *très pieux*, de *très religieux*, la veille de sa condamnation, et qui, le lendemain, est encore traité d'*admirable*, de *très admirable*, de *Révérendissime*...

Ces titres ne sont donc que simple monnaie courante, sans égard aucun à la vertu de celui à qui on les décerne. D'où il suit, cher Père, que si Juvénal n'a pas d'autres titres à la sainteté que ceux-là, il risque bien fort de ne figurer jamais au Martyrologe romain.

Libre à vous néanmoins de continuer à lui donner le titre inoffensif de saint ; voire même de le prendre pour patron. Quant à moi, je m'en rapporte à l'Eglise romaine, et, sans déprécier Juvénal plus qu'il ne faut, j'avoue candidement que je lui préfère des saints d'autre trempe et de meilleure allure.

XV. — Page 190, vous dites : « Que la très sainte Vierge soit morte à Jérusalem et qu'elle ait trouvé sa sépulture à Gethsémani, c'est un fait reconnu de temps immémorial dans la chrétienté tout entière. »

Erreur, cher Père, grosse erreur ! à preuve, d'une part, la longue réserve gardée par l'Eglise latine au

sujet des légendes de Jérusalem. A preuve, d'autre part, l'ardente polémique qui a éclaté, surtout au xvii<sup>e</sup> siècle, contre Jérusalem. A preuve enfin les deux opinions qui continuent de partager le monde en deux partis distincts; l'un pour Jérusalem, l'autre pour Ephèse. *et q. p. 116 vous appellez eux-mêmes au 14<sup>e</sup> siècle*

XVI. — Page 190 : « Jusqu'ici on n'a pu découvrir aucun document sérieux contre Jérusalem. »

Erreur, Père, grave erreur ! Qu'y a-t-il de plus désastreux pour une maison que d'être établie sur le sable, sans fondement aucun ! Tel est précisément le cas de Jérusalem. Sans fondement sa tradition ; bâlie sur le sable sa tradition ; je veux dire fondée uniquement sur des apocryphes sans valeur. Voilà ce qu'on a découvert depuis qu'on s'est mis à l'étudier dans ses titres et dans son histoire. Apocryphes au commencement, apocryphes au milieu, apocryphes dans tout son cours ; que voulez-vous de pire que cela ?

XVII. — Page 191 : « Les anciennes liturgies, orientales et occidentales, sont d'accord pour reconnaître que Marie est morte à Jérusalem. »

Sont d'accord?.. Erreur, cher Père, erreur absolue ! Citez-nous un témoignage, un seul témoignage, d'une liturgie ancienne occidentale vous donnant raison. *Voir Usuard VIII-XVI siècle*

XVIII. — Page 202 : « A partir du ix<sup>e</sup> siècle, pèlerins, écrivains, historiens ecclésiastiques, orateurs sacrés, de quelque rite et de quelque nation qu'ils soient, proclament à l'envi que la très sainte Vierge est morte à Jérusalem, et qu'elle a été ensevelie à Gethsémani. »...

A vous voir si convaincu, on serait tenté de croire que vous dites vrai ; et cependant erreur, cher Père, erreur flagrante et colossale ! Un peu de patience !... Nous en rabattons pour ce « de quelque rite et de

*(1) que page 116 vous appellez eux-mêmes en l'opinion contraire au 14<sup>e</sup> siècle. A preuve le rite qui est à Rome jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle. A preuve en particulier de mille écrivains de l'épiscopat.*

quelque nation qu'ils soient ». En attendant, voici, à l'appui de mon dire, six des plus grands docteurs ou écrivains de l'Eglise occidentale que je vous présente : *saint Pierre Damien*, 988-1073 ; — *saint Anselme*, 1033-1109 ; — *saint Bernard*, 1091-1153 ; — *Pierre de Blois*, mort l'an 1200 ; — *saint Bonaventure*, 1221-1274 ; — *saint Thomas d'Aquin*, 1227-1274. — Indiquez-nous, je vous prie, l'endroit de leurs ouvrages où ils sont pour Gethsémani. ~~Vous~~ ~~lez-vous d'autres noms ? j'en ai à votre service.~~ (1)

XIX. — Page 204 : « Les visions de C. Emmerich constituent la seule autorité sérieuse que les partisans de Panaghia opposent à tous les témoignages du passé. »

S'agit-il seulement du lieu de Panaghia-Capouli ? Il est clair que C. Emmerich a été pour nous l'étoile des Mages. C'est elle qui a éveillé notre attention ; elle qui nous a portés à chercher ; elle qui nous a conduits ; elle qui nous a fait trouver. Mais le *Sauveur* une fois trouvé, grâce à l'étoile, avait en lui de quoi se faire connaître lui-même.

S'agit-il de la thèse même ? Erreur, cher Père, grande erreur ! Vous oubliez que bien avant la découverte de Panaghia, et bien avant C. Emmerich, nombreux déjà étaient les partisans d'Ephèse ; parmi eux de grands esprits, puissants par la science, puissants par l'autorité. Direz-vous que Benoît XIV s'est appuyé sur Catherine Emmerich ? que Tillet et toute son école se sont appuyés sur C. Emmerich ? qu'Abdul-Faradj s'est appuyé sur C. Emmerich ? qu'Hippolyte le Thébain s'est appuyé sur C. Emmerich ? que vos chers apocryphes, que votre chère Marie d'Agréda elle-même, se sont appuyés aussi sur C. Emmerich pour admettre au moins un séjour de Marie à Ephèse ? Il y a donc d'autres raisons, cher Père, en faveur d'Ephèse que les visions

*ou d'autres, si vous en connaissez !*

de C. Emmerich. Mais je comprends qu'il vous soit pénible de le reconnaître, et que vous trouviez plus commode de mettre tout sur le compte d'une simple visionnaire.

XX. — Page 213, vous contestez qu'il y ait concordances entre Panaghïa-Capouli et les descriptions de C. Emmerich. Vous dites audacieusement : *aucune concordance*.

Aucune concordance, cher Père ! Quoi ! pas même la mer en face de Panaghïa ; ni Samos, avec ses mille pointes ressemblant, pour qui ne sait pas, à autant d'îles séparées ? Pas même les rochers derrière la maison ? Pas même de montagne derrière ces rochers ? et sur cette montagne pas de sommet d'où l'on aperçoit, d'un côté, Ephèse en fer à cheval autour du *Prion* ; de l'autre côté, *la mer plus rapprochée qu'elle n'est d'Ephèse ?... Oh ! Père !!!* Eh bien alors, écoutez ceci :

« J'ai passé à Panaghïa-Capouli les journées du 30 avril et du 1<sup>er</sup> mai 1898... La conformité des lieux avec la description de Cath. Emmerich est frappante... » Signé : Baron Carra de Vaux, professeur à l'Institut catholique de Paris.

Écoutez aussi ceci : « Avant de monter à Panaghïa-Capouli, le 27 septembre 1899, je m'étais convaincu, par l'étude de la tradition hiérosolymitaine relative au tombeau de la sainte Vierge à Gethsémani, et surtout par l'étude de saint Epiphane, qu'il fallait chercher le tombeau de la Vierge ailleurs que dans la région de Jérusalem. Cette opinion n'était nullement motivée par l'autorité de C. Emmerich.

« Or, le 27 septembre, j'ai constaté entre la description de C. Emmerich et les choses de Capouli-Panaghïa une concordance telle qu'elle ne me semble susceptible que d'une seule explication :

« C. Emmerich a contemplé en vision le site et la maison actuellement dénommée Panaghïa-Capouli... etc. » Signé : P. Joüon, S. J., à l'Université de Beyrouth.

Écoutez ceci encore : « 4 octobre 1902. — Déjà persuadé par un ensemble d'arguments historiques qu'Ephèse était le lieu privilégié où Marie avait passé une partie de sa vie et d'où elle monta au ciel, je suis venu expressément de Rome pour visiter ce lieu vénérable ; je suis allé à Panaghïa-Capouli, et j'ai vu de mes yeux l'admirable concordance de tout ce que décrit C. Emmerich avec les lieux que j'ai visités. Et ma foi et ma certitude en ont été centuplées. Jamais je n'oublierai la douceur de cet endroit, ni l'étonnante et si merveilleuse coïncidence entre les visions de C. Emmerich et la réalité de Panaghïa-Capouli. » Signé : G. de Lai, sous-secrétaire de la S. C. du Concile, *depuis Cardinal*.

Voilà, Père, des gens qui ont tout l'air de penser autrement que vous ; cependant, ils ne se sont pas entendus ; ils n'ont même pu s'entendre, venant, l'un de Paris, l'autre de Beyrouth, l'autre de Rome, et, de plus, à des dates différentes : 1898, 1899, 1902.

Voulez-vous un dernier témoignage tout frais et d'autant plus intéressant pour vous qu'il vient d'un camp que vous regardez comme vôtre ? — « Je suis arrivé à Panaghïa-Capouli le soir de la Saint-Vincent... J'emporte de ce lieu délicieux le meilleur souvenir et une profonde édification. La concordance entre les visions de C. Emmerich et les récentes découvertes me semble très frappante... »

« 20 juillet 1904. — G. Constans, membre de l'École Française de Rome. »

J'ai 50 autres témoignages semblables, authentiques, signés, que je puis vous citer, cher Père, et



Panaghia) fussent entrepris pour vénérer le séjour ou la mort de Marie en ce lieu. »

Erreur formidable, cher Père ! Qu'est-ce donc que cette déclaration si nette d'*Ephèse ou Jérusalem*, page 106 : « Là est sa tombe, et c'est là que nous continuerons de venir chaque année fêter son Assomption ? » Allons, Père, relisez cette page, et... n'en parlons plus !

XXIV. — Page 274, vous faites dire à l'expositeur anonyme du rapport de la commission d'enquête que les brigands « étaient installés dans la chapelle de Panaghia ».

Erreur, cher Père ! L'expositeur anonyme du rapport ne dit point cela. Que les brigands aient eu, pendant un temps, comme leur quartier général dans la région du Bulbul-Dagh, oui. Qu'ils se soient jamais installés dans la chapelle même, ni nous ne l'avons entendu dire, ni nous n'avons voulu le dire non plus. « Là », c'est à-dire dans la région, dans le pays environnant.

Tant pis, cher Père, si vous y perdez le malin plaisir que vous vous étiez ménagé, p. 275, de trouver l'expositeur anonyme du rapport en contradiction avec lui-même !

Et d'autres *errata* que je passe, sans parler de ceux qui ont pu m'échapper,

### ARTICLE III.

IL Y A DES ASSERTIONS A PROUVER.

I. — Nous savons, par tous ses biographes, que Brentano était l'homme de confiance et du vénérable Overberg et du savant évêque Sailer. Nous savons qu'il fut choisi par eux comme le plus propre à recueillir les communications de C. Emmerich. Nous savons par les *Stimmen aus Maria Laach*, vol. III, pp. 437 et 444 ; puis par la *Civiltà Cattolica* du 6 avril 1898, p. 198, qu'il avait un tel souci de l'exactitude, que, sa relation écrite, il la soumettait à la voyante pour que celle-ci corrigeât ce qu'il aurait pu y avoir mis de moins conforme à la vérité. Vous le qualifiez vous-même, page 4, de  *fervent chrétien*. Puis, après cela, vous l'accusez carrément, page 10, d'avoir *arrangé, expliqué, embelli* les narrations de la voyante. Puis, après cela, vous l'accusez de chose pire encore : d'avoir *sciemment prêté à C. Emmerich trois récits qu'il savait faux et mensongers* (pages 10, 11, 12, 13, 14).

Père, quand on accuse de pareille fourberie un homme de cette taille et de ce caractère, il faut des documents, il faut des preuves ! Où sont vos documents ? où sont vos preuves ? Je cherche, et je ne trouve que des préventions, que des hypothèses.

II. — Page 13 : « Voilà donc les chrétiens de Jérusalem qui ignorent que Marie soit retournée (et morte) à Ephèse. »

Non, les chrétiens de Jérusalem n'ignorent pas.... C'est précisément parce qu'ils n'ignorent pas...

*Brentano écrivait par ordre de l'évêque, pour la surveillance du P. Lambert et du célèbre Overberg = Mission.*

qu'aucun d'eux, pendant des siècles, ne songe à parler soit de la mort, soit de la sépulture de Marie à Jérusalem.

Pourquoi, cher Père, faites-vous dire à la voyante ce qu'elle ne dit point ? Lisez donc bien ! « Pendant ce temps, raconte-t-elle, on dit plusieurs fois qu'elle était morte ; et la nouvelle de sa sépulture à Jérusalem se répandit en d'autres lieux. » (*Vie de la sainte Vierge*, page 470. Casterman, 9<sup>e</sup> édition.) Vous entendez ? *en d'autres lieux*, non pas à Jérusalem.

III. — Page 26, en note : « Cette critique semble être inspirée de celle que J.-J. Gœrres fit du style de la *Cité Mystique*, de l'an 1836 à l'an 1842. »

C. Emmerich, qui s'inspire d'une critique parue 15 et 20 ans après sa mort ! Et vous osez dire ensuite, Père, que C. Emmerich n'est pas *bonne voyante* !

IV. — Page 33 : « Brentano raconte qu'il lisait au besoin à C. Emmerich la *Cité Mystique de Dieu...* et ce livre n'était *probablement* pas le seul ouvrage de ce genre qui trouvât entrée dans la chambre de la malade. »

Très commode ce « *probablement* » qui dispense de toute preuve et qui permet néanmoins de tirer les conclusions que l'on désire !

V. — Page 37 : « Pour les circonstances de la naissance de Marie, C. Emmerich s'est inspirée, jusque dans les moindres détails, des récits des apocryphes. »

Vous le dites, cher Père ; que vous le prouviez, c'est autre chose ! Si C. Emmerich a vu vrai, comment pourrait-elle ne pas s'accorder avec les apocryphes dans ce qu'ils peuvent eux-mêmes avoir de vrai ? Vingt témoins oculaires d'un fait rapporteront ce fait de la même manière ; direz-vous qu'ils se sont copiés ?

Une bonne preuve que C. Emmerich ne suit point les apocryphes, ni même l'opinion courante, c'est la réflexion qu'elle fait elle-même (*Vie de la sainte Vierge*, page 23) : « Je ne puis comprendre comment on m'a dit si souvent que la mère de sainte Anne s'appelait *Emérentia*, alors que j'ai toujours vu que c'était *Isméria*. »

Une preuve meilleure encore, c'est qu'elle les contredit ici, et très résolument, sur un point pourtant de haute importance, en plaçant à Nazareth ce qu'ils placent, eux, à Jérusalem. Quel intérêt pour elle de favoriser Nazareth plutôt que Jérusalem ? D'autre part, quelle témérité gratuite ce lui serait, pauvre fille, de se mettre sans fondement en opposition avec tous les autres !

VI. — Page 40 : « Pour les circonstances de la mort de la sainte Vierge, Catherine Emmerich ne fait que reproduire les pieux récits des anciens apocryphes... Pour le lieu, elle suivit au contraire l'opinion courante formée par Tillemont et son Ecole, favorisée jusqu'à un certain point par Benoît XIV. »

S' imagine-t-on cette petite paysanne illettrée, presque toujours malade, lisant, dans le latin ou le grec, « les trois sermons de saint Jean Damascène sur la Dormition », — un mot, soit dit en passant, qui revient souvent chez tous les apocryphes, et qu'on ne trouve guère chez elle, — puis la *Bibliotheca Patrum* de Margarin ; puis la *Bibliotheca Patrum concionatoria* de Combefis ; enfin au courant, comme personne, de tous les apocryphes anciens, aussi bien que des savantes dissertations modernes de Tillemont et de Benoît XIV.

Mais je reviens sur votre assertion. Comment avez-vous pu avancer que C. Emmerich, pour les circonstances de la mort de la sainte Vierge, n'a fait que reproduire « les pieux récits des anciens

apocryphes » ? alors que, si on excepte le fait des apôtres réunis à Panaghia comme à Jérusalem, puis celui de Thomas n'arrivant qu'après la mort de Marie, il n'y a chez elle rien qui leur ressemble : ni message divin pour annoncer à Marie qu'elle va mourir ; ni tonnerre qui gronde ; ni maison qui tremble ; ni palme qui descend du ciel ; ni apôtres qui arrivent en un clin d'œil, portés sur des nuées ; ni chef des prêtres qui veut renverser le cercueil, et qui est incontinent puni ; ni milliers de Juifs frappés d'aveuglement, puis guéris ; ni enfin d'anges qui accompagnent visiblement le convoi, qui chantent avec les apôtres, qui ensuite continuent pendant trois jours consécutifs leurs mélodies célestes autour du sacré tombeau, etc.

Point, dans C. Emmerich, de ces miraculeux détails. Autant le simple gland ressemble peu au chêne fort, plein de feuillage, autant le simple récit de C. Emmerich ressemble peu lui-même au récit touffu des apocryphes.

VII. — Page 71 : « Lorsque les Ephésiens voulaient prier au tombeau de Marie, ils se rendaient à Jérusalem. C'est *Perdiccas*, protonotaire d'Ephèse au XIV<sup>e</sup> siècle, qui nous l'apprend dans une poésie où il chante Jérusalem « qui a vu la Mère de Dieu « exhale son âme innocente au mont Sion, et qui « possède son tombeau glorieux, au pied du mont « des Oliviers ».

Si *Perdiccas* ne dit pas autre chose, je ne vois pas comment on peut s'appuyer sur lui pour affirmer cavalièrement que « les Ephésiens qui voulaient prier sur le tombeau de la sainte Vierge » allaient tous chercher ce tombeau à Jérusalem. Que le texte prouve quant à *Perdiccas* lui-même, soit ! mais pour d'autres ? mais pour tous les Ephésiens du XIV<sup>e</sup> siècle ? Non !

*Il est clair par ce que Perdiccas est de son siècle  
qu'il n'a pu aller à Jérusalem*

Je vois moins encore comment le texte de *Perdiccas* peut faire preuve pour les Ephésiens des siècles antérieurs. Voyez votre raisonnement : *Perdiccas* d'Ephèse croyait au tombeau de Jérusalem ; donc tous les Ephésiens de son temps croyaient comme lui à ce tombeau. — *Perdiccas* d'Ephèse croyait au XIV<sup>e</sup> siècle au tombeau de Marie à Jérusalem ; donc les Ephésiens des treize siècles antérieurs ont cru comme lui au tombeau de Jérusalem.

Je vais raisonner comme vous : *Perdiccas*, protonotaire apostolique d'Ephèse au XIV<sup>e</sup> siècle, était photien ou orthodoxe ; donc les Ephésiens de tous les siècles passés ont été, eux aussi, orthodoxes ou photiens. Vous admettez cette conclusion ? — Non, évidemment ! Eh bien, vos propres conclusions, cher Père, ne valent pas davantage.

VIII. — Page 73 : « Depuis le III<sup>e</sup> siècle, les témoignages abondent en faveur de Jérusalem. »

Il vous sera donc aisé de nous en fournir quelques-uns. Je me contente d'un seul, cher Père ; mais je le veux sérieux et authentique : Père, docteur, historien connu, écrivain connu, à votre choix !

J'attends, Père. La *Revue Biblique* attend comme moi, et si je ne me trompe, le R. P. Séjourné aussi ; car vous l'avez bien cité page 139, mais je ne vois pas que vous lui ayez répondu.

Une petite réflexion. Si les témoignages abondent tant dès le III<sup>e</sup> siècle, d'où vient donc qu'un vieil érudit, qui connaît sa Jérusalem comme personne, saint Epiphane, en soit encore, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, à se demander « s'il est possible de trouver des vestiges même obscurs éclairant d'un jour quelconque les derniers moments de Marie ? »... *Quippè haud scio an de SS<sup>a</sup> ac BB<sup>a</sup> Virgine obscura quædam inveniri vestigia possint, quæ incertam nobis illius mortis fidem faciant.* (Hérésie 78.)

IX. — Page 79 : « Saint Epiphane connaît l'histoire merveilleuse de la mort et de la sépulture de Marie. ».....

Oui et non, cher Père. Oui, comme le veulent plusieurs, en ce sens qu'il a entendu vaguement parler de ce qui s'est passé sur le Bulbul-Dagh, à la mort de Marie. Non, pour une connaissance précise et détaillée, d'après le texte ci-dessus rapporté et dont la pensée est si nette : *Quippè haud scio*, etc.

En serait-il ainsi, si Marie était morte en pleine ville de Jérusalem ; si Marie avait été ensevelie à Gethsémani, avec le grand éclat, le grand bruit, le grand public, que rapportent vos chers apocryphes?... Pourrait-il même en être ainsi avec votre hypothèse de documents qui *abondent dès le III<sup>e</sup> siècle* ?

X. — Page 85 : « Il faut constater qu'avant la fin du IV<sup>e</sup> siècle, aucune église n'a été élevée en l'honneur de Marie, soit en Orient, soit en Occident. » (1)

Parmi ceux-là mêmes qui partagent plus ou moins votre opinion, il en est plusieurs qui font une exception, exception significative ! pour l'église Sainte-Marie d'Ephèse. Vous ne reprocherez pas à Mgr Baudouin d'être trop tendre pour Ephèse ; cependant ce prélat accorde que son église Sainte-Marie remonte au *premier siècle*. Ce n'aurait été à l'origine qu'un sanctuaire consacré à Marie par saint Jean lui-même. Ce sanctuaire, se transformant avec le temps, serait devenu la métropole d'Ephèse. (*Vie de saint Jean*, 4<sup>e</sup> édit., page 262.)

Amédée Thierry, de son côté, écrit dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1871, parlant d'Ephèse : « Une riche basilique y avait été construite sous le vocable de Sainte-Marie ;.... et cette église était la seule, dit-on, qui lui fût dédiée dans le monde chrétien. »

Tillemont parle comme Amédée Thierry ; il tire

*En redites-vous pas vous-même que l'église St. Marie d'Ephèse peut remonter aux premiers temps du Christianisme. p. 93*

même, en faveur d'Ephèse, un argument de son église Sainte-Marie : « Le passage du concile d'Ephèse, dit-il, n'est pas la seule raison que nous ayons de croire que la sainte Vierge est morte en cette ville. ».... — Et vous, cher Père, qui aviez l'air de prétendre que Tillemont n'avait pas d'autre raison. — Continuons : « Il y faut joindre.... que la cathédrale d'Ephèse était dédiée sous son nom, et que nous n'en trouvons aucune autre en ces temps-là, dans des auteurs dignes de foi.... L'usage des premiers siècles était de ne pas bâtir d'église sous le nom d'un saint par simple dévotion, mais seulement lorsqu'on avait de ses reliques ou au lieu où il avait souffert. » (Vol. I, édit. 1693, p. 492.)

Il est certain, en tout cas, que la grande église d'Ephèse, au concile de 431, était dédiée à Marie ; or rien ne donne à entendre qu'elle fût de construction récente.

XI. — Page 104 : « On ne peut dire sérieusement, avec Vence, que le concile devait ignorer la tradition de Jérusalem, ainsi que les preuves qui militent en faveur du tombeau de Gethsémani... »

On ne peut dire!... Voilà de ces assertions hardies, renversantes, qui vous démontent au premier abord, et qui tombent d'elles-mêmes comme un château de cartes, dès qu'on souffle dessus.

Est-il vrai que jusqu'en 403 saint Epiphane se demande encore s'il est possible de trouver des « vestiges même obscurs de la mort de la sainte Vierge », et que personne ni ne s'étonne, ni ne proteste ? Il ignorait donc, cet érudit, et la prétendue tradition de Jérusalem, et le prétendu tombeau de Gethsémani ; ses contemporains ne l'ignoraient donc pas moins que lui.

Est-il vrai que pas un auteur authentique et connu, avant le VI<sup>e</sup> siècle, ne parle ni de la mort, ni de la

sépulture de Marie à Jérusalem, pas plus Sylvia, 380, que le Pèlerin de Bordeaux, 333; pas plus Origène, 230-254, que saint Jérôme, 385-420; pas plus Eusèbe de Césarée, 313, que Socrate, 439, que Sozomène, 443, que Théodoret, 457?

Et vous voudriez que les Pères du concile sachent tous ce que les plus savants habitués de Jérusalem ne connaissent pas eux-mêmes! Et vous osez sérieusement écrire « qu'on ne peut sérieusement dire avec Vence », etc., etc., etc. l... Comme il est sage de ne pas se hâter de prendre vos affirmations pour paroles d'Évangile!

XII. — Page xvii, 58-59 : « Les exégètes ont démontré que la lettre aux Ephésiens n'était qu'une sorte de circulaire adressée aux Eglises d'Asie, et non point une lettre aux fidèles d'Ephèse en particulier. »

Les exégètes ont démontré?... Et vous ne citez à l'appui, pages 58-59, que M. l'abbé Fouard, lequel encore conclut par ces mots : « Ce n'est là qu'une hypothèse »... Un, Père, à qui vous faites dire bien plus qu'il ne dit!

XIII. — Page 61 : « Les traditions grecques et latines reconnaissent d'un commun accord que saint Paul a fondé l'Eglise d'Ephèse, et qu'il en a établi comme premier pasteur son disciple Timothée, avant l'arrivée de saint Jean dans l'Asie Mineure. »

Vous excellez, Père, à mêler au pur froment le petit grain d'ivraie; je veux dire à entremêler dans vos thèses des choses vraies et des choses moins vraies : moyen de faire passer le tout ensemble.

Très exact ce que vous rapportez de saint Paul et de saint Timothée à Ephèse; mais *in caudâ venenum!* Où avez-vous jamais vu que les choses se soient faites avant l'arrivée de saint Jean en Asie? Je vous mets au défi de citer un seul texte authen-

41 Ou plutôt une Eglise à Ephèse, *alind* l'Eglise d'Ephèse, *alind* une Eglise à Ephèse et l'Épiscopat.

tique établissant, d'une manière précise, cette doctrine.

XIV. — Page 80 : « Saint Epiphane abandonne pour la circonstance la tradition populaire. »

Il fait plus, cher Père! il déclare qu'il n'y en a pas; qu'il n'en connaît pas; que personne n'en connaît plus que lui. Faut-il vous rappeler le *nescimus...*, le *haud scio...*, déjà cités?. Je ne sais..... nous ne savons.... etc. ?

XV. — Page 97 : « Une seule fois le titre de l'église Saint-Jean est associé à celui de l'église Sainte-Marie.... etc. »

Que parlez-vous ici d'églises? lorsque, de votre propre aveu, le concile ne mentionne jamais l'église Sainte-Marie ou l'église Saint-Jean, sans accoler au nom propre le nom commun d'église, ce qui précisément n'a point lieu dans le passage en question; lorsque encore tant de savants, non des moindres, y compris votre docteur Zahn, entendent ici Jean et Marie, non des églises, mais de la personne même de saint Jean, comme de la personne même de Marie.

Je vous y prends, Père, à donner pour certain ce qui fait justement l'objet du plus ardent débat.

XVI. — Page 99, en note : « Les partisans d'Ephèse ne cessent de répéter, avec Tillemont, qu'anciennement on n'éleva des églises que par-dessus les tombeaux des martyrs, ou les lieux sanctifiés par les saints. Qu'on se rappelle combien de thermes et de basiliques civiles ont été transformés en églises du iv<sup>e</sup> au v<sup>e</sup> siècle. »

Les partisans d'Ephèse?... D'autres aussi, je vous assure, cher Père, témoin Mgr Le Camus, pour ne citer que lui (*Sept Eglises*, 1896, page 133).

Sur la question même vous dites bien : à partir du iv<sup>e</sup> siècle; mais pour les siècles antérieurs? Tout

en combattant le principe de Tillemont, vous le consacrez vous-même, sans y prendre garde. Voyez ce que vous dites des basiliques et des thermes transformés en églises du IV<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle : « Mais on eut soin, en ce cas, de déposer de saintes reliques sous l'autel ». Donc, Père, de votre propre aveu, pas d'église sans reliques de saint ; ou, ajoutent Tillemont et Mgr Le Camus, sans séjour de saint ayant sanctifié le lieu par sa présence. Or, « ce n'est qu'au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle que l'usage s'est introduit d'exhumer les corps saints et de les distribuer en reliques. Jamais pareille chose ne se fût faite aux trois siècles précédents, où tombe était chose intangible et sacrée ». (Mgr Battifol, 6<sup>e</sup> leçon sur l'Évangile, pages 99-100.)

XVII. — Page 104. Vous revenez à la charge avec Perdiccas et les Ephésiens. « Les Ephésiens, dites-vous, ignorèrent de tout temps que le tombeau de Marie se trouvait parmi eux ; à preuve Perdiccas, protonotaire d'Ephèse, qui va au XIV<sup>e</sup> siècle vénérer ledit tombeau à Jérusalem. »

Et moi je vous répons en vertu de la même logique : de tout temps les Ephésiens ont connu, de tout temps les Ephésiens ont vénéré le tombeau de Marie à Panaghia-Capouli, à preuve les Kirkindjiotes qui n'ont cessé de dire : Marie est morte à Panaghia, et d'y aller en pèlerinage aux jours de sa glorieuse Assomption. Vous m'opposez un témoin, je vous en oppose 4.000. Qu'avez-vous à répliquer ?

XVIII. — « L'interprétation que fait Tillemont du concile d'Ephèse est inadmissible », p. 107 ; — « est absolument inacceptable », p. 112.

Vos raisons, Père ? Vous en donnez quelques-unes. Ces raisons, évidemment, doivent vous paraître très fortes ; moi qui les pèse dans une autre balance, je les trouve sans poids. Ne reste plus que la question d'autorité. Or, Père, je crains ici pour vous ; car, dans

le cas présent, vous n'attaquez pas seulement Tillemont, mais aussi Baronius, mais aussi Benoît XIV, mais aussi Dom Calmet, mais aussi Maximilien Enger, etc., etc. Donc, d'un côté, Tillemont, Baronius, Dom Calmet, Benoît XIV, Enger ; de l'autre, Père Barnabé ! Père, je n'ose achever !... mais vous comprenez, n'est-ce pas ? sans que j'en dise davantage.

XIX. — Page 179 : « Nous ne connaissons le témoignage de Juvénal que par saint Jean Damascène ; il ne perd pour cela rien de sa valeur ; car ce Père de l'Eglise rapporte l'extrait d'un historien digne de foi. » *Venez 100 ans après lui!!!*

Donc, Père, vous reconnaissez : 1<sup>o</sup> que le prétendu entretien de Juvénal, en l'an 431, avec l'empereur Marcien n'a été connu du public pour la première fois que 300 ans après coup, et que par le seul saint Jean Damascène. Donc, Père, vous reconnaissez 2<sup>o</sup> que saint Jean Damascène lui-même ne tient le fait que du seul Euthymius ; deux bons aveux à retenir ; j'en prends note.

Mais, dès maintenant, jugez de la valeur d'un récit qui n'est connu que 300 ans après coup ; qui encore ne repose que sur la parole d'un apocryphe, ~~et~~ d'un seul apocryphe ! *Et d'un interpolé S.T.B.*

Vous dites que le témoignage de cet apocryphe est digne de foi ; qu'en savez-vous ? puisque vous êtes le premier à confesser, page 182, que personne, absolument personne, ne connaît ni cette histoire, ni cet auteur. (1)

XX. — Page 200 : « Le Vénérable Bède décrit le tombeau de la sainte Vierge d'après la relation d'Arculf. »

Et Benoît XIV, qui soutient que le texte visé par vous n'est pas de Bède ! *Liber de Locis Sanctis, juxta accuratas criticæ regulas, Bedæ non potest attribui.* (Migne, *Cursus theologiæ*, vol. XXVI, page 601.)

(1) Découvert depuis qu'Euthymius n'est venu qu'un siècle après St Jean Damascène. Dont St J. Damasc. interpolé

XXI. — Page 203 : « Ni le Nouveau Testament, ni les écrivains des premiers siècles de l'Eglise, ni la tradition d'Ephèse, ne permettent d'admettre que la sainte Vierge ait jamais séjourné avec saint Jean à Ephèse dans l'Asie-Mineure, encore moins qu'elle y soit morte. » *Et l'Apocalypse. Ch. XII. ?*

S'il suffisait, Père, d'affirmer avec aplomb pour l'emporter, à vous la palme ! Vous auriez toujours raison. Malheureusement le monde de nos jours est devenu sceptique ; il veut des preuves. Encore ne se contente-t-il pas de preuves telles quelles ; il les veut solides, résistantes, de pur aloi, et, comme les bonnes pièces, pesées au trébuchet. Or, j'ai regret de vous le dire, de toutes les preuves que vous avez essayé de donner, quelles sont celles qui résistent ? et qu'ai-je fait moi-même, depuis ma première ligne jusqu'à celle-ci, sinon vous donner, pièces en main, presque partout un continuel démenti ?

Si, dans ce que vous affirmez si superbement en tête de ce numéro, il y avait un tantinet seulement de vrai, comment expliquer le mot de Benoît XIV : *C'est d'Ephèse que Marie s'envola au ciel* ; et celui encore plus fort du célèbre Ruinart : *C'est l'opinion des doctes que Marie est morte à Ephèse ?*

XXII. — Page 204 : « Les visions de C. Emmerich renferment bien des points qui sont même contraires aux récits du Nouveau Testament. »

Oh ! l'hérétique ! Vite des fagots, que nous la brûlions, elle et son hérétique de livre.

Parlons sérieusement. Comment se fait-il, cher Père, qu'ayant découvert dans les visions de C. Emmerich tant de points « contraires aux récits du Nouveau Testament », vous n'ayez pas eu la pensée de nous en signaler au moins cinq ou six, au moins quatre, au moins trois, au moins deux, au moins un ?

Comment se fait-il encore que depuis 60 ans bientôt

que le livre de C. Emmerich est dans les mains du public, personne jusqu'à vous n'ait songé à relever ces points contraires au récit évangélique ?

Comment enfin, je me le demande, des évêques instruits comme Sailer, comme Wittman ; des personnages pieux et de grand jugement comme le vénérable Overberg, comme l'illustre comte de Stolberg, ont-ils pu non seulement tolérer un pareil livre, mais l'approuver, mais le recommander aux fidèles ?

Et Dom Guéranger, qui s'y entend quelque peu, comment a-t-il pu écrire : « En lisant ces visions... dont l'ensemble est d'une grande beauté et qui portent fréquemment la trace d'une lumière sur-humaine... on ne peut s'empêcher de reconnaître une action providentielle, etc. »

Et Gœrres, qui s'y connaît aussi, comment a-t-il pu dire de son côté : « Ces visions sont peut-être les plus merveilleuses, les plus riches, les plus vastes, les plus profondes, et les plus saisissantes que l'esprit humain ait jamais contemplées en ce genre. » (*Mystique*, vol. II, trad. par Sainte-Foi, p. 99.)

Evidemment tous ces grands esprits se trompent, et vous avez raison. A moins, Père, que ce ne soit vous qui vous trompiez, et eux qui aient raison.

XXIII. — Page 275 : « D'un autre côté, le rapporteur de la commission d'enquête avait déjà oublié ce qu'il venait de dire », page 49.

Oublié quoi, cher Père ? J'ai lu, j'ai relu, tant la page 49 que la page 91 de la brochure *Panaghia-Capouli*, sans parvenir à comprendre le point précis sur lequel portait l'oubli prétendu. S'agit-il des brigands « établis là » ? Ceci a été expliqué ci-dessus, art. *Erreurs*, n° XXIV. S'agit-il de la messe et de la chapelle ? Avant le déblaiement de 1864, on disait la messe sur les décombres ; depuis ce déblaiement,

on dit la messe dans la chapelle nettoyée et en partie restaurée. Que voyez-vous en tout cela de contradictoire ?

Assez sur cet article ; non qu'il ne reste plus rien à signaler, mais parce que, dans un travail de ce genre, il serait fastidieux de tout vouloir relever.

#### ARTICLE IV.

IL Y A DES CITATIONS A EXPLIQUER, D'AUTRES  
A COMPLÉTER, D'AUTRES A RÉFORMER.

I. — Page xi. Vous citez contre nous « M. Berger » et ses lettres « pleines de verve et d'érudition ». — Un dignitaire de l'Ordre les qualifiait d'autre manière : « piquant et prétentieux de forme ; faible de raison et de fond ».

C'est cet « érudit » qui, en dépit des remontrances à lui personnellement adressées, s'opiniâtre trois fois à présenter Tillemont au public comme un adversaire résolu d'Ephèse, lorsque Tillemont écrit en toutes lettres : « Nous ne voyons pas le moyen de douter que la sainte Vierge ne soit allée à Ephèse, et même qu'elle n'y soit morte. »

C'est cet « érudit » qui donne savamment comme superficie à la chambre de la Vierge « 3 mètres en carré » ???

C'est cet « érudit », non moins clairvoyant que savant, qui a vu à Panaghia des choses que personne n'a su voir avant lui, que personne n'a su voir avec lui, que personne ne sait voir après lui. — Voir brochure *Ephèse ou Jérusalem*, pages 129-137.

D'aucuns prétendent que « M. Berger » fit amende honorable à son lit de mort. En tout cas, d'autres l'ont fait pour lui très loyalement, très noblement.

II. — Même page xi. Vous citez contre nous M. le Dr Nirschl, doyen du Chapitre de Wurzburg. Un Achille dont vous êtes le Patrocle. « En 1896, puis

en 1900, dites-vous, le D<sup>r</sup> Nirschl fit paraître deux brochures, où il réfute « magistralement » tous les arguments d'Ephèse ».

Magistralement ? C'est votre avis, Père ; je le vois bien ; mais tels et tels, avec non moins d'autorité, pensent le contraire. J'ai là deux critiques desdites brochures, l'une de M. Pelt déjà cité, l'autre d'un savant bien connu en Allemagne ; l'une favorable, l'autre moins favorable. Le premier dit : « Il y a à reprendre dans les assertions du D<sup>r</sup> Nirschl ; cependant son sentiment « se soutient mieux » que le sentiment opposé ». Rien du « magistralement », comme vous voyez. Le second écrit : « Ce qu'on peut dire de mieux à la décharge du bon docteur, c'est que, vu son grand âge, il ne sait plus distinguer toujours fiction et réalité ». Pauvre « magistralement » !

D'après un troisième, le grand cheval de bataille du D<sup>r</sup> Nirschl est celui-ci : « A Jérusalem, succession ininterrompue d'évêques ; donc tradition ininterrompue ». — D'accord, digne docteur ! mais ne voyez-vous pas que l'argument se retourne contre vous ? Si la prétendue tradition de Jérusalem remontait à l'origine, on en trouverait trace et dans les Pères et dans l'histoire, au IV<sup>e</sup> siècle, au III<sup>e</sup> siècle, au II<sup>e</sup> siècle, pour ne rien dire du premier ; or zéro trace ; donc zéro tradition. *en*

III. — Page XI encore. Vous citez contre nous M. le D<sup>r</sup> Théodore Zahn, professeur d'exégèse à l'Université d'Erlangen. « Il a, dites-vous, écrit un long article pour démontrer que Marie est morte à Jérusalem. »

N'est-ce pas lui aussi, Père, qui a écrit un non moins long article pour démontrer, d'autre part, « qu'on ne sait au juste ni où Marie est morte ni où elle a été enterrée » ? (Page 140 de votre livre.)

Vous avez l'amabilité de nous avertir au même

*ci : La Civiltà Cattolica - Janv. 1901, p. 80 - parlant des opuscules de Nirschl et de Mommert, fait cette curieuse réflexion : leurs arguments sont tels, qu'il en résulte plutôt la vérité de l'opinion contraire, celle d'Ephèse. — C'est ce qui arriva au docteur Chanossis de Côme S. Paganini, et à un professeur de la même ville comme je le vois dans une brochure du 1<sup>er</sup> Côme 1917 : convertis tous deux à Ephèse par Nirschl et Mommert!!!*

endroit que le R. P. Lagrange, après avoir « démontré magistralement » — encore un magistralement — que toute la théorie du D<sup>r</sup> Zahn ne tient pas debout, arrive cependant à des conclusions identiques quant au lieu de la Dormition : ni Sion pour la mort, ni Gethsémani pour la sépulture. Adieu donc, mont Sion ! Adieu donc, tombeau de Gethsémani !

IV. — Page XII. Vous citez contre nous Mgr Baunard. J'ai déjà dit, art II, n<sup>o</sup> 2, qu'on prêtait fausement à Mgr Baunard une réponse qu'il n'a point faite ; que cependant Mgr Baunard avait bien voulu tenir compte de nos remarques, au moins en biffant ce qu'il avançait jadis d'erroné sur le prétendu consentement unanime des saints Pères en faveur de Jérusalem.

V. — Même page XII. Vous nous opposez Mgr Duchesne disant : « A Ephèse, absence totale de tradition ».

Le mot est exact ; mais il eût été juste d'ajouter que c'est un mot de la première heure, remontant au 21 janvier 1893 ; que c'est un simple mot parti de l'abondance du cœur, et non une opinion réfléchie ou préméditée. On dit le docte prélat moins féroce aujourd'hui sur la question d'Ephèse ; on va même dans son entourage jusqu'à lui prêter cette parole, depuis les dernières découvertes : *qu'il y a là un fait nouveau et une piste pour les chercheurs.*

Quoi qu'il en soit, je prends l'objection telle quelle, et j'y réponds : s'il n'existe réellement aucune tradition pour Ephèse, d'où vient qu'il y a controverse depuis des siècles ? et controverse telle qu'il a été impossible jusqu'à ce jour de la trancher ?

D'où vient qu'au XIII<sup>e</sup> siècle Abul-Faradj fait mourir la sainte Vierge à Ephèse ? qu'Hippolyte le Thébain, au X<sup>e</sup>, donne à entendre la même chose ?

D'où vient que les peintres, au xv<sup>e</sup> siècle, au xvi<sup>e</sup> siècle, représentent généralement à Ephèse la mort de Marie ?

D'où vient qu'au xvii<sup>e</sup> siècle toute une Ecole de savants, après avoir compulsé les vieux papiers, pesé les raisons, comparé les titres, se prononce si délibérément pour Ephèse ?

D'où viennent des mots comme celui de Tillemont : « Nous ne voyons pas le moyen de douter que la sainte Vierge ne soit allée à Ephèse et même qu'elle n'y soit morte ? » — comme celui du très docte Ruinart : « C'est l'opinion des savants que Marie est morte à Ephèse » ? *Eam autem Ephesi mortuam fuisse virorum doctorum sententia est.* (V. notes du *Gloria Martyrum* de saint Grégoire de Tours.)

D'où vient que Benoît XIV, après avoir longuement, *ex professo*, étudié la question, la déclare controversée en soi, et comme sentiment propre, se prononce franchement pour Ephèse ?

D'où vient que historiens et auteurs se partagent entre Ephèse et Jérusalem, tandis que les autres ou se taisent, ou donnent sans commentaire les deux opinions ?

D'où vient que tant de pèlerins de marque, sans sortir du xix<sup>e</sup> siècle, après avoir vu Jérusalem, restent ou optent pour Ephèse ? N'en citons que deux : un du commencement du siècle, Chateaubriand ; un de la fin, M. Larroumet, membre de l'Institut. Chateaubriand a cette phrase, *Itinéraire* de 1806 : « Quoique la sainte Vierge ne soit pas morte à Jérusalem, elle fut cependant ensevelie à Gethsémani, comme le raconte Euthymius ». Et M. Larroumet : « L'église renfermerait encore les tombeaux de saint Joseph, de saint Joachim, de sainte Anne. Rien de plus douteux que toutes ces attributions. Quant à celle qui place en cet endroit le tombeau de

la sainte Vierge, elle est formellement condamnée ». (*Vers Ath. et Jérus...* édit. 1898, p. 287.)

Enfin d'où vient la croyance immémoriale des gens du pays que la sainte Vierge a vécu, que la sainte Vierge est morte, que la sainte Vierge a été ensevelie à Panaghïa-Capouli ? D'où vient leur coutume, immémoriale aussi, d'aller chaque année en pèlerinage au Bulbul-Dagh pour y honorer l'Assomption de Marie ?

Qu'on veuille bien réfléchir à cet ensemble de faits ; ils ont une cause. Quelle cause ? si ce n'est la tradition ; tradition obscure, si vous voulez, en tant que documents écrits, mais tradition antique et vivace, qui, depuis des siècles, s'affirme par des faits.

VI. — Page xii encore. Vous rapportez contre nous ce mot quelque peu « étrange » de Mgr Le Camus : « Ce qu'il y a de plus appréciable dans la récente découverte au Bulbul-Dagh, c'est la bonne fortune du Turc qui... a vendu à une religieuse enthousiaste et loyale, pour 35.000 fr., une ruine sans valeur ».

Il a dit beaucoup d'autres choses, Mgr Le Camus, et autrement sérieuses. Ecoutez : « On sait que le III<sup>e</sup> concile général place à Ephèse le tombeau de la sainte Vierge et celui de saint Jean. »

Plus loin : « La tradition de Gethsémani remonte à Juvénal. Saint Jérôme n'en avait jamais entendu parler ».

Plus loin encore : « L'empereur ayant demandé à Juvénal des reliques de la sainte Vierge, Juvénal répondit que le sarcophage était à Gethsémani... Juvénal trompa-t-il l'empereur ? C'est possible. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, depuis cette époque, les prétentions de Jérusalem ont prévalu contre celles d'Ephèse, qui du reste cessa bientôt d'exister comme ville et par conséquent de défendre ses droits ».

(*Voyage aux Pays bibliques*, I vol., pages 258-259, édit. 1890.)

Ecoutez enfin cet extrait du même écrivain sur Panaghïa-Capouli : « Quand le visiteur constate qu'en réalité, de la hauteur indiquée, on voit Ephèse et Samos au milieu des flots ; qu'à ce point de la montagne, exactement à gauche, en venant de Jérusalem, et à trois heures d'Ephèse, il y a un édifice jusqu'à ce jour ignoré de tous les voyageurs, et correspondant à la description de l'humble voyante de Dulmen, il demeure stupéfait. Car enfin ni Cath. Emmerich, ni Brentano, le rédacteur de ses visions, ne sont jamais allés explorer le Bulbul-Dagh. » (*Les Sept Églises*, page 134, éd. 1896.)

Voilà qui est intéressant sur Panaghïa Capouli, sur Ephèse, sur Jérusalem. Comment donc, cher Père, avez-vous pu laisser toutes ces belles choses de côté pour ne retenir qu'une boutade peu courtoise « du touriste », à l'adresse d'une pieuse et vénérable Fille de la Charité qui avait droit, certes ! à plus d'égards ?

VII. — Page XIII. Vous mentionnez M. Boyer d'Agen pour dire qu'il ne se range d'aucun parti. Lisez ceci, Père : « Dans la *Revue des Revues*, M. Boyer d'Agen explique comment des découvertes récentes, faites près d'Ephèse, sont venues confirmer les révélations de la célèbre voyante de Westphalie, Sœur Emmerich, en ce qui concerne la maison où mourut Marie ». (*Salut public*, 1<sup>er</sup> août 97.)

VIII. — Page XIII encore. Vous citez contre nous les *Acta Bollandiana*, 1897, tome XVI, p. 189-191.

La conclusion des *Acta* est mesurée, discrète, tout en donnant le dessus, comme M. Pelt déjà cité, au Dr Nirschl et à la thèse de Jérusalem. Je me bornerai à mettre en regard du sentiment des *Acta* le sentiment propre et personnel de leur éminent direc-

teur, qui, plus discret encore, « ne se prononce ni pour Jérusalem ni pour Ephèse ». (Lettre 13 déc. 1897.)

IX. — Entre tant d'organes qui se sont occupés de Panaghïa-Capouli, vous avez oublié, Père, l'un des principaux et des plus compétents : la *Civiltà cattolica*. Avec votre permission je vais combler cette lacune. Deux mots seulement qui résument tout l'article :

Le mot du commencement : « Gabriélovich réussit parfaitement à démontrer que la thèse de Jérusalem n'est qu'une opinion discutée et discutable ». — N° 16 avril 1898, page 190.

Le mot de la fin : « Si l'on pouvait établir que Brentano n'a ni copié ni été aidé par d'autres, la cause d'Ephèse serait invincible » (pages 197-98).

De la *Civiltà* encore, 6 mai 99, art. bibl. Gouyet, pages 345-346 : « On nous écrit : Et vous, gens de la *Civiltà*, que pensez-vous sur la question ?... Nous n'avons jamais nié résolument la thèse d'Ephèse, mais seulement proposé quelques difficultés, comme nous disons ; difficultés auxquelles une lettre d'Orient du 2 janv. 1899, bien que privée, a suffisamment répondu. »

« Donc, s'il est vrai que les révélations de C. Emmerich correspondent aux ruines éphésiennes, et nous ne pouvons le nier après tant de témoignages ; — s'il est vrai que Brentano n'a pas puisé ailleurs ses connaissances — or jusqu'à présent il ne nous conste pas du contraire ; mis au défi, les adversaires n'ont pas répondu ; ajoutons que plusieurs choses indiquées par C. Emmerich ont été retrouvées sous terre ; — s'il est vrai enfin, comme il semble, que les révélations de C. Emmerich n'ont d'autre source que le Saint-Esprit, la maison habitée en ses derniers moments par la sainte Vierge est bien à Ephèse. »

C'eût été grand dommage, n'est-il pas vrai, Père, de laisser inaperçus ces deux bons articles et de ne les point signaler ?

X. — Page 55 : « Saint Paul nous apprend, dans son Epître aux Romains, chapitre xvi, v. 5, qu'Epénète n'était pas seulement le premier Ephésien, mais aussi le premier Asiatique qui embrassa la foi chrétienne. » (~~Et les Asiatiques de la Palestine à Jérusalem ?~~)

Eh, Père, cette doctrine vous plaît !... Comme cela irait bien pour établir que saint Jean n'a point prêché avant saint Paul, en Asie. Malheureusement pour votre thèse, autre le sens apparent, autre le sens historique et réel : Epénète n'est pas le *premier Asiatique converti à la foi*, comme vous l'entendez, mais simplement le premier disciple de Paul en Asie, ce qui est bien différent. Ainsi traduit M. Vigouroux : « Saluez le cher Epénète, prémices de mon apostolat en Asie ». (*Dict. Bibl.*, Epénète.)

Ainsi explique le *Curs. Script. sac.* de Migne : « Saluez le cher Epénète, prémices de ma prédication en Asie ».

C'est bien là le vrai sens. Voyez-vous saint Paul s'amusant à dresser une statistique chronologique des conversions opérées par lui et des conversions opérées par ses collègues, lui surtout qui fait profession, dans la même épître, de ne point s'occuper de ce que font les autres ? *Non enim audeo aliquid loqui eorum quæ per me non efficit Christus* (xv, 18). Puis, à moins de révélation spéciale, qu'on ne peut supposer pour un si mince objet, que sait-il du premier qui a été converti en Asie ? L'Asie est grande, à portée de la Palestine, de la Syrie, de Chypre ; que de voies par lesquelles la foi a pu y entrer avant la venue de saint Paul ! (1)

XI. — Page 60 : « Tillemont ne peut s'empêcher de faire la réflexion suivante : Nous ne saurions

*Point enfin ne faut d'oublier les Asiatiques de la Terre Sainte, à Jérusalem.*

croire que saint Jean ait fait aucun séjour considérable à Ephèse avant l'an 65, au plus tôt ; supposé que la sainte Vierge eût quinze ans quand elle enfanta le Sauveur, quatre ans avant l'ère chrétienne, elle aurait eu alors quatre-vingt-quatre ans ; il n'y a aucune apparence qu'elle soit venue à Ephèse dans un âge si avancé. »

Vous aussi, Père ! en dépit du texte si clair, si formel de Tillemont ; en dépit du quadruple démenti infligé à l'audacieuse et fallacieuse assertion de ce malheureux M. Berger ! Allons, patience ! puisque vous tronquez, puisque vous défigurez, il faut bien que je rétablisse et texte et pensée.

Voici le passage en entier : « Nous ne voyons pas, dit Tillemont, le moyen de douter que la sainte Vierge n'ait été à Ephèse, et même qu'elle n'y soit morte, après ce qu'en dit le concile ». Ici une objection : mais quand y est-elle allée ? En 65 seulement ? Non ; car elle aurait eu alors quatre-vingt-quatre ans ; et il n'y a pas d'apparence qu'elle soit venue à Ephèse dans un si grand âge. Donc, conclut Tillemont, « il faut dire que saint Jean était venu à Ephèse dès auparavant, sans s'y arrêter, et que la sainte Vierge mourut alors... ou encore qu'elle s'y arrêta avec Marie-Madeleine et y mourut quelque temps après. Saint Jean peut être venu de cette façon à Ephèse dès l'an 37, ou quelques années après, lorsque saint Pierre vint prêcher en Asie ». (Tillemont, I vol., pages 491-492, édit. 1693.)

Avouez, Père, que le texte ainsi complété a une autre signification que ce que vous donniez à entendre.

XII. — Page 61. Vous citez contre nous saint Ignace d'Antioche (70-108) écrivant aux Ephésiens : « Vous êtes les co-initiés de Paul » ; puis, page 62, saint Irénée (202) disant : « Quant à l'Eglise d'Ephèse »

*(1) St Irénée ne parle pas de l'Eglise d'Ephèse : Ephèse 1000 ; mais de l'Eglise fondée par St Paul à Ephèse : St Irénée. On dit qu'il y a un monument qui l'atteste à Ephèse.*

fondée par saint Paul, etc. » ; puis, même page, l'historien Eusèbe qui se borne à rapporter la parole de saint Irénée. (1)

Et moi je vous réplique par Tertullien (160-245) et par saint Jérôme (331-420) : « Nous possédons, dit le premier, les Eglises disciples de Jean. La série des évêques, si on remonte à l'origine, s'arrête à Jean comme... fondateur. *Habemus et Joannis Ecclesias alumnas... Ordo Episcoporum ad originem recens in Joannem stabit auctorem.* » (*Adv. Marcionem*, livre IV, chap. v.) « Saint Jean, dit le second, fonda et gouverna toutes les Eglises d'Asie... *Totas Asiæ fundavit rexitque Ecclesias.* » (*De scriptor. eccl.*, *Patr. lat.* XXIII, col. 625.)

Mais, vous écrivez-vous, page 74, ces deux derniers témoignages ne prouvent rien. — Pourquoi, s'il vous plaît ? — « Parce que Tertullien et saint Jérôme, en écrivant ces mots, ne faisaient pas de l'histoire ». Bien trouvé ! Saint Ignace, saint Irénée, qui ne font pas de l'histoire, font de l'histoire. — Je ne dis rien d'Eusèbe, puisqu'il ne fait que reproduire le mot même de saint Irénée. — Et Tertullien qui, dans le cas présent, cherche son appui dans l'histoire, ne fait pas de l'histoire ! Et saint Jérôme, qui écrit des biographies, et par conséquent qui fait de l'histoire, ne fait pas de l'histoire ! Père, vous êtes heureux de n'avoir pas ici affaire à saint Augustin. Comme il vous lancerait à la figure, et de belle manière, son : *Verè obdormis qui talia dicendo defecisti !*

XIII. — Page 77. Vous donnez une bonne partie du texte de saint Epiphane sur les derniers instants de la sainte Vierge ; mais quel Père vous êtes ! Vous coupez court juste au meilleur endroit. Qu'elles sont lumineuses les deux lignes qui suivent ! Je vais les donner, puisque vous les avez si malencontreusement négligées : *Quippè haud scio*

(1) St Irénée dit : « Ev. reproché à nos Ev. = celui d'une Eglise à Ephèse = celui d'Ephèse ».

*an de SS<sup>a</sup> illà ac BB<sup>a</sup> Virgine obscura quædam inveniri vestigia possint, quæ incertam nobis illius mortis fidem faciant...* « Je ne sais s'il est possible de trouver des vestiges, même obscurs, attestant d'une manière quelconque, fût-ce incertaine, la mort de la très sainte et très bienheureuse Vierge ».

Elles valent leur pesant d'or ces deux lignes. Il est vrai qu'elles sont terriblement embarrassantes pour la tradition de Jérusalem, et qu'elles se concilient difficilement avec elle. C'est peut-être pour cela qu'on ne les trouve guère sous la plume des partisans de Jérusalem. Père, je vous recommande ces deux lignes ; recommandez-les aussi, je vous prie, à tous vos *commilitones* de Jérusalem, ne serait-ce que pour les expliquer et les réfuter.

XIV. — Page 144. Vous citez l'apocryphe Méli-ton, une de vos autorités. « A partir de ce moment, la sainte Mère de Dieu resta sous la garde spéciale de saint Jean. » Voilà qui est bien ; mais tout le monde sait cela ; ce que nous serions très curieux de savoir, c'est où ledit Méli-ton fait demeurer la sainte Vierge, pendant qu'elle vit sous la garde de saint Jean. Dites-nous donc le reste, cher Père : *Et dum Apostoli mundum suis sortibus in prædicatione sumpsissent, ipsa domo parentum illius, juxta montem Oliveti consedit : « Tuis quibusque les apôtres évangélisaient chacun la partie du monde qui lui était échue au sort, Marie demeura, près du mont des Oliviers, dans la maison des parents de Jean. » — Merci, Père ! Ainsi donc, d'après Méli-ton, Jean était parti comme les autres, laissant Marie chez ses propres parents, jusqu'au départ. Et après ! »*

XV. — Page 176. « Saint Léon s'adressa ensuite à Juvénal pour le féliciter de son triomphe, tout en lui faisant « de paternelles recommandations ». Recommandations, Père, ou remontrances ? « Je

cu Le texte dit plus et mieux, Non pas à Ephèse qu'ils évangélisaient, mais jusqu'à ce qu'ils fussent partis chacun dans la région que le sort leur avait donnée à évangéliser. Marie resta. Et après ? Non !

me suis réjoui, écrit le Pape, de ce que vous ayez pu revenir à votre siège. » — Très bien ! mais continuez... *Sed confluentibus in recordationem omnibus causis quæ te per quosdam excessus laborare fecerunt, dolui adversitatum tuarum teipsum fuisse materiam, et resistendi hæreticis constantiam perdidisse; quia æstimavisti non esse tibi liberum ut eos audeas redarguere quos tibi professus es in suo errore placuisse :...* « Mais en pensant à toutes les causes qui, par suite de certains excès, vous ont fait souffrir, j'ai été peiné de ce que vous avez été vous-même la cause de vos propres maux, et de ce que vous avez perdu la force de résister aux hérétiques. De quel droit reprendre ceux dont vous avez approuvé l'erreur ? » (Lettre 139.) C'est cela, Père, que vous appelez « paternelles recommandations » ?

XVI. — Page 191. Vous citez saint Ephrem comme ayant tout un ouvrage dans la Liturgie Maronite en faveur de Gethsémani.

Je m'incline devant saint Ephrem ; c'est un grand saint et un docte personnage. Mais : 1° *un ouvrage!*... le mot est quelque peu prétentieux pour cinq ou six lignes-en tout, que vous rapportez ; 2° ces cinq ou six lignes encore sont-elles bien de saint Ephrem ? Assemani, qui l'a édité, doit s'y connaître. Que dit Assemani : *Falluntur qui Ephremo adjudicant omnes hymnos qui in divinis Syrorum officiis sub ejusdem nomine occurrunt. Nam hi non semper Ephremi sunt, sed ad normam rythmi Ephremetici.* (Assemani, I vol., p. 60.) — « Erreur que d'attribuer à Ephrem toutes les hymnes qui dans l'office divin des Syriens portent son nom. Elles sont de son rythme, oui, mais non toujours de sa plume. »

XVII. — Page 200. Vous rangez Hippolyte de Thèbes parmi ceux « qui soutiennent hautement la tradition de Jérusalem ».

Vous ne l'avez pas lu, Père ! Ecoutez ce simple résumé qu'en donne Migne : « Hippolyte le Thébain dit qu'après l'Ascension de Notre-Seigneur, la sainte Vierge demeura onze ans à Ephèse dans la maison de saint Jean. Après quoi il parle de son Assomption, sans dire où elle eut lieu. » (*Dict. Patrol.*, III<sup>e</sup> vol., p. 338.) — Vous trouvez que cela est « hautement contre nous ? et hautement pour Jérusalem ? »

XVIII. — Pages 199-200 : « Nous reproduisons de préférence les paroles que saint Germain de Constantinople, dans un mouvement oratoire, met sur les lèvres des apôtres, à l'adresse des Juifs, lorsque le tombeau de Marie fut trouvé vide : *Hommes d'Israël, etc.* » (715-733)

En vérité, Père, je regrette que vous ayez préféré cette apostrophe, qui n'est que poétique et oratoire, au passage qui précède immédiatement. Combien plus intéressant ce passage ; et de quel jour il éclaire tout le reste ! Je vais le donner pour vous.

Saint Germain raconte tout au long, d'après les apocryphes, la mort et le convoi de la sainte Vierge. « Arrivé à la grotte de Gethsémani, le convoi s'arrête. Comment va-t-on s'y prendre pour introduire le saint corps dans le sépulcre ?... Pierre et Paul, qui portent le lit funèbre, saisissent chacun un des coins du drap sur lequel repose la sainte Vierge et se disposent à porter au tombeau la dépouille sacrée. Mais à ce moment, tout est arraché de leurs mains, corps et linceul, à la vue des assistants, sans qu'on aperçoive personne qui opère ce coup extraordinaire. On voit seulement le linceul qui monte au ciel, comme une nuée légère. »

Pour qu'on ne puisse élever le moindre doute sur l'exactitude de ce récit, en voici le texte même en latin, à partir de l'endroit qui nous touche spécia-

lement: *Jamque tumulo prope inferendum sacrum cadaver erat... Petrus et Paulus hinc inde ex grabato laxo tractu demissum pendensque linteum suscipientes, sanctum cadaver tumulo inferunt; è quorum manibus, cunctis spectantibus, intemeratum Virginis corpus abreptum fuit. Ac quidem quisnam rapuerit nemo videt... Deus quippe is erat oculis inaspectabilis; linteum vero in nube levi, in eâ quæ carnali ratione nubes levis prophetico prodita oraculo est, apostolorum tum manibus leviter in auras sublatum apparuit.* Et alors vient l'apostrophe oratoire aux spectateurs, dans laquelle saint Germain, par une imitation poétique, rappelle ce qui s'est passé au tombeau de Notre-Seigneur, à sa Résurrection.

Sur ce, Père, une réflexion ! Qui, en lisant l'apostrophe de saint Germain, que seule vous reproduisez, se serait douté jamais que le corps de la Vierge, d'après saint Germain, n'est même pas entré dans la grotte de Gethsémani ? Encore moins eût-on pu soupçonner chose semblable à lire votre phrase équivoque : « lorsque le tombeau de Marie fut trouvé vide ». Trouvé vide ? il n'a jamais été rempli !

Une deuxième réflexion, Père ; grave celle-là, très grave, pour les conséquences qu'elle entraîne : Si le corps de la Vierge n'a pas été mis au tombeau, comme l'assure saint Germain, d'accord avec les milliers de spectateurs auxquels il en appelle, d'accord aussi avec les auditeurs auxquels il s'adresse... *Estote testes eorum quæ vidistis... cunctis spectantibus...* comment saint Jean Damascène pourra-t-il, 50 ans plus tard, nous parler de chœurs d'anges qui chantent trois jours et trois nuits sur le tombeau de Marie ; et d'apôtres qui, au bout de ces trois jours, ouvrant le tombeau, s'étonnent de le trouver vide ?

Comment, d'autre part, Juvénal pourra-t-il raconter la même histoire à l'empereur, s'il n'y a rien de vrai dans cette histoire ?

Comment enfin le même Juvénal pourra-t-il envoyer à l'empereur, pour les garder à Constantinople, cercueil et linceul, s'il n'y a pas eu de cercueil, et si le linceul a été emporté au ciel avec le corps sacré de Marie ? etc., etc., etc.

Voilà un passage de saint Germain, patriarche de Constantinople, qui renverse bien des choses de la thèse de Jérusalem, et qui est bien ennuyeux pour ses partisans. Aussi ne m'étonné-je plus que vous ayez cité l'apostrophe « de préférence ».

## ARTICLE V.

IL Y A DES INSINUATIONS CALCULÉES  
A REGRETTER ET A RETIRER.

I. — Page 267 : « M. le maire de Kirkindjé est disposé à faire connaître l'emplacement des 33 Panaghias, au fur et à mesure que se présenteront des acheteurs. »

Comme si M. le maire de Kirkindjé était propriétaire ou vendeur !

Comme si encore les 33 dites Panaghias n'étaient pas connues déjà de tous les gens du pays !

II. — Page 272 : « Sans doute cette croyance vient de leurs pères ; malheureusement ces pères sont trop connus dans le pays. »

Trop connus ! Qu'ont donc fait les ancêtres des Kirkindjiotes actuels, pour motiver l'odieux soupçon que vous ne craignez pas de former et de jeter sur eux ?

III. — Page 296 : « Nous avons vu dans quel intérêt des religieux, d'ailleurs respectables, mais désireux de posséder un célèbre sanctuaire, ont traité certains textes. »

Hélas ! Père, vous nous connaissez bien mal ! C'est tout ce que je vous répondrai pour la question d'intérêt. Quant au second point, j'y suis plus sensible, et je vous serai reconnaissant, très reconnaissant, de me signaler les textes que j'aurais réellement « maltraités », ne fût-ce que pour me corriger.

Je ne vois qu'un seul mot qui convienne à ces tristes insinuations : faux, Père, et peu digne !

Mais que pensez-vous de votre manière de rapporter la vision du 13 août 1902 (PP. 275-276.)

Vous saviez bien, cher Père, puisque le fait vous a été raconté à Panaghia même, qu'il n'est pas question de femme venue de Smyrne. Vous saviez bien que ce n'était pas la nuit, mais le soleil haut encore. Vous saviez bien que la Dame noire n'était pas assise, mais debout sur un roc, en pleine lumière, visible de la tête aux pieds. Vous saviez bien qu'il ne s'agissait pas de la simple « fumée d'une pipe », mais d'un nuage véritable, nuage bleuâtre, se formant peu à peu autour de l'apparition, et finissant par l'envelopper jusqu'aux genoux. Vous saviez bien que la personne entrevue n'est pas restée immobile à la même place ; qu'elle s'est élevée environ d'un mètre au-dessus du sol, avec le nuage l'environnant, et qu'ainsi élevée, elle est montée lentement, lentement, sans changer d'attitude, jusqu'au sommet du Kara-Tchalti ; que là seulement, vers le point où nous pensons trouver le tombeau, elle a subitement disparu.

Vous saviez bien enfin que le seul « abbé », pour lors présent à Panaghia, se trouvait, dans ce même temps, à 500 mètres de là, juste du côté opposé, en train d'orner la chapelle pour la grande fête du surlendemain. Vous saviez toutes ces choses ; comment les avez-vous rapportées ?!

Ici, cher Père, permettez-moi de vous le dire bien en face : ce n'est plus seulement faux ; ce n'est plus seulement peu digne ; c'est... j'allais dire indigne ; mais j'aime mieux laisser aux honnêtes gens de mettre eux-mêmes le qualificatif cinglant que cela mérite.

Comprend-on ce prêtre, connu de tout Smyrne

1) Si quelqu'un s'est mal conduit à Ephèse... (Ami Journal)  
C'est vrai, très vrai que Turcanal et ses collègues...  
sont très mal comportés aux regards aux Ephésiens ; mais,  
pour Dieu ! Père, ne les confondez pas avec les Pères des  
Kirkindjiotes !

pour sa droiture militaire, organisant une comédie sacrilège ! puis ayant l'inférieure effronterie non seulement « d'enregistrer dûment dans les *Annales de Panaghia* une farce odieuse », mais encore de la soutenir impudemment devant le public chrétien !

Ah, Père ! Père ! il y a péché devant Dieu, et péché devant les hommes à parler comme vous avez parlé ici. On ne tronque pas ainsi, et on ne travestit pas ainsi les faits !

Il faudrait, à mon avis, peu d'écart semblables pour enlever et à votre parole et à votre plume toute créance. En tout cas, je plains bien sincèrement Jérusalem d'en être réduite à de pareils procédés pour défendre sa cause.

Vous vouliez, dites-vous, rentré à Smyrne, « vous renseigner *sérieusement* sur cette curieuse apparition », lorsqu'on vous fit la déplorable réponse que vous avez eu « le déplorable » courage de rapporter : « Allons donc ! La Vierge noire, que cette bonne femme a vue, n'est autre que M. l'abbé un tel, qui prenait le frais en fumant sa pipe ». En vérité, vous vous étiez bien adressé pour être renseigné *sérieusement*.

Dans tous les temps, et dans tous les pays du monde, lorsqu'on veut être renseigné exactement sur un fait quelconque, on s'adresse en premier lieu aux gens qui ont eu part à ce fait, puis aux témoins oculaires, puis aux témoins qui l'ont entendu de la bouche des premiers. Vous n'avez fait, vous, ni l'un, ni l'autre.

Vous auriez pu interroger la voyante elle-même, à votre passage à Aya-Soulouk, où elle réside. Un simple désir de votre part, et elle serait venue à votre appel, et elle se serait empressée de répondre à vos questions. Vous ne l'avez point fait.

A Smyrne encore, vous auriez pu vous adresser à

l'Hôpital français, où la voyante a été dûment interrogée, à plusieurs reprises, en présence de cinq ou six témoins parlant sa langue. Vous ne l'avez pas fait.

Vous auriez pu vous adresser à nous aussi qui conservons dans nos papiers le texte même de l'interrogatoire, avec demandes et réponses, *in extenso*. Vous auriez pu m'en dire un mot dans l'entretien que nous avons eu ensemble. Vous ne l'avez pas fait. A qui donc vous êtes-vous adressé ? On ne le voit que trop par la réponse que vous avez reçue. O saint Juvénal, vous en inspirez de belles ! Je n'insinue pas, Père ; je dénonce ! je dénonce pour l'honneur de la justice et de la vérité.

## ARTICLE VI.

IL Y A DES POINTS A MIEUX ÉCLAIRER.

I. — Page xvi : « Le tombeau de Marie, à Jérusalem, a été retrouvé, et abrité par une basilique, au commencement du v<sup>e</sup> siècle. » (1)

Vous dites..... et vous glissez. Tout doux, Père ! Ne confondons pas église et tombeau, deux choses ici fort distinctes. Il est très vrai qu'une église fut bâtie, vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle, à Gethsémani, et dédiée à la sainte Vierge. Mais que savez-vous de la découverte du tombeau ? Rien absolument. Je vous mets au défi de citer un seul écrivain qui rapporte cette découverte ou qui seulement en fasse mention. Nous reviendrons là-dessus, d'une manière plus complète, avant la fin de cet article.

II. — Page 1 : « Dans nos ouvrages... sur les traditions de la Palestine, nous ne nous sommes jamais permis d'introduire, dans les débats historiques et archéologiques, le témoignage des pieuses visionnaires, quelque extraordinaires que leurs visions puissent paraître. »

Possible, Père, pour le passé ; mais, pour le présent, vous ne dédaignez pas, et vous ne craignez pas d'introduire dans un débat infiniment plus sérieux des autorités infiniment moins respectables que les voyantes ; je veux dire des apocryphes, qui n'ont ni leur vertu, ni leur sincérité.

Retranchez de votre livre les apocryphes ; retranchez aussi ce qui s'appuie sur eux directement ou

indirectement, que restera-t-il de vos thèses ? pas grand'chose.

III. — Page 2. A C. Emmerich qui fait mourir la sainte Vierge près d'Ephèse, vous opposez sainte Brigitte et Marie d'Agréda, d'après lesquelles Marie, morte au mont Sion, fut ensevelie à Gethsémani.

C'est le cas, cher Père, de recourir à votre théorie. D'après vous, page 32, il n'est pas nécessaire dans la vision que les faits soient représentés avec les détails rigoureusement exacts. Il est même constaté, dites-vous, que le contraire arrive généralement. D'après vous encore, même page, « dans la vision, les sujets historiques se présentent assez souvent, non pas tels qu'ils sont en réalité, mais tels que la voyante est habituée à les voir ou à les concevoir, soit d'après ses lectures, soit d'après ses propres réflexions. »

Appliquons ces principes.

En plaçant à Jérusalem la mort et la sépulture de la sainte Vierge, sainte Brigitte et Marie d'Agréda n'ont donc fait que suivre les apocryphes, ou, si vous l'aimez mieux, que se conformer à ce que vous appelez la tradition universelle de Jérusalem. On ne peut par conséquent rien conclure de leurs visions, au point de vue historique.

Mais C. Emmerich ? Où a-t-elle pris l'idée de placer à 2 heures d'Ephèse le tombeau de la sainte Vierge ? Où a-t-elle puisé sa description, si frappante aujourd'hui encore, et de la maison, et des rochers, et de la montagne, et du château, et du site lui-même ? Il y a là tout un ensemble de détails, précis, variés, nombreux. Les a-t-elle lus quelque part ? Non, puisqu'elle est la première et la seule à les donner. Elle les a supposés ? inventés ? Non, puisqu'ils sont exacts et vrais. Reste donc une hypothèse, une seule, cher Père : c'est qu'elle a vraiment

(1) a été retrouvé initio saeculi v. — Ne dites-vous, vous-même p. 1, qu'à la fin du vii<sup>e</sup> siècle, il dut en un an faire sous son déambulatoire, au mont des Oliviers ?

vu les choses en vision, elle ; tandis que sainte Brigitte, tandis que Marie d'Agréda ne les ont vues qu'à travers leurs souvenirs.

IV. — Page 6 : « C. Emmerich ne reconnaît elle-même à ses visions qu'une valeur purement humaine. »

D'accord, Père ! Cela prouve combien la voyante était éloignée de toute prétention ; mais aussi cela suffit. N'est-ce pas par des témoignages « de valeur purement humaine » que se règlent la plupart des questions, que se tranchent les procès les plus considérables ? Or, veuillez le remarquer ! si C. Emmerich ne fait pas de ses visions un acte de foi divine, elle ne laisse pas d'y croire la première, et d'y croire fermement, pleinement. « Dans mon enfance, dit-elle, j'étais si certaine de ce que j'avais ainsi vu que lorsqu'on me racontait les mêmes histoires d'une façon différente, je disais aussitôt : « Non, les choses ne se sont point passées de cette manière » ; et je me serais volontiers exposée à la mort, pour affirmer qu'elles étaient ainsi, non autrement. Plus tard, le monde m'enleva de mon assurance, et je me condamnai au silence ; mais intérieurement j'ai conservé la même certitude. » (*Vie de la sainte Vierge*, 9<sup>e</sup> édition, Casterman, p. 2.)

V. — Page 16 : « Il y a dans C. Emmerich des erreurs de tout genre. »

Qu'il y ait des erreurs dans C. Emmerich, oh ! cher Père, qui songe à le nier ? N'y en a-t-il pas dans sainte Brigitte, et dans sainte Hildegarde, et dans Marie d'Agréda, et dans toutes les voyantes ? On oublie toujours que les voyantes, même les plus favorisées, ne sont pas inspirées à la manière des écrivains sacrés pour tout bien voir, pour tout bien comprendre, pour tout bien retenir, pour tout bien rapporter. L'objet de la vision ou le

tableau est divin ; c'est tout. Quant au reste, la voyante est laissée à elle-même ; de sorte que chaque voyante est exposée au moins à quatre sources d'erreurs : elle peut ne pas tout bien voir ; elle peut ne pas tout bien comprendre ; elle peut ne pas tout bien retenir ; elle peut enfin ne pas tout bien rapporter. Ajoutez les auditeurs, les rapporteurs, les copistes, qui sont à leur tour exposés à des erreurs semblables.

Tout naturel donc qu'en ces conditions il échappe des erreurs aux meilleures voyantes. Ne dites-vous pas vous-même, page 77, pour C. Emmerich en particulier, que son état maladif suffit à lui seul pour expliquer certaines de ses confusions et de ses contradictions ?

Quoi qu'il en soit, de ce qu'une voyante se sera trompée sur un point, même sur dix d'importance secondaire, est-il juste d'en conclure qu'elle s'est trompée sur tous ? Est-il juste de rejeter tout ce qu'elle dit comme faux et erroné ? En quoi serait-elle alors voyante plus que moi, plus que le premier venu ? A ce compte-là, cher Père, vous n'auriez plus vous-même qu'à jeter votre livre au feu. Mais non ! jamais cent grains d'ivraie n'ont suffi pour gâter toute une moisson ; pas plus que dix erreurs de détail ne suffiront jamais pour faire rejeter tout un historien, ou toute une histoire.

Pour en revenir à C. Emmerich, est-il bien vrai qu'il se trouve dans ses visions autant d'erreurs que vous lui en reprochez ? Ce n'est pas le sentiment du R. P. Gehhard Wiggermann, dans son Introduction sur C. Emmerich ; ni celui d'Alban Stolz dans ses *Recherches sur Sem, Cham et Japhet* ; ni celui du chanoine Urbas dans son *Royaume des trois Rois* ; ni celui du P. Wolfgang, ni celui de M. Hugg, etc.

Cependant la plupart de ces messieurs ont eu

occasion de contrôler sur place les dires de C. Emmerich.

En dehors de ces auteurs, écoutez cette réflexion d'un rabbin : « Ou cette fille était en communication avec un rabbin des mieux au courant de la tradition rabbinique, ou je ne comprends rien à sa manière si précise d'indiquer tant le sens de certains mots, que le sens de certaines pratiques, sens connu seulement des maîtres les plus versés dans la science du Talmud. »

Écoutez cette autre réflexion du R. P. Tondini, bien connu pour sa toute spéciale compétence en matière de calendrier : « J'admire, disait-il récemment, la connaissance profonde qu'avait C. Emmerich du calendrier juif. »

Écoutez cette troisième réflexion de Dom Guéranger : « Comment une simple fille des champs, au fond de l'Europe, dépourvue de tout renseignement sur les mœurs et les conditions de l'Orient, arrive-t-elle à surpasser constamment le pinceau de l'artiste et l'érudition de l'archéologue ? Ne peut-on pas dire que le doigt de Dieu est là : *Digitus Dei est hic ?* »

Écoutez cette quatrième réflexion, de l'abbé Pasturel, éditeur d'une *Vie de Notre-Seigneur*, et d'une *Vie de la sainte Vierge* d'après C. Emmerich : « Le caractère intrinsèque de vérité le plus frappant, celui que nous oserions presque appeler une preuve naturelle de la divinité des visions où nous avons puisé ce livre, c'est la parfaite conformité des indications géographiques, topographiques, archéologiques, avec l'état réel des choses, tel qu'on le peut constater à l'aide des documents profanes, et tel aussi que le peuvent constater de leurs yeux ceux qui font le pèlerinage de Jérusalem. Ainsi l'affirment le P. Wolfgang qui a passé six années dans la ville sainte, et le Dr Hugg, peu suspect de crédulité. »

Une cinquième et dernière réflexion, du chanoine Urbas : « Plus j'ai fait de comparaisons, plus je me suis convaincu que C. Emmerich possédait sur la Terre Sainte, sur les coutumes des Juifs, etc., etc., plus de connaissances que tous les géographes, que tous les archéologues du monde entier. » (Abbé Gouyet, p. 29-30.)

VI. — Page 35 : « La légende de sainte Anne a été imprimée à Cologne l'an 1500 ; donc elle devait être bien connue parmi les prêtres et les dévotos de Westphalie. » — Bien connue en 1820, Père !

Et page 36 : « Le proto-Evangile de saint Jacques a été imprimé à Bâle en 1552, à Strasbourg en 1570 : donc il devait être fort connu sur les bords du Rhin ». — Fort connu en 1820, Père !

Comme on rirait de moi, vous le premier, si je m'avisais d'avancer que tel livre doit être fort connu en 1904 sur les bords de la Seine, pour la seule raison qu'il a été imprimé à Paris il y a 300 ou 350 ans ! Allons, Père, disons comme vous, page 25, « la conclusion n'est pas rigoureusement logique » ; et passons !

VII. — Page 53 : « Aquila et Priscille furent les premiers chrétiens qui s'établirent à Ephèse. »

~~1<sup>o</sup>~~ Vous affirmez, Père ; vous ne prouvez pas.

2<sup>o</sup> Est-il admissible que dans les 20 ans qui suivirent la mort de Notre-Seigneur, pas un chrétien ne soit venu de Palestine ou d'ailleurs dans cette grande ville d'Ephèse, « accessible aussi bien par terre que par mer », et alors métropole civile, religieuse, commerciale de l'Asie ?

3<sup>o</sup> Vous oubliez saint Pierre évangélisant l'Asie dès l'an 42 ou 43 au plus tard, d'après saint Jérôme et saint Léon : *Jam Bithyniam, Pontum, Asiam, prædicatione repleveras, etc.*

4<sup>o</sup> Vous oubliez saint Paul lui-même prêchant

~~2<sup>o</sup> bis — Vous oubliez « ces asiatiques » qui se trouvaient à Jérus. au jour même de la Pentecôte, et qui n'entendirent pas sans effet la parole de St Pierre —~~

l'Évangile, de 45 à 47 ou 48, à Chypre, à Perge en Pamphylie, à Antioche de Pisidie, à Iconium, à Lystre, à Derbe de Lycaonie ; puis de 51 à 53, en Phrygie, en Galatie, c'est-à-dire tout autour de la province d'Asie ou d'Ephèse. Vous voudriez, Père, lorsqu'il y a des chrétiens dans toutes les provinces environnantes, qu'il n'y en eût aucun, absolument aucun à Ephèse ?

5° Jusqu'à la chère Marie d'Agréda qui est contre vous, en disant, à l'an 40 : « Il y avait à Ephèse quelques fidèles venus de Jérusalem et de Palestine. Le nombre n'en était pas grand ; mais, sachant l'arrivée de la Mère de Dieu, ils vinrent tous la visiter et lui offrir leurs maisons ». (P. Crozet, vol. VI, p. 216.)

6° Je ne dis rien de C. Emmerich. Vous savez qu'elle est ici absolument d'accord avec M. d'Agréda, sur qui elle enchérit encore, en parlant de toute une colonie judéo-chrétienne établie à Panaghia même, sur la terrasse du château, avant l'arrivée de Jean et de Marie en ce pays.

VIII. — Page 54 : « Par ces frères, il faut entendre Priscille et Aquila, ainsi que les douze adeptes de saint Jean-Baptiste. » (Act. xviii, 27.) (1)

Vous m'excuserez, cher Père, de ne point partager cet avis ; cela pour deux raisons : 1° Apollon était depuis quelques mois déjà en Achaïe, lorsque saint Paul, venu après son départ, trouva à Ephèse ces douze disciples de Jean. Donc ces douze disciples n'avaient eu aucun rapport avec lui, et étaient jusque-là demeurés inconnus dans la foule. — 2° Si ces douze disciples avaient eu rapport soit avec Apollon, soit avec Aquila et Priscille, pensez-vous qu'Apollon, Aquila et Priscille, si zélés pour « la voie du Seigneur », auraient attendu l'arrivée incertaine de Paul pour parler du Saint-Esprit à ces douze hommes

(1) Il est sans exemple dans l'Évangile dit Felten, que le mot Frères soit employé pour désigner d'autres que des chrétiens

de bonne volonté, pour les instruire, pour les baptiser, pour en faire des chrétiens ?...

IX. — Page 68 : « Les fidèles d'Ephèse ont ignoré, comme leurs pasteurs, qu'ils possédaient au milieu d'eux le tombeau de la Mère de Dieu. »

Il semble bien que non, Père ; à preuve la tradition locale qui s'est maintenue jusqu'à nous ; à preuve encore le pèlerinage annuel à Panaghia qui se continue de nos jours, en dépit de l'abandon, des ruines, de la distance, en dépit même de l'enseignement et des oppositions du haut clergé orthodoxe.

X. — Même page 68. Vous insistez : « Si les fidèles d'Ephèse avaient possédé le tombeau de la sainte Vierge, ils l'auraient traité avec importance. »

Comme logique, je me borne à retourner l'argument contre le prétendu tombeau de Gethsémani.

Comme histoire, êtes-vous bien sûr que le tombeau de Panaghia n'a pas été traité « avec importance » ? Qu'est-ce donc que cette construction de la chapelle, si solide qu'il semble qu'on ait voulu, dit M. Carré, en faire un monument éternel ? Qu'est-ce que ces restaurations successives destinées à l'entretenir ? Qu'est-ce que ces mosaïques ? Qu'est-ce que ce bassin et ces conduites d'eau ? Qu'est-ce que ces arcades, cette colonnade, ces murs en terrasse que l'on trouve dans le voisinage ? Qu'est-ce enfin que ces tombes antiques, avec médailles de Constant, d'Anastase, de Justinien ?

Je vous prouve par des faits irrécusables qu'on a fait quelque chose de grand autour du tombeau de Panaghia, dans les temps anciens ; montrez-moi, vous, ce qu'a fait Jérusalem dans les quatre premiers siècles pour le prétendu tombeau de Gethsémani !... Rien ! rien ! rien !

XI. — Page 70 : « Georges le Tornique, métropolitain d'Ephèse au XII<sup>e</sup> siècle, faisant appel à la générosité publique pour la restauration de sa cathédrale, ne dit mot du tombeau de la sainte Vierge. »

Eh ! Père, pourquoi en parlerait-il ? D'après ce que vous nous apprenez vous-même, page 92, du déplacement d'Ephèse dès le VI<sup>e</sup> siècle, il ne peut être question ici de l'antique Sainte-Marie, située dans le quartier depuis longtemps abandonné, mais bien de la grande basilique Saint-Jean, construite par Justinien de 527 à 561, à deux kilomètres de là, sur le tombeau de l'apôtre. Pourquoi voulez-vous qu'à propos de la basilique Saint-Jean, l'on vous parle du tombeau de Panaghïa ? Serait-il étrange qu'un archevêque de Paris, ayant à restaurer l'église Sainte-Geneviève, ne parle ni de Notre-Dame, ni de Montmartre, ni de Saint-Denys ?

Puis, ne l'oubliez pas ! nous sommes à la fin du XII<sup>e</sup> siècle ; donc avec un clergé qui depuis 600 ans prend son mot d'ordre à Constantinople, et qui est plutôt pour Jérusalem que pour Ephèse.

XII. — Page 76 : « S'il faut en croire Abul-Faradj, la sainte Vierge ne quitta Jérusalem qu'à l'âge de 114 ans, et n'arriva en Asie qu'à l'âge de 116 ans, après deux ans d'exil à Pathmos. »

Est-ce exact cela, Père ? Abul-Faradj parle bien de Pathmos pour la sainte Vierge dans le passage que donne Assemani ; mais, comme vous le constatez, il se corrige lui-même dans son *Histoire abrégée des Dynasties* : « Là, aucune mention de la sainte Vierge à Pathmos ; Jean est seul exilé par Domitien ; Jean revient seul à Ephèse après six ans d'exil ». Or, en bonne justice, que faut-il préférer ? le passage isolé, qui a pu être mal compris et mal rapporté, ou le texte entier ?

En tout cas, ni ici ni là, Abul-Faradj ne dit que la sainte Vierge n'est venue en Asie qu'après l'exil de Pathmos. Ce n'est pas de Jérusalem, je suppose, que saint Jean a été envoyé à Pathmos.

XIII. — Pages 102-106 : « M. Gabriélevich veut faire croire qu'un passage du concile d'Ephèse a été raturé et que le coupable est Juvénal. Qu'il y ait eu rature, c'est une hypothèse plus que hasardée. Que le saint évêque Juvénal se soit permis un pareil délit, c'est une imputation plus que frivole. »

Oui, cher Père, j'ai parlé de rature dans le passage du concile : Là où Jean le Théologien, etc. ; et de rature aussi dans un sermon prononcé au concile par saint Cyrille d'Alexandrie. Je crois l'avoir fait à bon escient. N'est-ce pas Benoît XIV qui dit sur le passage en question : « Il est évident pour tout le monde qu'il manque un verbe à la phrase : *Abesse ab hoc loco verbum nemo est qui non videat ?* » (Migne, *C. Th.*, XXVI, page 595.) — N'est-ce pas saint Grégoire le Grand qui, à deux reprises, en 590 (livre VI, lettre 14), et en 599 (livre IX, lettre 49 à saint Anastase, patriarche d'Alexandrie), se plaint que le texte du concile d'Ephèse, comme celui de Chalcedoine, a été faussé, altéré, mutilé ? — N'y a-t-il pas enfin des auteurs qui ont affirmé avoir vu des exemplaires où, dans ce passage du concile, le verbe était supprimé et remplacé par des points ?

Pour le sermon de saint Cyrille en particulier, ne montre-t-on pas aujourd'hui encore au Carmel, d'après les Révérends Pères Zopfl et Wegener, un vieux manuscrit grec contenant ledit sermon, et où le mot en litige est également remplacé par des points ? — Voilà, Père, « pour l'hypothèse plus que hasardée ». — *Journal Eccl. de Salzbourg* — n<sup>o</sup> 23, 1893

J'ai dit 2<sup>o</sup> : qui a fait le coup ? *Fecit is cui prodest* ; celui qui y avait intérêt. Qui y avait intérêt ? Juvé-

nal ; pas d'autre. Or, au brigandage d'Ephèse, il eut toute facilité de faire le coup. Etant donné d'une part le caractère de Juvénal, d'autre part son intérêt et de plus la facilité, comment douter qu'il n'ait profité de l'occasion pour faire disparaître le mot gênant ?

Son intérêt à le faire, c'est clair ! puisqu'on profite de la suppression pour affirmer que le texte n'a rien en notre faveur.

Qu'il ait pu le faire, clair aussi ! Lorsqu'au brigandage de 449, il eut chassé d'Ephèse les bons évêques par la violence, intimidé les autres par ses menaces, il resta maître, avec sa faction, du terrain et des choses. Qui put alors l'empêcher de mettre la main sur les Actes du précédent concile ? Ils étaient là ces Actes, puisqu'on en lut une partie au conciliabule. Qui put l'empêcher d'effacer de ces Actes le mot qu'il avait sur le cœur, et qui barrait la route à ses prétentions pour Jérusalem ?

Il est certain, d'après Fleury, Rorhbacher, Daras, que des Actes entiers de ce même concile ont disparu : ceux-là précisément qui relataient les prétentions usurpatrices de Juvénal sur les trois Palestines, ainsi que la juste opposition de saint Cyrille à ces ambitieuses prétentions. Qui a fait disparaître ces Actes ? Celui que ces Actes gênaient. Et vous vous étonneriez après cela qu'un homme, légitimement soupçonné d'avoir fait disparaître des Actes entiers, puisse être légitimement soupçonné d'avoir raturé un mot qui le gêne ! Oh Père ! vous n'en demandez pas tant pour suspecter Brentano, l'honnête, le fervent Brentano, et même pour l'accuser formellement.

Comment, vous récriez-vous, le « saint évêque Juvénal » ! Hélas ! Père, ce n'est pas d'aujourd'hui que la sainteté de Juvénal a été pesée et tenue pour légère.

Mais un délit pareil ! Trouvez-vous qu'il y ait délit plus grave à raturer un mot qui embarrasse, qu'à falsifier un texte entier pour s'emparer sur autrui de trois provinces ?

Allez, cher Père, ne vous inquiétez pas tant de l'honneur de Juvénal, non plus que de sa vertu. Il y a bel âge que le premier a perdu la fine fleur de sa virginité, et que la seconde est solidement cuirassée contre de si minces peccadilles. « Il est d'un pays, dit saint Grégoire le Grand (livre VIII, lettre 14), où l'on est coutumier de ces sortes de choses, et où elles ne pèsent guère sur la conscience. » — Voilà, Père, pour le reproche « d'imputation frivole ».

XIV. — Page 105 : « Saint Cyrille d'Alexandrie prêcha plusieurs fois sur la sainte Vierge pendant le concile, et pas une syllabe ne tomba de ses lèvres qui fasse allusion à sa mort ou à sa sépulture. »

Vous oubliez, cher Père, ce vieux manuscrit du Carmel, raturé juste au bon endroit.

Mais, sans sortir d'Ephèse, et avec le même saint Cyrille, vous auriez pu trouver un équivalent. Saint Cyrille, pendant le concile, prêche à l'église Saint-Jean, le jour même de la fête de saint Jean. Parle-t-il des reliques du Saint ? de son tombeau ? (Coll. Labbe, page 1542, *Conc. d'Eph.*)

XV. — Même page 105 : « Le pape Célestin, dans une lettre au concile, mentionne expressément les reliques de saint Jean, et ne dit mot du tombeau de la sainte Vierge. »

Comment le pape Célestin mentionne-t-il les reliques de saint Jean ? En passant, à l'occasion d'un mot qu'il emprunte à saint Jean : « Je vous exhorte, Mes Frères, à garder la charité, selon le mot de saint Jean, dont vous avez les reliques présentes ». Il faut

*Vous attachez Père une grande importance au silence de St Cyrille et St Célestin dans une circonstance particulière, que j'ignore, mais la 4<sup>e</sup> lettre pape de Célest. d. d. sur la sainte Vierge, pendant le 7<sup>e</sup> concile d'Éph.*

de la bonne volonté, Père, pour tirer de ce texte un argument contre Ephèse. Autant reprocher à qui vous cite un mot de Tertullien, de ne pas vous parler dans le même temps de la vie de saint Hilaire ou de celle de saint Augustin !

XVI. — Page 106 : « Vingt ans plus tard, tous les Pères du concile de Chalcédoine reconnaissent que l'ambition de Juvénal était très légitime ; et ils érigent l'Eglise de Jérusalem en patriarcat. »

M'est avis, cher Père, que vous vous égarez ici quelque peu sur le fond même de la question, et que vous égarez vos lecteurs avec vous. Vous savez parfaitement que ni dans la lettre de saint Cyrille, ni dans la réponse de saint Léon, il n'est question de titre patriarcal à donner à l'Eglise de Jérusalem, mais bien de trois provinces que le « saint » Juvénal voulait dérober à la juridiction de Maxime d'Antioche, pour les soumettre à la sienne ; et que c'est sur ce point précis que porte le reproche d'ambition, d'usurpation, etc., formulé par saint Léon contre l'évêque de Jérusalem.

Mettons que le concile de Chalcédoine ait jugé bon d'accorder quelque chose à Juvénal, il ne s'ensuit point qu'il ait approuvé son ambition, ni qu'il l'ait légitimée. Autre chose céder à des prétentions pour le bien de la paix, autre chose approuver ces prétentions. Allez voir si la France, en cédant à la Prusse l'Alsace et la Lorraine, a jamais entendu approuver l'ambition de sa rivale !

Mais, Père, est-ce bien ainsi que les choses se sont passées au concile de Chalcédoine ? Maxime d'Antioche, fatigué de cette longue querelle de 20 ans ; qui sait ? harcelé encore peut-être au concile même par Juvénal, finit par consentir à une transaction. Il céda à Jérusalem les trois Palestines ; comme compensation, il recevait l'Arabie et les deux Phénicies.

Ce Concordat fut soumis à la 7<sup>e</sup> session du concile, lequel, heureux de voir terminer ce procès, approuva la chose, légats en tête, sauf ratification de l'Evêque de Rome. (Rorhb., liv. XL, à la fin.)... Ce n'est pas tout à fait, Père, comme vous prétendiez.

XVII. — Page 114 : « Les livres apocryphes sont ceux qui ont été quelquefois regardés comme inspirés, mais que l'Eglise n'a pas admis dans le Canon, soit parce que leur inspiration était douteuse, soit parce qu'ils renfermaient des erreurs. »

Oh ! cher Père, vous ne dites pas tout dans cette définition, tant s'en faut. En dehors des apocryphes sacrés, auxquels seuls elle convient, et qui sont des livres pieux, graves, recommandables, historiques, auxquels ne manque que l'inspiration certaine pour être admis dans le Canon, il y a toute une catégorie d'autres apocryphes, nullement sacrés ceux-là, ni historiques, ni sérieux, ni recommandables ; pleins, au contraire, de puérités, d'insanités, de faussetés. Vous n'en soufflez mot. Et pourtant c'est de ceux-là qu'il aurait fallu parler, puisque ce sont ceux-là précisément que vous prenez et que vous donnez comme témoins, comme fondements de la tradition de Jérusalem.

Votre belle définition de tout à l'heure me fait l'effet d'un royal drapeau, à l'ombre duquel on voudrait passer de la contrebande. Halte-là, Père, pas de contrebande !

XVIII. — Page 116 : « Les apocryphes sur la mort et la sépulture de la sainte Vierge apprennent la croyance populaire à ce sujet. »

Oh ! très cher Père, que voilà qui est plus tôt dit qu'établi ! Il y a, je le sais, apocryphes et apocryphes. Il y a des livres réputés tels, uniquement parce qu'on ignore le nom de l'auteur ou la date de leur apparition, mais dont le fond est raisonnable, sé-

rieux, ne contrariant point la doctrine des auteurs connus.

Qu'on se serve de ces apocryphes avec mesure, pour corroborer des faits déjà acceptés par l'histoire, ou pour les mieux expliquer, parfait! Mais me donner audacieusement comme témoins exacts, sûrs, fidèles de la croyance publique, des livres écrits on ne sait par qui, on ne sait où, on ne sait quand; des livres de plus remplis de toutes sortes de rêveries; des livres enfin justement condamnés par l'Eglise, non, Père, non! non! J'estime raisonnable, même nécessaire, d'être plus difficile que cela en matière de crédit et d'autorité. 11)

Comment, Père, ces malheureux apocryphes peuvent-ils être garants véridiques d'une tradition qui historiquement n'existe pas? Eusèbe n'en dit rien; Socrate n'en dit rien; Sozomène n'en dit rien; Théodoret n'en dit rien; aucun écrivain connu pendant 700 ans n'en fait la moindre mention.

Et comment, vous, avez-vous la prétention, à la fois exorbitante et illogique, de vouloir qu'on s'en rapporte auxdits apocryphes pour l'existence d'une tradition qu'on les soupçonne très fort d'avoir inventée eux-mêmes? Qui ce « on » qui les soupçonne? Des anti-Panayistes aussi bien que des Panayistes. Entendez ce mot d'un anti-Panayiste: « Saint Epiphane, saint Jérôme, familiers avec les reliques de la Terre Sainte, ne savaient rien du tombeau. La découverte s'en fit seulement vers l'an 451, à l'époque où parut, sous le nom usurpé de Méliton de Sardes, le livre apocryphe de la Mort de la sainte Vierge, condamné bientôt par le pape Gélase. Est-ce le livre qui fit trouver le tombeau, ou le tombeau qui fit naître le livre? Peu importe ». (*Les Sept Eglises*, p. 136.)

Il y a 200 ans et plus que Tillemont, presque dans les mêmes termes, disait la même chose.

Fait-il Père, que je vous rappelle ce que vous dites vous-même, p. 118, des apocryphes: « Ils ont eu le tort de... V. et Oestley p. 5. — 115 quand parus, ou quand écrits, non.

XIX. — Page 117: « Parmi les fausses lettres du pseudo-saint Ignace, il s'en trouve deux qui font rester la sainte Vierge à Jérusalem. »

Soit, Père! un apocryphe de plus ou de moins ne change rien absolument au fond des choses.

Mais vous dites que « ces deux lettres nous font connaître l'opinion du temps sur le séjour de Marie ».

Nenni, cher Père! Le pseudo-saint Ignace n'est qu'un faux témoin comme tous vos apocryphes; or qu'attendre d'un faux témoin, si ce n'est un faux témoignage?

XX. — Pages 137-138. Vous citez saint Modeste et Sophronius, patriarches de Jérusalem, comme plaçant tous deux au mont Sion la mort de la sainte Vierge, et à Gethsémani sa sépulture. Puis, page 140, vous dites que le Dr Zahn, après avoir établi « avec une solidité à toute épreuve que Marie est morte à Jérusalem, conclut que personne ne sait au juste en quel lieu de la ville sainte Marie est morte, Marie a été enterrée ».

Vous ajoutez que « le R. P. Lagrange est arrivé à la même conclusion, tout en suivant une voie différente ».

Que voulez-vous, Père, que je conclue, moi, de tout cela? sinon: 1° que les partisans de Jérusalem ne s'entendent même pas ensemble; sinon 2° que l'érudition n'est point d'accord avec la prétendue tradition, puisque voici deux écrivains, très doctes tous deux, qui, en dépit et des apocryphes, et de Juvénal, et de saint Modeste, et de Sophronius, et de saint André de Crète, et de saint Jean Damascène, et de tous ceux qui les suivent, en sont arrivés à ne vouloir ni de Sion pour la mort de Marie, ni de Gethsémani pour lieu de sa sépulture.

XXI. — Page 120: « Il est à peine nécessaire de dire que ce Denys ne doit pas être confondu avec

Denys l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes. »  
Comme vous seriez content, cher Père, si vous pouviez faire accepter cette thèse ! Mais vous jouez de malheur :

Contre vous, pauvre Père ! toute l'antiquité...

Contre vous : les copistes qui, sur le document, traitent l'auteur de *premier évêque d'Athènes*.

Contre vous : le nom, la qualité, le rôle des personnages mis en scène par l'un et par l'autre Denys. Ici et là, un Denys qui écrit ; ici et là, un maître Hiérothée dont on parle ; puis un évêque du premier siècle, Tite ou Timothée, auquel on s'adresse. Ce serait plus que merveilleux qu'à quatre siècles de distance on retrouvât dans une scène différente trois personnages, rappelant si visiblement les personnages du premier Denys.

Pour vous achever, vous êtes contraint de reconnaître, page 121, qu'il n'y a aucune preuve à l'appui de votre sentiment, si ce n'est peut-être le style qu'en cette occasion, avec le Dr Nirschl, vous appelez pompeusement style « Dionysiaque ».

Il est connu ce style Dionysiaque, saint Jean Damascène nous en donne un échantillon dans le passage même qui sert de fondement à votre thèse. (*Hom. 3 in Dorm.*)

Si ce style était vraiment celui d'un auteur sérieux du IV<sup>e</sup> siècle, prétendrait-il, cet auteur, comme il le fait au susdit passage, qu'il a, en personne, assisté aux funérailles de Marie avec les apôtres, avec Hiérothée, avec Timothée, premier évêque d'Ephèse ? *Cum convenissemus, etc...*

J'admire à cette occasion comment vous donnez facilement, libéralement, de l'authentique aux documents les plus douteux, dès qu'ils vous sont favorables ; par contre, avec quelle désinvolture vous vous débarrassez des contradicteurs gênants : « les visions

de C. Emmerich ont été « embellies, arrangées, expliquées ! » puis ce Brentano y a « certainement glissé trois récits mensongers ». Quant au maire de Kirkindjé, allons donc ! « Un humoristique », qui nous « conte des historiettes ». (Pages 10, 11, 28, 269, 272.)

J'admire non moins la force triomphante de votre raisonnement ; le voici dépouillé de tout artifice oratoire. (Pages 120-121.)

*Assertion* : Il est à peine nécessaire de dire que ce Denys ne doit pas être confondu avec Denys l'Aréopagite.

*Objection* : Il est vrai que l'antiquité a toujours confondu.

Il est vrai que les copistes eux-mêmes donnent à ce Denys le titre de *premier évêque d'Athènes*.

Il est vrai qu'on trouve chez un Denys comme chez l'autre mêmes noms, mêmes personnages.

Il est vrai encore que le style de ce Denys ressemble furieusement au style du Denys qui prétend avoir assisté aux funérailles de la sainte Vierge avec les apôtres, avec le divin Hiérothée, avec Timothée d'Ephèse.

Il est vrai enfin qu'il n'y a aucune raison à opposer à tout cela.

*Conclusion* : N'importe ! « On ne peut sérieusement contester que ledit Denys soit distinct du faux Denys l'Aréopagite. »

J'aurais voulu faire une charge que je n'aurais pas mieux réussi ; pourtant je n'ai dit que les choses telles quelles.

XXII. — Page 155 : « L'entrée du tombeau de Gethsémani ne devait pas tarder à être obstruée par les masses de terre et les détritits de toutes sortes, que les pluies charriaient du haut de la montagne. »

Rien dans l'histoire qui signale cette obstruction

ni affirmation en l'air, sans la moindre preuve

de l'entrée du tombeau. Bien plus, étant donné la position de ce tombeau près de la grotte de l'Agonie, au-dessous de cette grotte, on se demande comment ledit tombeau pouvait être obstrué, sans que la grotte de l'Agonie, située au-dessus, et précisément sur le passage des eaux, n'ait été obstruée la première.

Quoi qu'il en soit, je prends votre mot, et j'en conclus que les fidèles de Jérusalem, aux quatre premiers siècles, ne devaient attacher qu'une importance bien minime à ce tombeau, pour le laisser ainsi s'obstruer, et ne rien faire ensuite, pendant si longtemps, pour le dégager.

XXIII. — Page 165. Que trouvez-vous, cher Père, de si instructif ou de si édifiant dans cette méchante réflexion : « Tout le monde sait, etc. » ? Les simples qui liront cette phrase équivoque s'imagineront qu'ayant une propriété au Bulbul-Dagh, nous y avons créé un sanctuaire tout nouveau; alors que, vous le savez bien! nous n'avons acheté que parce que le sanctuaire existait, et que pour en assurer la possession aux catholiques. Nous avons mal fait?... et il faut nous noircir pour cela ?...

XXIV. — Page 173: « MM. Gabriélovich et Gouyet, ainsi que le R. P. Fonck, se sont évertués à faire croire que, par ambition, Juvénal a inventé la légende du sépulcre de Marie à Jérusalem. »

Hélas ! Père, si la chose n'est pas absolument démontrée, il y a du moins bien des apparences.

Lequien dans son édition de saint Jean Damascène, 1748, hésite beaucoup sur la loyauté du Juvénal : « Quant à ce qui est dit de Marcien et de Pulchérie... est-ce un conte fabriqué par Juvénal lui-même comme les fausses lettres... dont saint Léon le Grand se plaint, à Maxime d'Antioche ? ni je n'oserais le nier, ni je n'oserais l'affirmer... » *Ceterum Marcianum et Pul-*

*cheriam certiores factos esse a Jovenale de Deiparæ Virginis Assumptione, neutiquam ausim inficiari, uti nec affirmare hæc perindè conficta esse ab eodem Jovenale ac commentitia illa scripta quæ ab eo producta fuisse ad obtinendum Palestinæ principatum, Leo Magnus queritur in Epistola ad Maximum Antiochenum. (S. Damasc. Homil. 2 in Dormit.)*

Tillemont est plus affirmatif : « Il faut savoir que Juvénal est un homme dont saint Cyrille a détesté l'ambition ; qui avait mérité d'être déposé pour la part prise par lui aux violences de Dioscore dans le faux concile d'Ephèse, et que saint Léon accuse d'avoir supposé de fausses pièces, pour y fonder son nouveau patriarcat de Jérusalem. Et il n'était pas moins capable de feindre de fausses histoires pour se mettre bien dans l'esprit de l'empereur Marcien, dont la protection lui était alors très nécessaire ». (Tillem., vol. II, page 494.)

D'autres, comme Serry, n'hésitent pas à traiter de pure invention toute cette histoire du tombeau de Jérusalem. Baillet incline à penser de même : « Peut-être, dit-il, n'y aurait-il pas grande injustice à soupçonner Juvénal d'avoir en tout cela usé d'artifice et d'invention, pour en retirer quelque avantage ». — « Cela se pourrait », dit de son côté Benoît XIV. (SS. *Myst.*, II, p. 312.) « C'est possible » ! dit à son tour Mgr Le Camus, déjà cité. <sup>111</sup>

Jusqu'aux circonstances qui, par un concours étrange, se tournent contre Juvénal. C'est dans ce même temps que l'on commence à parler du tombeau de Marie à Jérusalem. « A partir de Juvénal, écrite le Père Bruselli, la tradition de Gethsémani va grandissant comme une plante. » (Florence, 1863.) Autant dire qu'il n'y avait rien avant lui et que tout commence à lui.

C'est dans ce même temps qu'apparaît le *Transitus*

du faux Méliton. Or, d'une part, Nicéphore Callixte atteste que Juvénal composa un livre sur la *Mort* ou *Transitus* de la sainte Vierge ; d'autre part, on ne connaît point d'autre *Transitus* de cette époque que le faux Méliton.

C'est enfin dans ce même temps qu'eut lieu le brigandage d'Ephèse, et que Juvénal eut toute facilité et de raturer le mot du concile qui gênait ses projets, et d'enlever du même coup des actes entiers, comme il a été dit précédemment.

Dites si, après des témoignages aussi considérables, soutenus par un pareil concours de circonstances, on n'est pas en droit d'interpeller Juvénal et de lui dire : C'est vous qui êtes le vrai fondateur de la tradition de Jérusalem !

Est-ce à dire qu'il l'ait inventée de toutes pièces ? Non ! — Est-ce à dire qu'il ait été dans toute cette affaire d'une absolue mauvaise foi ? Non plus. C. Emmerich d'un côté, l'histoire de l'autre, vont nous aider à tirer les choses au clair, sans trop charger Juvénal.

Un an et demi avant sa mort, Marie, raconte C. Emmerich, voulut revoir Jérusalem... Là elle tomba malade, si malade qu'on s'attendit à la voir mourir et que l'on chargea un sculpteur chrétien de lui préparer un tombeau dans une grotte, au mont des Oliviers. Plusieurs fois on dit qu'elle était morte ; même la nouvelle tant de sa mort que de sa sépulture se répandit au dehors. Cependant elle guérit au moment où le tombeau s'achevait, revint à Ephèse, et y mourut réellement dix-huit mois plus tard.

Voyez comme cela explique du même coup le silence de Jérusalem, qui se tait pendant 500 ans et plus sur le tombeau de Gethsémani, parce qu'elle sait que ce tombeau n'a point servi à la Vierge ; et aussi l'entreprise de Juvénal, devenue possible après

que ces quatre siècles passés sur ledit tombeau eurent fini par l'entourer d'une certaine obscurité.

Voyez comme cela explique encore le fait inexplicable autrement de ce tombeau dont personne ne parle pendant ~~150~~ ~~170~~ ans, et qui, à un moment donné, apparaît au grand jour, sans qu'il soit fait nulle part mention de sa découverte, lorsque, peu auparavant, la simple invention du tombeau de saint Etienne avait fait tant de bruit à Jérusalem. Le tombeau existait, le tombeau était connu ; Juvénal n'a fait que l'exploiter.

En 415, quelque dix ans avant lui, on avait retrouvé le corps de saint Etienne. Grande fête à cette occasion ! De plus, un certain éclat en avait rejailli sur l'Eglise de Jérusalem. Qui sait si ce ne fut pas cette découverte du tombeau de saint Etienne qui inspira à Juvénal une idée géniale ?

Il y avait là, à Gethsémani, un tombeau vieux de quatre siècles. On disait bien que ce tombeau, préparé jadis pour la Mère de Dieu, ne lui avait jamais servi ; mais, après quatre siècles, était-on bien sûr ? Il y avait, d'autre part, certains écrits qui circulaient tendant à placer à Jérusalem la mort et la sépulture de Marie ; écrits apocryphes, il est vrai, mais quel besoin d'y regarder de si près ? Il n'en fallait pas tant pour décider Juvénal à tirer profit du tombeau et de son heureuse demi-obscurité. Et voilà « très vraisemblablement », pour me servir d'une de vos expressions, l'origine de la tradition de Jérusalem.

XXV. — Page 189 : « Il est permis d'admettre comme un fait très probable que la découverte du glorieux tombeau de Marie remonte aux premières années du 7<sup>e</sup> siècle, et que la basilique de l'Assomption fut construite avant Juvénal. »

C'est, si j'ai bien compté, la sixième fois au moins que vous revenez, dans votre livre, sur cette question.

*pendant les 500 ans. V. p 80 ci après*

Les cinq premières fois, vous affirmez rondement que découverte du tombeau et érection de la basilique remontent au commencement du v<sup>e</sup> siècle; cette sixième fois, vous dites plus modestement : « il est permis de l'admettre comme un fait très probable ». Vous passez donc du certain au seulement très probable, à mesure que vous avancez, et que vous donnez vos preuves; voilà ce qu'on pourrait appeler une *certitude décroissante*.

Eh bien, Père, tout adouci qu'il soit, votre « très probable » dépasse encore les justes bornes de la vérité. Disons une bonne fois ce qui en est, pour n'avoir plus à y revenir.

Vous parlez, page 155, d'obstruction du tombeau, puis ici et là de sa découverte. Y a-t-il eu obstruction, puis découverte? Nous l'avons dit déjà : on n'en trouve aucune trace dans les Pères, aucune trace dans l'histoire, aucune trace dans les souvenirs. Quelle fête à Jérusalem pour l'Invention de la sainte Croix! Quelle fête encore pour l'Invention du tombeau de saint Etienne! et rien pour la découverte du tombeau bien plus glorieux de la sainte Vierge! Pensez si c'est admissible!

En dehors de là, c'est un fait historiquement démontré que pas un écrivain connu, pas un seul, ne parle du tombeau de la sainte Vierge avant le vi<sup>e</sup> siècle.

Le premier qui en fasse mention est Antonin de Plaisance, vers 560 selon les uns, vers 600 selon les autres. Même en admettant que Théodose l'Africain ait vu ledit tombeau, ce qui est plus que douteux, comme vous le reconnaissez vous-même, cela nous reporterait encore à l'année 525 ou 530. 11

Or, chose étrange et à noter! on parle de l'église élevée sur le prétendu tombeau plus d'un demi-siècle avant qu'on ne parle du tombeau lui-même.

« Là, dit Virgilius, de 460 à 500, est une église de Sainte-Marie » : *Ibi est ecclesia sanctæ Mariæ Matris Dei...* Rien du tombeau.

Comment expliquer cette anomalie : qu'on parle de l'église bâtie sur le tombeau, et qu'on ne dise mot du tombeau lui-même, qui pourtant est la partie principale?

Avec votre théorie, vous n'arriverez point à l'expliquer; avec la nôtre, rien de plus clair, ni de plus facile. Le tombeau a toujours été connu; donc il n'y a pas eu de découverte; mais connu comme préparé pour Marie, non comme lui ayant servi; de là l'espièce d'oubli et d'abandon dans lequel on le laissait.

Un beau jour, quelqu'un s'avise d'exploiter ce tombeau, de le donner pour le vrai tombeau de la Vierge; afin d'y mieux réussir, il bâtit au-dessus une église à Marie. Et voilà pourquoi le public parle de l'église bien longtemps avant de parler du tombeau lui-même. En dépit de l'église, en dépit des apocryphes qu'on fait entrer en scène, il faudra encore cent ans et plus pour faire admettre le prétendu tombeau, surtout pour le faire entrer dans les idées.

Est-ce là une simple hypothèse? Non point! Qu'on veuille bien réfléchir à cet ensemble de détails, et l'on verra que cela cadre on ne peut mieux avec toutes les données historiques.

XXVI. — Page 190: « Les Actes de sainte Gaïané et de sainte Rispine racontent que, vers 304, ces deux vierges, parties de Rome, visitèrent à Gethsémani le tombeau de la sainte Vierge. »

Cela dit, vous avertissez, page 191, que Agathange et Moïse de Khorène, historiens d'Arménie du iv<sup>e</sup> et du v<sup>e</sup> siècle, qui racontent tous deux la vie et le martyre des deux saintes, ne disent mot de leur visite à Jérusalem. Vous confessez de plus que cette visite « peut être regardée comme très incertaine ».

Puis bravement vous concluez quand même : « Il faut néanmoins reconnaître que, d'après ces Actes, les chrétiens d'Arménie croyaient de haute antiquité à l'existence du tombeau de la sainte Vierge dans la vallée de Josaphat ».

Père, je ne comprends rien : ni à cet « il faut néanmoins reconnaître que, etc. », ni à votre logique. D'après la légende, les deux saintes ont vu le tombeau ; d'après l'histoire, elles ne l'ont pas vu ; mais c'est tout de même comme si elles l'avaient vu !...

Voulez-vous dire simplement que, si on laisse de côté le fait même de la visite, il n'en résulte pas moins du fond de ces Actes que l'on croyait dès l'an 304 au tombeau de Gethsémani ? Mais, Père, il faudrait pour cela commencer à établir que la rédaction des Actes est bien de 304, et non postérieure de trois ou quatre siècles au martyre. Comment voulez-vous que des étrangers, au fond de l'Arménie, connaissent mieux le tombeau de Marie à Jérusalem que saint Jérôme qui, jusqu'en 420, pendant les 40 ans qu'il passa dans la ville sainte, n'en entendit jamais parler ; que saint Epiphane qui, l'an 403, en est encore à se demander si la sainte Vierge est morte ou pas morte, a été ensevelie ou pas ensevelie ?

XXVII. — Page 197 : « Vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, les apocryphes font leur pleine apparition dans les panégyriques des orateurs grecs. »

Prenons acte de l'aveu. Donc, Père, vous constatez avec nous que l'apparition des apocryphes coïncide avec l'engouement des Orientaux pour Jérusalem.

Vous ajoutez, il est vrai : « Cependant les orateurs grecs ne s'écartent point de la tradition primordiale ».

Vous affirmez, Père, vous ne prouvez pas ; et ce-

pendant comme une bonne petite preuve serait bien ici à sa place ! Car enfin où est-elle cette tradition primordiale, dont aucun écrivain connu n'a fait mention, vous le confessez vous-même page 179, avant Euthymius, l'apocryphe Euthymius, cité vers 750, pour la première fois, par saint J. Damascène ?

Saint Modeste, dites-vous, ne suit pas les apocryphes, mais reproduit seulement Denys le Mystique.

Pauvre Père, vous n'êtes pas heureux dans votre défense. Comme si ce prétendu Denys le Mystique, ainsi que nous l'avons démontré ci-dessus, ne faisait pas un seul et même personnage avec le pseudo-Denys l'Aréopagite !

De plus, êtes-vous bien sûr que saint Modeste ne s'inspire que du prétendu Denys le Mystique ? Relisez attentivement sa 2<sup>e</sup> homélie, et vous me direz si maints traits n'y sentent pas le pur Méliton : ce Christ qui fixe le dernier jour de Marie ; ces troupes d'anges qui assistent à sa mort ; ces apôtres qui arrivent des extrémités du monde « d'une manière merveilleuse » ; ce Christ encore qui apparaît et qui reçoit dans ses mains l'âme de la Vierge ; ces anges qui unissent leurs chants aux chants des apôtres, pendant le convoi, etc., etc., etc. D'où viennent, Père, tous ces détails ?

XXVIII. — Page 194 : « Si on retranche de la phrase ces paroles : *qu'on ait avoir été sa maison*, la lecture du texte devient toute naturelle. »

Bravo, Père, bravissimo ! retranchons des textes les mots qui nous embarrassent, et le reste nous donnera raison contre l'adversaire. « Saint Juvénal » n'aurait pas mieux raisonné.

Faut-il vous rappeler que le pseudo-Méliton, ainsi que vous le mentionnez vous-même page 144, en note, parle, comme Antonin de Plaisance, d'une maison de Marie au pied du mont des Oliviers ? — *Ipsa* →

*domo parentum illius, juxta montem Oliveti consedit.*

XXIX. — Page 204 : « Voici douze ans qu'on s'efforce de faire croire au monde chrétien que saint Ignace, saint Irénée, Polycrate, Eusèbe, Juvénal, Modeste, Sophronius, saint Germain, saint André de Crète, saint J. Damascène et tous les écrivains ecclésiastiques, jusqu'à Perdiccas d'Ephèse, se sont trompés, avec toute la tradition universelle, les uns en disant que saint Paul fonda l'Eglise Ephésienne, les autres en enseignant que Marie est morte à Jérusalem. »

Phrase spécieuse, troublante pour les simples, et qui mériterait d'être fouettée !

Comme nous pensons à mépriser l'autorité des Pères ! Comme nous pensons à nous inscrire en faux « contre toute la tradition universelle » ! Comme nous pensons à nier que saint Paul ait prêché à Ephèse entre 54 et 56, et qu'il y ait établi saint Timothée, premier évêque d'Ephèse !

Je ne répondrai qu'un mot à ce méli-mélo savamment insidieux. Personne n'accusera le grand, le savant pape Benoît XIV d'être mal pensant, ni à l'égard des Pères, ni à l'égard des écrivains ecclésiastiques, ni à l'égard de la tradition universelle ; eh bien, nous faisons simplement profession de penser comme il a pensé, et de ne redire après lui que ce qu'il a dit bien longtemps avant nous : « C'est d'Ephèse que Marie s'envola au ciel... *inde evolavit in cælum* »... Nous reviendrons là-dessus avec de plus amples détails.

XXX. — Page 208 : « Tradition unique, ancienne, universelle, que la sainte Vierge est morte à Jérusalem. »

C'est la dixième fois, sinon la vingtième, que vous revenez sur cette tradition de Jérusalem pour dire et redire, avec une constance digne d'une meil-

leure cause, qu'elle est *unique*, qu'elle est *ancienne*, qu'elle est *universelle*, etc., etc., etc.

Non, Père ! elle n'est pas *unique* ; témoin Benoît XIV qui écrivait, il y a 150 ans déjà : « Il y a deux opinions sur l'endroit où mourut la sainte Vierge ; les uns pensent qu'elle mourut à Jérusalem ; les autres à Ephèse »... *De loco ubi ea mortua sit duæ circumferuntur sententiæ. Quidam putant Hierosolymis obiisse ; alii putant mortuam esse Ephesi.* (Migne, *C. Th.*, XXVI, p. 593-594.)

Non, Père, elle n'est pas *ancienne*, du moins aussi ancienne que vous le prétendez, puisqu'on n'en trouve aucune trace dans aucun auteur authentique avant le VI<sup>e</sup> siècle. C'est ce qui ressort clairement de toute cette brochure.

Non, Père, elle n'est pas *universelle*, à preuve tant de savants qui se sont prononcés pour Ephèse, — rappelez-vous le mot de Ruinart, — et tant de vrais croyants, qui dans le monde entier partagent le même sentiment.

XXXI. — Page 101 : « Le cardinal Gotti (1644-1742), Henrion, Rorhbacher, et beaucoup d'autres historiens déclarent que Marie n'est pas morte à Ephèse, mais bien à Jérusalem. »

Oh ! Père, que vous êtes imprudent de soulever cette objection !

Le cardinal Gotti, d'après l'abbé Gouyet, p. 230, « incline » à peine pour Jérusalem, laissant à ses lecteurs de se prononcer.

Henrion, volume IX, page 147, dit simplement : « La sainte Vierge n'est pas morte à Ephèse ; il faut sous-entendre dans la phrase du concile : *sont honorés* »... Juste une de ces adjonctions qui, d'après vous, page 107, « n'ont pas de sens pratique ».

Pour Rorhbacher, il comprend mal saint Epiphane sur lequel il s'appuie ; si mal que, du même

texte, vous tirez, vous et lui, des conclusions diamétralement opposées.

Mais laissons ces détails et prenons vos témoins tels quels. Vous citez contre nous le cardinal Gotti et deux historiens; en voulez-vous trois, en voulez-vous six, en voulez-vous neuf contre vous?... Et voulez-vous, par-dessus, 2<sup>es</sup> auteurs de toute condition : publicistes, orateurs, écrivains, etc., etc., etc.? Comptez !...

### 1<sup>o</sup> Historiens contre Jérusalem : Bar Salibi 1171.

Abdul-Faradj, 1226-1286. — V. Assémani, volume III, page 318. *qui recedit ab opinione suorum*

Sassarelli, 1771, *Hist. eccl.*, volume I, page 286.

Baillet, 1724, *Vie des Saints*, 15 août.

P. Laurent Berti, 1769, *Hist. eccl. Dissertations*.

Cardinal Fleury, 1777, *Hist. de l'Eglise*, volume I, page 33; volume IV, p. 341.

Bonetty, 1828, *Morc. ch. d'Hist. eccl.*, I volume, page 16. — *Poujoulat Hist. Jér. 2<sup>e</sup> éd. 1845 - vol. II. p. 70*

Amédée Thierry, *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1871.

Ernest Curtius, *Ephesos*, page 34, édition 1874, Berlin. — *Cesar Cantu 2<sup>e</sup> Edit. Franc. vol. V. p. 127*

Abbé Blanc, *Cours d'Hist. eccl.*, I volume, page 31, 37  
1853. — *Abrégé de l'Hist. Eccl. I Vol. p. 15. Cologne 1754*

### 2<sup>o</sup> Auteurs divers contre Jérusalem :

Tillemont, 1696, 1 volume, page 491; et avec lui toute son Ecole.

Dom Ruinart, 1657-1709. *Notes. Saint Grégoire de Tours. Gloria Martyrum*.

Serry, 1719, *Exercitationes de Christo*, page 457.

Bible de Vence, édit. 1743. — *Bible Drach. p. 411*

Dom Calmet, 1672-1757, *Dict. de la Bible*. art. *Marie*. — *Cornelius à Lapide - Abbé Glaire 2 vol 1851*  
*XX. p. 501.*

1171 Sic Bar Salibi, patriarcha Amida Jacobitarum, disserens in Mathæum cap. 11 p. 67. *Est enim materia est Ephesi... et repeliverunt eam Johannes evangelista et hujus discipuli.*

Benoît XIV, 1675-1758, *Saints Myst. Vendredi Saint. — Nouveau Dict. Histor. IV V. Paris 1772. p. 357*

PP. Richard et Giraud, 1760, *Dict. Universel*, page 833.

P. Grosez, S. J., 1783, *Journal des Saints*, III vol. Chateaubriand, 1808, *Itinéraire*, 2<sup>e</sup> édition, p. 288.

Cardinal Maury, 1746-1817, *Essai sur l'éloquence*.

Collot de Sorbonne, 1820, *Instructions*, Lyon, page 339. — *Tournefort, Voy au Levant III. 392 (1717)*

Feller, *Dict.*, art. *Marie*, édit. 1837.

Bergier, *Dict.*, art. *Marie*, édit. 1841.

Enger Maximilien, *Liber Joannis*, Elberfeld, 1854.

Moroni, *Grand Dict.*, tome II, page 303, 1836-1846.

Abbé Godard, *Vie des Saints*, Langres, 1855.

Mgr Gaume, *Catéch.*, 8<sup>e</sup> vol., page 279.

P. Grou, S. J., *Intérieur de Marie*, 2<sup>e</sup> vol., page 362, éd. 1866.

Cardinal Newman, *Du culte de Marie*, page 67, 1866. — *Lipsius, Actus Apocryph. des Apôt. vol. I. p. 448 (1883)*

Ulysse Chevalier, *Répertoire moyen âge*, art. *Marie*.

P. Ventura, *Mère de Dieu*, 6<sup>e</sup> éd., ch. v, pages 45-46. *Fénelon Sermon sur l'Assomption*

*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, art. *Assomption*.

*Encyclopedia dell' Ecclesiastico*, *Assomption*, page 236, Turin, 1863. ~~Feller AA Marie~~

Vorrepierre, *Dict.*, art. *Vierge*, page 1336.

Poujoulat Baptistin, *Voyage en Orient*, 11<sup>e</sup> édit., pages 16-17. — P. Funck S. J. — A. de Segur

*Dict. Encycl. usuel* de M. Charl. Laurent, édit. 1858, Paris. — *Larousse*, Elle suivit St Jean et mourut à Ephèse.

Dezobry, *Dict. biogr.*, art. *Marie*, 1879.

*Encyclopédie populaire*, *Assomption*, page 167, Poussielgue, 1880. — *Dict. Universel des Sciences Eccl.*

Larroumet, membre de l'Institut, *Vers Jérusalem*, 1898, page 287. — *Zechin et Lagrang pour Jérusalem*

*Sion et Galles. p. 73 supra*

Et d'autres, Père, que je tiens à votre service ; mais c'est assez pour vous montrer, si jamais l'envie vous prend de lutter par le nombre, que nous sommes prêts à vous tenir tête... et à l'emporter.

A côté de ceux qui parlent, combien hésitent, se taisent ou se contentent de donner les deux opinions ! Evidemment je ne puis les regarder comme nôtres ; mais, en attendant, ils sont contre vous. Elle n'est donc pas si claire, si constante, si universelle, si reconnue que vous le dites, cette tradition de Jérusalem, puisque voilà tant de bons auteurs, historiens et autres, qui refusent de se prononcer !

Guillaume Vouthers ne se prononce pas : *Non constat*, dit-il, *Hist. eccl.*, Louvain, 1863, I vol. Alzog, Rivaux, Richou, Kraus se contentent de rappeler les deux opinions. Hergemoster, *Hist. eccl.*, chap. 1, n° 42, écrit qu'on ne sait rien. Mgr Mislin incline pour Jérusalem ; mais il conclut en disant : Cette question laisse encore beaucoup à désirer. (*Lieux Saints*, vol. II, page 357, et vol. III, page 358.) La *Summa Aurea*, bien qu'inclinant pour Jérusalem, conclut ainsi son étude : « Tout pesé, il reste douteux en quelle lieua la sainte Vierge a été ensevelie »... *Omnibus perpensis, incertum itaque est quonam loco Deipara fuit condita*, page 282.

Et Migne : « Où la sainte Vierge est-elle morte ? à Ephèse ou à Jérusalem ? Impossible de le décider sûrement, vu la probabilité des deux opinions »... *Quo loco obierit Deipara, Ephesi an Jerosolymis certo definiri non potest... propter probabilitatem utriusque sententiæ.* (*C. Th.*, VIII, art. v.) Dès le ix<sup>e</sup> siècle Notker (840-912) écrivait déjà qu'entre Ephèse et Jérusalem les savants se trouvaient partagés.

Je m'estimerai très heureux si ce simple tableau avait pour résultat général de montrer à nos lecteurs que la tradition d'Ephèse est infiniment plus répan-

due que ne le pensent d'aucuns, et pour résultat particulier, de diminuer, cher Père, ce qu'il y a d'excessif dans vos affirmations en faveur de Jérusalem.

XXXII. — Page 212 : « C. Emmerich est la grande autorité, et la seule autorité des partisans d'Ephèse. » — C'est la deuxième fois que vous le dites !

Eh Père ! si cela était, vous vous trouveriez en moins mauvaise posture. Ou je me fais bien illusion, ou il y a contre vous dans ces pages autre chose que du simple C. Emmerich.

XXXIII. — Page 275 : « Les contradictions qui fourmillent dans ce racontage suffiraient amplement pour lui enlever tout crédit. »

Les contradictions fourmillent, et vous n'en trouvez aucune à signaler ! Au moins deux, Père !... au moins une !... Père ! — pour l'honneur de votre parole.

XXXIV. — Pages 72-73. Vous présentez comme un des vôtres M. l'abbé Octave Mirzan, de Smyrne.

M. Octave Mirzan proteste par écrit contre l'abus que vous faites (page 72) d'une de ses phrases : « La commission, ajoute-t-il, a constaté l'exactitude frappante qu'il y a entre la description de C. Emmerich et la maison de Panaghia-Capouli ». Il se déclare ensuite plus que jamais partisan convaincu d'Ephèse. Je tiens sa lettre à votre disposition, et à la disposition de vos représentants.

XXXV. — Page 211 : « Vous parlez de la singulière méthode employée dans les discussions par les partisans de Panaghia. »

Merci, Père, de me mettre sur ce chapitre. Vous parlez de notre méthode ; si nous parlions un peu de la vôtre !

1° J'ai rarement vu affirmer avec plus d'aplomb et même d'audace. Les : il est certain que... — il faut reconnaître que... — on ne peut douter que... — on doit constater que,... foisonnent dans votre livre.

De même les assertions générales et tranchantes : toute la tradition... toutes les liturgies... toutes les littératures... tous les Pères... tout le Nouveau Testament, etc., etc., etc. Relisez seulement, au hasard, quelques-unes de vos pages, et vous verrez si j'exagère. Le pire de la chose, c'est que souvent, trop souvent, à côté de ces affirmations pourfendantes, il n'y a rien qui les appuie, ou si peu... que rien.

2° Vous avez, nous l'avons vu déjà, une façon des plus commodes de vous débarrasser des contradicteurs gênants. Page xvii : « Tillemont s'est embarrassé avec le texte du concile » ; cependant Tillemont dit en toutes lettres que le texte du concile n'est pas la seule raison qui le porte à se prononcer pour Ephèse.

Page xvii encore : « Benoît XIV s'est embrouillé, lui aussi, avec ce texte du concile » ; de plus, page 40 : « il n'avait pas tous les documents nécessaires ».

Page 76 : « Abdul-Faradj est bien singulier ». Page 78 : « Saint Epiphane paraît incohérent ». Quant au maire de Kirkindjé, il est « humoristique », page 272 ; page 269, il conte « des historiettes ».

Et si quelqu'un, Père, usant du même style, vous disait que c'est vous qui vous embrouillez !... et vous qui contez des historiettes !

Vous avez enfin une façon propre et personnelle de raisonner. Nous en avons vu trois échantillons déjà dans l'affaire du Denys le Mystique, dans l'affaire de sainte Gaiané, et dans l'affaire de Perdiccas. En voici d'autres, car la matière « abonde », selon votre expression :

1° Brentano a pu embellir, arranger, expliquer les visions de C. Emmerich ; donc il les a certainement embellies, arrangées, expliquées (page 10).

2° Brentano a (certainement) embelli, arrangé,

expliqué les visions de C. Emmerich ; donc il a mêlé sciemment à ces visions trois récits absolument faux, absolument mensongers (pages 11, 12, 28).

3° Brentano a lu une fois (page 25) à C. Emmerich quelque chose du livre de Marie d'Agréda ; donc Brentano lisait *au besoin*, page 33, les visions de Marie d'Agréda à C. Emmerich.

4° Brentano lisait « au besoin » les visions de Marie d'Agréda à C. Emmerich ; donc Brentano lisait aussi probablement à C. Emmerich les livres apocryphes (pages 33, 34).

5° Sur trente détails que donnent les apocryphes, il se trouve que C. Emmerich est d'accord avec eux pour trois ou quatre ; donc C. Emmerich a copié *tout ce qu'elle dit* et de la naissance, et de la mort de Marie, dans les livres apocryphes (pages 35, 37, 40).

6° Tel livre a été imprimé à Cologne en 1510, tel autre à Strasbourg en 1570, à Bâle en 1552 ; donc en 1820 C. Emmerich a dû bien connaître ces livres, et les lire (pages 36, 40). *Elle qui savait à peine lire !*

7° Saint Paul fit, d'Ephèse, retentir la parole de Dieu dans toute l'Asie ; donc c'est saint Paul qui « fonda, sans s'y rendre, les Eglises de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes et de Philadelphie » (page 56).

8° L'Écriture dit que saint Paul prêcha à Ephèse de 54 à 56 ; donc l'Écriture dit que saint Jean n'est venu à Ephèse qu'après la mort de saint Paul (p. 60).

9° Histoire et tradition nous apprennent que saint Jean ne prit que vers 95 ou 97, c'est-à-dire qu'après la mort de saint Timothée, le gouvernement spécial de l'Eglise d'Ephèse ; donc la tradition et l'histoire sont d'accord pour affirmer que saint Jean n'est pas venu en Asie avant 65 ou 67 (pages 61 et suiv.).

10° La *Description des Lieux Saints* par un pèlerin arménien est du VII<sup>e</sup> siècle d'après « la docte

*Revue Palestinienne* de Londres qui l'a éditée la première (page 168). D'après vous, elle est « au moins des premières années du v<sup>e</sup> siècle ». Donc elle est sûrement du v<sup>e</sup> siècle (page 189).

11° Le *Breviarus*, d'après son propre éditeur, est de date fort incertaine, page 166, en note. — Le *Breviarus*, de votre aveu, est postérieur à la *Description* du pèlerin arménien (page 168). N'importe ! le *Breviarus* est antérieur au concile d'Ephèse (page 166 et page 189).

12° Il est probable (page 189) que le tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem a été découvert au commencement du v<sup>e</sup> siècle ; donc (page xvi) ce tombeau a été certainement découvert au commencement du v<sup>e</sup> siècle ; donc (page 209) ce tombeau était connu et vénéré dès le iv<sup>e</sup> siècle.

~~Et voulez-vous~~ d'autres, Père ? j'ai tout un stock à votre disposition ; mais je ne voudrais pas vous fatiguer, encore moins ennuyer nos lecteurs.

J'ai parlé, au commencement de ce numéro, de l'aplomb sans pareil de vos affirmations ; que dirai-je de leur désinvolture ? !

1° M. Fouard cherche à établir que l'Épître aux Ephésiens n'est qu'une circulaire générale aux Églises d'Asie ; il fait à ce sujet une hypothèse, comme il le dit très franchement lui-même, page 59. Mais vous tout de suite : « Les exégètes ont démontré que, ... etc. » (page xvii).

2° C. Emmerich décrit une route ancienne, qui, aujourd'hui encore, demande trois bonnes heures pour aller d'Ephèse à Panaghïa-Capouli. Vous suivez une autre route, récente, plus courte de beaucoup. Tout de suite : « la route de C. Emmerich n'a pas la longueur que lui donne la voyante » (pages 219 et suiv.).

3° Le vrai signe distinctif du Bulbul-Dagh et sa

propriété, c'est que de son sommet « on voit Ephèse et la mer », et la mer « plus près qu'elle n'est d'Ephèse ». Vous passez ce signe distinctif, et vous concluez que le Bulbul-Dagh n'a rien qui le distingue des autres montagnes (pages 231-232).

4° Jusqu'en 1892 Smyrne avait ignoré la tradition des Kirkindjiotes. Tout de suite vous prétendez que les Kirkindjiotes ont fait jusqu'en 1892 secret de leur tradition ; tel secret qu'ils n'en avaient rien dit ni à leurs coreligionnaires, ni à leurs évêques, ni à leurs curés (page 266).

5° « Les gens du pays n'ont gardé aucun souvenir, etc. » (page ix) ; alors que tous les ans, de temps immémorial, ils allaient, curé en tête, célébrer à Panaghïa la fête de l'Assomption.

6° Le P. de la Broise, l'abbé Pelt, l'*Ami du Clergé* déclarent hautement la thèse de Panaghïa « absolument insoutenable », page xiii ; alors que les deux premiers se bornent à dire que la thèse de Jérusalem se soutient mieux, sans être cependant démontrée, et que le troisième nous est plutôt favorable.

7° L'antique tradition n'a cessé de proclamer dès les premiers siècles (page xvi) que Marie est morte à Jérusalem ; alors qu'il est historiquement démontré que pas un seul auteur connu et authentique ne parle du tombeau de Gethsémani avant le vi<sup>e</sup> siècle, même le vii<sup>e</sup>.

8° « Marie d'Agréda n'a jamais été mise à l'index », page 28. — Et page 29, vous écrivez en toutes lettres : « L'année suivante, 4 avril, elle fut condamnée par l'Index ».

9° Jamais écrivain, avant le xvii<sup>e</sup> siècle, n'a parlé du séjour de Marie à Ephèse, page 23 ; et un peu plus loin, page 76, vous citez vous-même un auteur du xiii<sup>e</sup> siècle qui atteste ce séjour, sans parler d'Hippolyte le Thébain qui, dès le x<sup>e</sup> siècle, en parle lui aussi.

10° Toutes les liturgies anciennes, orientales et occidentales, placent à Jérusalem le tombeau de la sainte Vierge, alors que vous ne fournissez, et que vous êtes hors d'état de fournir un texte, un seul texte d'une Liturgie occidentale quelconque ancienne appuyant votre assertion.

11° Aucune littérature ne parle de Marie à Ephèse, alors que la tradition russe en fait un point de sa croyance, qu'Abdul-Faradj écrit qu'elle a été inhumée à Ephèse ; que, plusieurs siècles encore avant lui, Hippolyte le Thébain, déjà nommé, rapporte que Marie vécut onze ans à Ephèse avec saint Jean, après quoi elle quitta ce monde pour le ciel.

12° Aucun acte de dévotion, aucun pèlerinage, aucun monument pour vénérer le *séjour* ou la *mort* de la sainte Vierge en ce lieu, page 270 ; alors que tous les ans les Kirkindjotes allaient en pèlerinage à Panaghïa en souvenir de l'Assomption ! alors que tous les ans les Kirkindjotes faisaient dire la messe sur les ruines de la chapelle, au temps et en souvenir de l'Assomption ! alors qu'elle est là debout depuis dix-neuf siècles, visible à tous les yeux, cette antique maison de Panaghïa-Capouli, disant à qui veut l'entendre, et par son nom, et par son antiquité, et par ses souvenirs : Ici a vécu, ici est morte Marie, Mère de Dieu.

Inutile de continuer, n'est-il pas vrai, cher Père ? En voilà bien assez pour vous et pour le public. Je ne pensais point à dire tout cela ; vous m'avez provoqué ; j'ai répondu à l'appel, et j'ai dit. Que votre livre me pardonne, vous aussi ! d'avoir ainsi mis à jour tant de ses petites misères. *Amicus Plato, amica magis veritas !* Donc vive Platon ! mais avant tout... Vive la Vérité !

FIN DE LA 1<sup>re</sup> PARTIE.

## DEUXIÈME PARTIE

### LES THÈSES

Jusqu'ici, cher Père, j'ai relevé page par page, isolément, les points qui me semblaient mériter une réponse particulière. Le livre y est passé presque entier, tantôt sous une rubrique, tantôt sous une autre. Cependant je ne me tiens pas quitte envers vous, tant que je n'aurai pas pris tous vos chapitres les uns après les autres, et que je ne vous aurai pas donné, sur le fond ou l'ensemble de chacun, bonne et juste satisfaction.

Vous avez 12 chapitres, embrassant 9 objets distincts : 1° les voyantes ; — 2° l'arrivée de saint Jean à Ephèse ; — 3° le culte de Marie aux premiers siècles ; — 4° le fameux passage du concile de 431 ; — 5° la tradition de Jérusalem au 14<sup>e</sup> siècle ; — 6° la tradition de Jérusalem au 5<sup>e</sup> siècle ; — 7° la tradition de Jérusalem du 6<sup>e</sup> siècle au 9<sup>e</sup> siècle ; — 8° les concordances de Panaghïa-Capouli avec le récit de C. Emmerich ; — 9° enfin, la tradition des Kirkindjotes.

Ce sera l'objet d'autant d'articles séparés.

## ARTICLE I.

## LES VOYANTES.

La table porte Sœur Cath. Emmerich, — sainte Brigitte de Suède, — la Vénérable Marie d'Agréda.

Nous pouvons laisser de côté sainte Brigitte de Suède, tant est minime la part qu'elle a dans ce débat, d'autant plus que nous la retrouvons ailleurs. Restent donc Marie d'Agréda et C. Emmerich, les deux grandes voyantes.

Vous commencez par poser en principe que les révélations des Saints ne peuvent créer de certitude historique ; puis, comparant Marie d'Agréda et C. Emmerich, vous exaltez outre mesure la première, pour rabaisser outre mesure la seconde.

Nous parlons des livres, non des personnes, dont la sainteté demeure hors de toute contestation.

## 1° Des Visions comme témoignage.

« Les visions des Saints, dites-vous, page 1<sup>re</sup>, ne peuvent tout au plus établir qu'une présomption. »

Parfait, Père, en thèse générale. Mais quand ces visions sont appuyées de faits matériels, qui les confirment, en est-il de même ? Il semble bien que non ; car enfin *eventus probat prophetiam* ; l'événement démontre la prophétie. Or c'est précisément le cas pour C. Emmerich et Panaghia.

C. Emmerich affirme, comme les tenant également de Dieu, deux choses très distinctes : 1° qu'il y a, aux environs d'Ephèse, à telle distance, de tel

côté, dans tel site, une maison en telles et telles conditions ; — 2° que cette maison est la maison où a logé, où est morte la sainte Vierge.

Cette maison existe-t-elle, oui ou non ? Elle existe ; et elle existe dans les conditions indiquées par la voyante. Ceci n'est pas une présomption seulement, c'est un fait. Il est donc prouvé, constaté, établi que la voyante a dit vrai sur le premier point.

Pour le second, notre plus claire autorité, je l'avoue, est la parole même de C. Emmerich. Mais dès là qu'elle est véridique dans la première partie de ses affirmations, n'est-il pas raisonnable de penser qu'elle ne l'est pas moins dans la deuxième ? Pourquoi conclure, contre toute logique, que, véridique sur le premier point, elle dit faux pour le second ? qu'éclairée de Dieu sur le premier point, elle n'a été inspirée que par l'esprit d'erreur sur le second ? *Numquid Spiritus Dei divisus est ?*

J'admire, Père, comment vous catholique, vous Religieux, qui devez, avec saint Paul, admettre l'existence des révélations privées, vous vous faites un mérite « de ne vous être jamais permis d'introduire, dans les débats historiques ou archéologiques, le témoignage de pieuses visionnaires... quelque extraordinaires que leurs témoignages puissent paraître » (page 1<sup>re</sup>). *5<sup>e</sup> Paul ad Thon. v. 20-21*

*Credis, rex Agrippa, prophetis ?* Vous croyez, roi Agrippa, aux prophètes ?... *Scio quia credis !...* Je sais que vous y croyez !... Que d'Agrippa qui comme chrétiens croient aux visions en général, et qui, par je ne sais quelle pudeur archéologique, font pratiquement fi de chacune en particulier ! Pendant ce temps, ils vous produisent quelques lignes d'un vieux parchemin, qui vient on ne sait d'où, qui remonte à je ne sais quelle date, qui a été écrit on ne sait par

qui, ni en quel but, ni à quelle occasion, et sur lequel ils s'extasiaient doctement : un document !... comme vous Père, *v. g.* avec Denys le Mystique...

Mais mes voyantes ! je sais au moins qui elles sont, ce qu'elles valent, dans quel milieu elles ont vécu, agi, écrit. Je sais sûrement que ce sont de saintes filles, pleines de l'Esprit de Dieu. Quand donc elles me disent et me répètent : « Dieu m'a révélé ceci »... « j'ai vu cela en Dieu », il y a quelque raison de les croire, tandis que vos deux lignes de parchemin !... allez voir !...

Père, n'accordons en général à nos voyantes ni certitude de foi, ni certitude historique ; mais ne les dédaignons pas, *a priori*, comme de vulgaires profanes. D'une part, elles aimeraient mieux mourir que de chercher à nous tromper ; d'autre part, il faut bien croire que si Dieu a voulu leur parler, ce n'est pas assurément pour que nous méprisions, sans autre raison, tout ce qu'il lui a plu de leur révéler. Leur témoignage, n'eût-il aucune autre valeur, a toujours au moins celui d'un témoin honnête qui dit : J'ai vu, j'ai entendu. C'est quelque chose, Père ; c'est même beaucoup !

## 2<sup>o</sup> Marie d'Agréda et C. Emmerich.

Vous exaltez, ai-je dit, outre mesure Marie d'Agréda, pour rabaisser, outre mesure aussi, C. Emmerich. Eh bien, venons-en aux faits. Qu'avez-vous contre C. Emmerich ?

1<sup>o</sup> Vous citez contre elle, page 15, la censure de trois Franciscains. Oh ! comme m'arrive sur les lèvres le mot typique de Molière à certain personnage de comédie : Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse !... ~~Ces trois Franciscains sont d'ailleurs sans mandat ni aucune autorité.~~

Il y a bien autre chose, cher Père, contre Marie d'Agréda. Prenez note ! — En 1670, c'est-à-dire dès son apparition, le livre de Marie d'Agréda fut déféré à l'Inquisition espagnole et condamné. — En avril 1681, condamné de même à Rome par le pape Innocent XI, « dans toutes ses parties, après avoir été entendus les EE. Cardinaux ». (Mgr Chaillot, *Th. Myst.*, page 383.) — En 1696, condamné aussi par la Sorbonne, « à l'instigation ou au moins avec le concours très efficace de Bossuet, qui écrivait : « Ce livre se ferait lire par les esprits faibles, comme un roman d'ailleurs assez bien tissu et élégamment écrit. » (*Ami du Clergé*, 9 mars 1899, page 206.)

Vous me direz qu'après six mois, le 9 novembre 1681, Innocent XI retira sa censure. — Retira ? non, Père ; suspendit seulement ; et encore pourquoi ?... comment ?... A contre-cœur, forcé qu'il fut par les très puissantes instances tant de l'Ordre que du Roi d'Espagne, son grand protecteur. Qu'on en juge par les termes mêmes du sursis : *Supersedendum duximus, quamvis sacræ hujus Inquisitionis ratio et stylus aliter suaderent* ; comme qui dirait : « Nous avons dû surseoir, en dépit du fond et de la forme du décret, lesquels conseilleraient le contraire ». (Voir le décret *in extenso* dans le R. P. Crozet, O. F., vol. I, page 52.) *Suspension pour l'Espagne seule.*

Est-ce tout ? que non, certes ! En janvier 1734, quatre nouvelles censures portées par les Examineurs romains, déclarant : 1<sup>o</sup> qu'il n'est pas possible que tout ce que rapporte la *Cité Mystique* ait été révélé de Dieu ; — 2<sup>o</sup> que ce livre est tout simplement l'œuvre de l'esprit humain ; — 3<sup>o</sup> que ce livre fourmille « d'inepties peu conformes à la Sainte Ecriture et à la tradition universelle ». (Voir *Analecta*, 55<sup>e</sup> livraison.)

Pour couronner le tout, ou plutôt pour achever

*en et encore pour qui cette suspension ? Pour l'Espagne seule me semble.*

par le coup de massue, deux décrets : *Tacendum de causâ propter librum...* « Silence perpétuel à la cause, en raison du livre » : le premier de Clément XIV, ex-franciscain, en date du 12 mars 1771 ; le second de Léon XIII, 1886. (Voir Gouyet, pp. 342 et 344.)

Vous reconnaîtrez bien, cher Père, qu'il n'y a rien, absolument rien de semblable pour C. Emmerich; et qu'à part l'inoffensive critique de trois moines sans mandat, le livre de ses visions est jusqu'à présent vierge de toute censure.

Votre deuxième grief contre C. Emmerich ? — Vous supposez — car vous ne prouvez pas ! — vous supposez, dis-je, que Brentano a « arrangé, embelli, expliqué » les récits de la voyante — (page 10). — Vous allez jusqu'à prétendre... toujours sans prouver (pages 11, 12), que Brentano a inventé de toutes pièces trois passages qu'il prête mensongèrement à C. Emmerich.

Il y a bien autre chose, cher Père, contre la pauvre Marie d'Agréda. Ecoutez ! — En 1627, Marie d'Agréda reçoit de Dieu le premier commandement d'écrire la vie de la sainte Vierge, telle qu'elle la connaît d'après ses visions. A ce moment intervient son confesseur, le P. André de la Torre, qui lui donne dix ans pour se préparer à ce travail. Que pensez-vous, Père, de ces dix ans de préparation, et que pensez-vous aussi des autres huit ans donnés de même pour écrire la 2<sup>e</sup> édition ? C'est bien la première fois, à ma connaissance, qu'il faille attendre huit ans et dix ans pour être mieux en état de rapporter une révélation. D'ordinaire, moins on attend, plus le souvenir est sûr ; ici surtout où il ne s'agit que de visions privées, et nullement d'inspiration.

Quoi qu'il en soit, pendant ces dix ans, le bon P. de la Torre forme sa voyante, la style, l'endocritine ; bref, fait si bien que lorsque celle-ci se mit

(1) non tacendum — mais simple suspension illimitée

à écrire, il y eut dans le livre, osent dire les méchantes langues, autant du Père de la Torre que de Marie d'Agréda.

Le livre venait d'être achevé, lorsque le P. de la Torre dut s'absenter. Un autre Religieux du même Ordre le remplaça près de la voyante. Le premier soin du nouveau directeur fut de commander à Marie d'Agréda de brûler son livre ; la pauvre fille obéit aussitôt, heureuse peut-être de n'avoir plus sur la conscience ce malheureux livre, où elle sentait plus d'humain que de divin, et qui lui pesait.

Ici, cher Père, il faut vous entendre vous-même ; je vous laisse donc la parole : « Plus tard, dites-vous, page 32, un autre directeur lui ordonna de réécrire toute la vie de la sainte Vierge, et ce nouveau travail fut imprimé à Madrid, l'an 1670, un an après la mort de la voyante. »

« Un autre directeur !... » Les bonnes âmes l'entendront toutes naturellement d'un troisième directeur qui succède aux deux précédents et blâme le second d'avoir fait brûler, approuve le premier d'avoir fait écrire. Eh bien, non ! bonnes âmes, vous n'y êtes point. Ce prétendu troisième directeur, ou plutôt « cet autre directeur », n'est tout simplement que le premier, c'est-à-dire le P. de la Torre en personne, qui revient et qui reprend son projet. Qu'on dise qu'il n'y a pas des mots heureux !

Père, comment appelez-vous cette manière artistique de présenter la vérité ? « L'arranger ? — l'expliquer ? — l'embellir ? »... Et vous qui reprochiez si vertueusement cela à cet honnête homme de Brentano !

A lire dans l'abbé Gouyet, pages 329 et suivantes, les principales pièces de ce procès. Il y a là des choses instructives au plus haut point, fort intéressantes toujours, parfois stupéfiantes.

Votre troisième grief ? C'est le plus formidable de tous ! « Erreurs nombreuses et de toutes sortes, historiques et autres »...

Nous avons vu déjà, cher Père, art. VI ci-dessus, n° 5, qu'il en faut rabattre, beaucoup rabattre. Mais admettons dans C. Emmerich certain nombre d'erreurs ; elle est plus d'une fois la première, on le sait, à se reprendre elle-même, comme pour saint Jacques dont elle raconte le martyre sous Hérode, et qu'elle croit cependant voir assister quand même en 48 à la mort de la sainte Vierge ; comme pour tel village qu'elle confond avec un autre, et qu'elle ne reconnaît qu'ensuite, etc... Donc, va pour quelques erreurs !

Il y en a bien d'autres dans Marie d'Agréda. Nous avons parlé ci-dessus de quatre censeurs romains qui, en 1771, furent chargés officiellement d'examiner son livre. Comptez, Père, les erreurs qu'ils relèvent !

Le promoteur reproche à Marie d'Agréda plus de 20 erreurs incontestables en histoire, géographie, physique, sans parler de beaucoup d'autres erreurs au moins probables. Il relève, ce qui est plus grave, 42 erreurs contraires à la foi catholique, à la doctrine de l'Eglise, au sentiment commun des théologiens et des fidèles.

Le quatrième censeur signale 60 faussetés, et il termine son rapport par ces mots : « Nous avons passé « sous silence une foule d'absurdités et de puérités, « qui auraient pourtant mérité d'être signalées ». (Gouyet, page 353, et Mgr Chaillot, page 368.)

Et Gærres, que dit-il ? — « On trouve dans la *Cité Mystique* des fautes de chronologie..., des erreurs « géographiques... des choses inconciliables avec « l'histoire... et qui annoncent une absence complète « de tact historique. Même inexactitude pour ce qui

« concerne les sciences naturelles et la physiologie. » Et comme conclusion : « La nature a eu part plus ou moins grande dans les visions que ce livre renferme ». (*Mystique*, Gærres, 2<sup>e</sup> vol., pp. 103-105. Traduct. Sainte-Foi.)

Les Turcs ont ce proverbe : « Quand on a un toit de verre, point ne faut jeter de pierres sur celui du voisin »... Il est sage, ce proverbe, très sage et très prudent. Fâcheux, Père, que vous ne l'ayez pas connu plus tôt !

Et voilà pour votre chapitre premier !

## ARTICLE II.

ARRIVÉE DE SAINT JEAN EN ASIE (CH II ET III).

Voy. Eph. ou Jer., p. 70

Saint Jean, assurez-vous, n'est venu en Asie qu'après la mort de saint Paul, donc que vers l'an 67.<sup>(1)</sup> Conséquence : jamais la sainte Vierge n'a mis le pied à Ephèse ni en Asie. Est-ce bien là votre doctrine, Père ?

Avant d'entrer dans les détails du débat, il importe de préciser nos prétentions respectives. Les vôtres sont connues. Voici les nôtres, pour que personne n'en ignore.

Nous reconnaissons très volontiers, avec les Actes, les Pères, l'histoire, que saint Paul, de 54 à 56, a séjourné à Ephèse et a prêché à Ephèse.

Nous reconnaissons très volontiers que vers l'an 64 ou 65, comme l'enseigne et l'*Oriens Christianus* au chapitre d'Ephèse, et le *Curs. Theol.* de Migne, vol. XXV, page 598, saint Timothée a été par saint Paul établi évêque d'Ephèse.

Nous reconnaissons enfin très volontiers que saint Jean n'a fixé qu'assez tard son séjour à Ephèse, et qu'il n'a pris que plus tard encore le gouvernement particulier de toute l'Eglise d'Ephèse.

Mais nous prétendons que saint Jean est venu de bonne heure en Asie, et qu'il n'y a rien contre, ni dans l'Écriture, ni dans les Pères, ni dans l'histoire, ni dans la tradition, ni dans la raison.

Nous prétendons de plus que saint Jean a pu aussi de bonne heure venir à Ephèse, y séjourner momentanément ou par intervalles, y prêcher, y former

même une chrétienté antérieure à celle de saint Paul, indépendante de celle de saint Paul : comme a fait saint Paul lui-même à Antioche après saint Pierre, et à Rome à côté du même saint Pierre, sans donner cependant d'évêque particulier à cette chrétienté.

Nos positions ainsi exactement déterminées, discutons.

Vous dites que saint Jean n'est point venu en Asie avant l'an 67, et que la sainte Vierge n'y a jamais séjourné. Vous unissez les deux propositions dans votre attaque ; vous me permettez de les unir comme vous dans la défense.

Contre vous, cher Père :

I° Notre-Seigneur lui-même. Il enjoint à Jean, comme aux autres apôtres, d'aller par le monde prêcher l'Évangile. *Ite, docete omnes gentes...* Allez ! instruisez toutes les nations...

II° La Tradition. Elle établit qu'au partage des provinces, Jean eut son lot comme les autres apôtres, en même temps que les autres apôtres, et que ce lot fut l'Asie Mineure. — V. Eph. Jer. p. 72 — V. Bellan. V. XII. p. 486

III° La Sainte Écriture. Elle établit au moins d'une certaine manière, en trois endroits différents, que Jean partit en même temps que les autres apôtres à la conquête du monde :

1° Actes, XII, 17. Quand Pierre sort de prison, il en donne la nouvelle à Jacques et aux Frères: *Nuntiate Jacobo et fratribus hæc*. Point question ni de Jean,<sup>(2)</sup> ni des autres apôtres. Où étaient-ils ? vous le dites vous-même page 51 : « tous partis pour fonder de nouvelles Eglises ». — Voir encore Actes XXI, 18. An 58

2° Galates, I, 18-19. Quand saint Paul vint à Jérusalem, l'an 38 ou 39, pour y voir Pierre, il ne trouva là « ni saint Jean ni aucun des neuf autres apôtres ». Ils n'étaient pas dans le voisinage, sans quoi quelqu'un de ces apôtres aurait trouvé l'occa-

si Si Jean et Marie an 41, étaient là, ne serait-il pas allé à la maison de Jean et Marie plutôt qu'à celle de Marc

(2) n. de la S. V.

si dans le même temps, vous reconnaissez avec moi, il n'y a rien de plus que d'être allé à Ephèse avant la mort de la S. V. — Voir encore Actes XXI, 18. An 58

sion de voir Paul, pendant les 15 jours qu'il demeura à Jérusalem ; et Paul, de son côté, n'aurait pas manqué d'aller saluer Jean, cette colonne de l'Eglise, comme il l'appelle lui-même. Où donc étaient les apôtres ? là où ils devaient être : dans leurs missions respectives. Où donc était Jean ? dans sa mission, comme les autres.

3° *Actes* encore, xvi, 6. « L'Esprit-Saint empêche Paul de prêcher en Asie. » Pourquoi cela ? Parce que, dit saint Jean Chrysostome, et avec lui Cornelius à Lapide, et avec eux le *Cursus Script. sacr.* de Migne au passage visé, parce que « ce lot était réservé à Jean ».

Cependant, direz-vous. saint Paul prêcha bien à Ephèse plus tard !... A Ephèse, oui ; dans la province, jamais. — V. *Act.* xix, 9 et 10.

Contre vous 4° les dangers qu'aurait courus Marie en restant à Jérusalem où l'on décapite saint Jacques ; où l'on jette saint Pierre en prison ; où l'on poursuit et d'où l'on chasse jusqu'aux amis de Jésus : Lazare, Marthe, Marie-Madeleine. Qui était plus exposée aux colères des Juifs que la Mère même du Sauveur ? — Voir *Ephèse ou Jérusalem*, p. 83.

Contre vous 5° un fait historique considérable. On ne trouve aucun ancien, j'entends authentique et connu, qui fasse demeurer saint Jean à Jérusalem pour y garder la Vierge. C'est la remarque du savant Enger, *Dict. des apocryp.*, Migne, vol. II, pages 505-506. J'ai eu maintes occasions d'en constater la justesse.

Les apocryphes sont là-dessus d'accord avec les anciens. Presque tous, sinon tous, font aller saint Jean en Asie avant la mort de la sainte Vierge. Témoin Prochore, ch. 1 et 11 ; témoin le faux saint Jean, ch. 11 ; témoin le faux Méliton, ch. 1v ; témoin l'Apocalypse de Marie, pages 105 et 111... « Et voici

qu'une nuée m'enleva, moi Jean, hors d'Ephèse »... — « Et voici soudain, tandis que Jean prêchait à Ephèse, un dimanche, qu'une nuée l'enleva et le déposa à la porte de Marie, etc., etc., etc. »

Contre vous 6° les deux grandes voyantes, Marie d'Agréda et C. Emmerich.

Il suffit de nommer C. Emmerich. D'après Marie d'Agréda, la sainte Vierge partit seule avec saint Jean pour Ephèse le 5 janvier de l'an 40, et elle y demeura deux ans, plus six mois. Impossible d'être plus précis. — V. *Cité Mystique*, P. Crozet, vol. V, pages 209, 309.

Ce texte vous ennuie quelque peu, cher Père : votre grande voyante qui est contre vous ! Aussi cherchez-vous à n'y voir qu'un raisonnement ; pas une vision (p. 24).

Est-ce par raisonnement, Père, qu'elle imagine l'histoire des poissons, à l'aller ; la furieuse tempête, au retour ? Est-ce par raisonnement qu'elle rapporte les miracles opérés par la sainte Vierge à Ephèse ? Est-ce par raisonnement qu'elle lui fait détruire le temple de Diane ? Est-ce par raisonnement enfin qu'elle parle des 73 femmes, vierges la plupart, que Marie connut à Ephèse, qu'elle réunit en communauté, et à qui elle donna Marie l'Ancienne comme supérieure ?

Contre vous 7° trois monuments parlants :

1° Cette grotte antique de Panaghia-Cryphi ou de la Vierge Cachée, située à Ephèse même ; et aussi la fête locale qu'on en fait chaque année, de temps immémorial, le vendredi après Pâques, en souvenir de l'abri momentané que la sainte Vierge y trouva pendant une persécution des païens.

2° Cette chapelle de Kavakli-Panaghia ou Vierge des Peupliers, à une heure plus au sud, dans la plaine ; et aussi la fête locale qu'on en fait chaque

111 — Le temple existait encore après 263 de J. C.

année, de temps immémorial, le 21 novembre, en souvenir de la sainte Vierge, qui demeura là quelque temps, après avoir quitté Ephèse.

3° Cette maison enfin si curieuse de Panaghia-Capouli, ou Porte de la Toute Sainte, qui d'une part, au rapport de M. Carré, peut bien remonter au premier siècle, au moins pour certaines parties; qui d'autre part répond d'une manière frappante à la description qu'en fait C. Emmerich sans l'avoir jamais vue, si ce n'est en extase, et où, de plus, les Kirkindjotes, en dépit de toutes les oppositions, s'obstinent de temps immémorial à placer et à honorer la mort de la Mère de Dieu.

Contre vous 8° la lettre de Polycrate, évêque d'Ephèse vers l'an 195.

Toute la thèse de Polycrate revient à ceci : Les Eglises d'Asie ont toujours judaïsé pour le jour de Pâques. Ergo... <sup>10</sup>

Or, d'après vous, page 67, ce n'est pas saint Paul qui a imposé cette coutume aux Eglises d'Asie; encore moins saint Timothée. Qui donc alors, si ce n'est saint Jean? Voyez où cela vous mène.

Direz-vous que saint Jean n'a imposé ce rite aux Eglises qu'après la mort de Timothée? Cela nous reporte à l'an 97 ou 98. Comme il était facile à saint Jean d'amener les Eglises à judaïser pour le jour de Pâques, lorsque depuis 40 ans elles étaient habituées à suivre une coutume contraire! Et d'autre part, comme saint Jean, alors presque centenaire, n'ayant même plus la force de parler, pouvait avoir à cette époque l'idée d'accomplir un pareil changement!

Il reste donc à conclure de ce rite judaïque de toutes les Eglises d'Asie que saint Jean est bien réellement leur fondateur, et qu'il a dans l'Eglise même d'Ephèse une part certainement plus grande, plus ancienne aussi, qu'on ne le pense communément, à

<sup>10</sup> *advers. Polycrate in parte per s. Paul. mort. s. Jean seulement à l'occasion de l'événement de l'Asie qui ont été judaïsés par s. Jean. s. Jean fondateur et par s. Paul.*

ne voir que les Actes et que ce que disent les Actes.

Vous ne vous attendiez pas à celle-là, cher Père! avec Polycrate que vous nous jetiez si indûment dans les jambes. Mais voyez comme naturellement tout revient à la vérité, et comme les documents dont on abuse le plus contre elle finissent un jour ou l'autre par se retourner de son côté!

Contre vous 9° Tertullien (160-185), déjà cité et disant que l'épiscopat d'Asie a en Jean son fondateur. Contre vous aussi saint Jérôme (331-420) qui, encore plus clairement que Tertullien, écrit que saint Jean « a fondé et gouverné toutes les Eglises d'Asie ». Ils ne nomment même pas saint Paul. Pour l'un comme pour l'autre, le vrai fondateur des Eglises d'Asie est saint Jean; or, la plupart de ces Eglises étant déjà fondées en 56, il en résulte que saint Jean est venu en Asie avant 67.

Contre vous, il semble bien, Origène (185-253), cité par Eusèbe de Césarée (270-340). Il a un mot qui mérite attention : « A Jean, dit-il, échut l'Asie, où il demeura très longtemps; après quoi il mourut à Ephèse ». *Joanni Asia obvenit, qui plurimum temporis in eâ commoratus, Ephesi tandem diem obiit.*

Origène et Eusèbe distinguent comme nous deux séjours : un premier séjour très long en Asie, et un second séjour à Ephèse, où mourut l'apôtre.

Contre vous 10° saint Epiphane (310-403); avec lui tout son siècle, comme vous le confessez vous-même, page 126 : « D'après saint Epiphane, saint Jean se rendit à Ephèse avant la mort de la sainte Vierge, mais sans être accompagné d'elle. C'était l'opinion courante au IV<sup>e</sup> siècle ».

Contre vous, il semble bien encore, ce qu'on lit dans le *Codex* des Canons de l'Eglise romaine, dressé, selon Lequien (*Oriens Christianus*, page 662),

*Le mot dit de Ven. Lui fait non négata l'ajustement même le commentaire : Tunc scriptura etiam de morte la conclusion que le V. n'est pas morte? Hein.*

vers le temps du pape Gélase (492-496). — « A Ephèse, après l'Ascension de Notre-Seigneur, demeura longtemps le Bienheureux Jean apôtre et évangéliste. Là il écrivit l'Évangile qui porte son nom ; là aussi il reposa, etc. » *Apud Ephesum vero BB. Joannes Apostolus et Evangelista multo tempore post Resurrectionem et Ascensionem in caelos Domini Nostri Jesu Christi commoratus est ; ibi etiam Evangelium, quod secundum Joannem dicitur, divina inspiratione scripsit ; atque requiescit.*

Si le *Codex* dit : après l'Ascension de Notre-Seigneur, c'est évidemment pour faire entendre que saint Jean vint en Asie peu après l'Ascension ; autrement le mot n'aurait pas de sens.

Voilà déjà, cher Père, certain nombre d'autorités contre vous, de bonnes autorités ! Continuons !

Contre vous saint Grégoire de Tours (539-595). A l'an 36, il dit : « Les apôtres se dispersèrent dans le monde pour prêcher la parole de Dieu ». — Et à l'an 48 : « La Bienheureuse Marie étant sur le point de quitter ce siècle, les apôtres vinrent de tous pays et se trouvèrent assemblés tout près d'elle ». Nulle distinction entre saint Jean et les autres. Jean était parti comme les autres, Jean revenait avec les autres.

Contre vous saint Modeste, patriarche de Jérusalem (632-634). Dans un passage sur la Madeleine, il a cette parole : *Post obdormitionem SS. Dominae Nostrae Deiparae, profecta est Ephesum ad dilectum Discipulum.* « Après la mort de la très sainte Mère de Dieu, Madeleine se rendit à Ephèse auprès du disciple bien-aimé. » Non pas partit pour Ephèse avec le disciple bien-aimé, mais se rendit près de lui à Ephèse. Jean était donc à Ephèse dès avant la mort de la sainte Vierge.

Contre vous le Bréviaire chaldéen, tant nesto-

rien que catholique. Au dire de l'éditeur, le savant M. Bedjan, ce Bréviaire dans sa forme actuelle remonte au moins au VII<sup>e</sup> siècle. Au dire de Mgr Audo, chorévêque chaldéen de Babylone, plusieurs parties de ce Bréviaire seraient de beaucoup plus anciennes : telles du III<sup>e</sup> siècle, telles même du II<sup>e</sup> siècle.

Or, au jour de l'Assomption, on y lit cette légende : « Au moment de mourir, Marie appela près d'elle tous les apôtres : « Qui m'amènera Simon de Rome ? qui m'amènera Thomas des Indes ? » puis, changeant de ton et de langage : « Qui me fera monter ici Jean d'Ephèse ? »

Contre vous Heleca, un des plus anciens évêques de Saragosse. On a de lui cette note : « Mémoire de saint Jacques, fils de Zébédée, qui accompagna la sainte Vierge à Ephèse, avec Jean son frère » (an 764). (Voir Bivarius.)

Contre vous Hippolyte le Thébain, <sup>VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup></sup> siècle. D'après lui, « la sainte Vierge demeura onze ans à Ephèse, dans la maison de Jean ; après quoi elle mourut ». (*Dict. Patrol.* Migne, vol. III, page 338.)

Contre vous Abdul-Faradj, patriarche des Jacobites et historien (1226-1286) : « Saint Jean, dit-il, partit avec la Bienheureuse Vierge (pour Ephèse)... et on ne sait où il l'ensevelit ». (Assemani, vol. III, 2<sup>e</sup> partie, page 318.) — D'après Diekamp = 650-740.

Contre vous les peintres du XV<sup>e</sup> siècle et du XVI<sup>e</sup> siècle, qui sont unanimes à représenter la mort de Marie à Ephèse. (Lettre de M. Chabeuf, président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, 19 mai 1901.)

Contre vous l'illustre Baronius en deux endroits de ses *Annales*. A l'an 44, n<sup>o</sup> XI, il dit en propres termes : « Jean, fils de Zébédée, partit en Asie, et avec lui partit la très sainte Mère de Dieu qui habita à Ephèse », etc. — Et à l'an 51, à propos du

*Contre vous au IV<sup>e</sup> siècle la Chronique de Flavien Dexter, citée par St Jérôme, si le texte actuel est authentique, comme l'affirme Bivarius de Vergas etc — Contre vous Bar Salibi, 1171: mortua est Ephesi-*

concile de Jérusalem : « Quant à Jean, qui se trouvait à Ephèse, comme il a été dit, ce ne fut pas une grande affaire pour lui de venir à Jérusalem ».

Contre vous le gros des savants au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècles. Leur sentiment est si commun que D. Ruinart n'hésite pas à dire : « C'est le sentiment des doctes... *Eam Ephesi mortuam fuisse virorum doctorum est sententia.* » (Au *Gloria Martyrum* de saint Grégoire de Tours, en note.)

Contre vous Benoît XIV disant au Vendredi Saint : « Jean, étant parti pour Ephèse, l'emmena avec lui ; et c'est de là que cette Bienheureuse Vierge s'envola au ciel ». (*Traité des saints Mystères.*)

Contre vous la tradition des Arméniens catholiques et schismatiques de Tokat, qui prétendent que la sainte Vierge est passée chez eux en allant de Jérusalem à Ephèse.

Les Arméniens schismatiques en célèbrent chaque année le souvenir par un pèlerinage, au 15 août, à l'endroit même où, dit-on, passa la Mère de Dieu.

Contre vous la tradition russe, d'après laquelle Marie, pendant son séjour à Ephèse, ayant voulu aller voir Madeleine en Chypre, fut portée par une tempête jusqu'au mont Athos, où elle fit un assez long séjour.

Curieuse cette tradition ! Nous la donnons telle que M. le baron de Grancey déclare l'avoir entendue au mont Athos en 1902, de la bouche même d'un prince russe, ancien professeur de mathématiques supérieures à l'École militaire de Saint-Petersbourg, aujourd'hui simple moine sur la « sainte-Montagne ». (*Voyage aux pays d'Homère*, page 254.)

Contre vous la tradition kirkindjiote. Il y a une tradition kirkindjiote ; c'est un fait. Or d'où vient cette tradition ? Pas du clergé, puisque le clergé est contre ; pas de l'entourage, puisque l'entourage aussi

est contre. D'une entente commune entre les Kirkindjotes ? Est-ce possible ? puis en quel but ? Jamais les Kirkindjotes n'ont cherché à exploiter leur tradition, ni à en tirer profit. La chose enfin se saurait. Serait-ce le fait d'un simple particulier qui, un beau jour, a réussi à implanter cette croyance dans le village ? Encore plus impossible ! encore plus incroyable !

Il faut donc reconnaître, c'est le cas de le dire, cher Père, que nous sommes ici en présence d'une vraie tradition ; tradition venue des ancêtres, et que le peuple a retenue, en dépit de la croyance différente de son Eglise, en dépit de l'enseignement contraire de son clergé ; comme les Grecs en général conservent aujourd'hui encore l'idée du Purgatoire, malgré la doctrine opposée de la théologie « orthodoxe ».

Contre vous encore tant d'autorités au xix<sup>e</sup> siècle : pèlerins, écrivains, historiens, orateurs, savants, publicistes, à commencer par le Cardinal Maury, à finir par M. Larroumet, membre de l'Institut (*Vers Jérusalem*, 1898). — Contre vous Bellandier — *St Jean*, v. xv, p. 487 — (17)

Contre vous, pour finir, le *Diario Romano*, où vous trouverez cette année encore, au 15 août, cette note suggestive : « Marie mourut à Ephèse, selon l'opinion la plus probable ».

Père, à moins d'être de ceux dont parle le Psalmiste : qui ont des yeux et qui ne voient pas ; qui ont des oreilles et qui n'entendent pas, il est manifeste que votre double thèse sur l'arrivée de saint Jean et sur le séjour de la sainte Vierge en Asie, est fortement ébranlée. Il reste à l'achever, en faisant voir le peu de fondement des raisons sur lesquelles vous l'appuyez. C'est à quoi nous allons nous appliquer dans la 2<sup>e</sup> partie de ce chapitre.

Qu'oppose-t-on d'ordinaire à Ephèse ? Cinq ou six

en Contre Vous La P. Barnabé lui-même lorsqu'il dit p. 126. « D'après St Epiphane et Copinien canonique au iv siècle St Jean se rendit à Ephèse avant la mort de la St Vierge - (V. p. 4 ci-dessus) donc d'après 1109 (12) Deu. ci-dessus p. 56 avant 1111.

objections, pas plus ! fondées sur des textes mal compris, ou desquels on tire des conclusions plus étendues qu'ils ne le comportent. Vous me permettez bien, cher Père, d'exposer tout de suite ces objections générales et d'y répondre ; je serai ensuite tout à vos textes, et tout à vous.

1<sup>re</sup> OBJECTION. — On cite divers textes établissant, croit-on, que le saint Evangéliste ne se serait fixé qu'assez tard à Ephèse, et n'aurait pris qu'après saint Timothée le gouvernement particulier et général de l'Eglise d'Ephèse.

Accordons-le ! Mais suit-il logiquement et historiquement de là que saint Jean ne soit venu en Asie et à Ephèse qu'en 67 ? Autre chose parcourir la France, autre chose se fixer définitivement à Paris.

2<sup>e</sup> OBJECTION. — Saint Paul a prêché à Ephèse de 54 à 56 selon les uns, de 55 à 58 selon d'autres. (M. Vigouroux, *Manuel*, vol. IV, page 102.) Or saint Paul déclare lui-même qu'il n'a jamais prêché l'Evangile « que là où le nom du Christ n'était pas connu, pour ne point construire sur le fondement d'autrui ». (*Rom.* xv, 20-21.)

L'argument paraît décisif. Malheureusement, on ne fait pas attention à une chose : c'est que le mot de saint Paul étant général, absolu, doit également s'appliquer à toutes les villes où saint Paul a prêché ; donc à Damas (*Act.* ix, 20) ; donc à Antioche (*Act.* xi, 26) ; donc à Rome (*Act.* xxviii, 30-31), aussi bien qu'à Ephèse. Et si, dudit texte, on est en droit de conclure que saint Paul est venu à Ephèse avant saint Jean, il faut en conclure de même que saint Paul est allé à Damas avant Ananie, à Antioche avant « ceux de Chypre et de Cyrène », avant Barnabé aussi ; à Rome enfin avant saint Pierre, chef pourtant de l'Eglise romaine depuis l'an 42. — Voilà à quoi l'on aboutit lorsqu'on force les textes et qu'on en abuse.

3<sup>e</sup> OBJECTION. — Saint Paul venant à Ephèse l'an 54 ou 55 n'y trouve aucun chrétien, mais seulement 12 disciples de Jean-Baptiste. (*Act.* xix, page 171.)

Les Actes ne disent point cela. Le chap. xix parle comme incident de certains disciples — *quosdam discipulos* — que saint Paul trouva lors de son « deuxième voyage » à Ephèse ; il ajoute que ces disciples étaient au nombre de 12 ; rien de plus. Partir de là pour affirmer triomphalement, comme M. Berger, qu'il n'y avait alors que ces « douze chrétiens » à Ephèse, c'est à coup sûr dépasser la portée du texte.

En veut-on la preuve sans sortir des Actes ? Qu'on relise seulement le chapitre qui précède. Est-ce que saint Paul n'avait pas dès son premier voyage commencé à instruire d'autres disciples ? (*Act.* xviii, 19-20.) Est-ce qu'Aquila et Priscille, demeurés à Ephèse, n'avaient pas continué la mission de saint Paul, après le départ de l'apôtre ? Est-ce qu'Apollon, « mieux instruit des voies du Seigneur », ne s'était point mis, de son côté, à prêcher de tout cœur l'Evangile ? Quels sont « ces Frères » qui sont en rapport avec lui, avant le deuxième voyage de saint Paul, et qui lui donnent une lettre de recommandation pour les Frères de Corinthe ? « Des chrétiens, dit Felten, page 331 ; l'interprétation donnée partout aux passages analogues ne permet pas d'en douter. » Enfin, à défaut d'autres chrétiens, il y avait toujours là Aquila et Priscille, établis à Ephèse depuis l'année précédente.

4<sup>e</sup> OBJECTION. — Les Actes ne disent rien de saint Jean à Ephèse.

Très vrai ! mais les Actes ne disent pas tout, tant s'en faut. Exemples :

D'après la tradition et l'histoire, saint Pierre a été le premier évêque d'Antioche, de 35 à 42, dit-on.

On parle même de dix mille Antiochéniens baptisés par lui. (Hergenrœther-Bélet, 1 vol., page 200.) Et cependant saint Paul, qui évangélise cette Eglise après lui, ne dit rien de lui. Et cependant les Actes, qui nous racontent le fructueux séjour de saint Paul à Antioche, n'ont pas un mot sur cet évêché de sept ans de saint Pierre dans la même ville !

En 58 ou 59, saint Paul écrit une longue lettre aux Romains ; il leur parle de son désir de les voir, pour les évangéliser comme il a évangélisé d'autres nations, etc. (Ch. I, 10-15.) — On croirait vraiment que les Romains sont restés jusque-là sans pasteur ; or saint Pierre est là depuis l'an 42 ou 43 !

Plus fort encore ! En 60-62, saint Paul est à Rome « prêchant deux ans le royaume de Dieu en toute confiance et liberté ». (Act., dernier verset.) Et pendant ces deux ans, en dépit des lettres qu'il écrit de tous côtés, pas une parole sur l'Eglise de Rome établie et gouvernée par saint Pierre ! pas une parole sur saint Pierre lui-même, qui est là depuis 20 ans, chef de toutes les Eglises, chef de saint Paul lui-même.

On oublie toujours que saint Paul fait profession de ne point parler des autres, de ne point s'occuper de ce que font les autres ! *Non enim audeo aliquid loqui eorum quæ per me non efficit Christus.* (Rom. xv, 18.) Allez, après cela, faire du silence de saint Paul un argument contre saint Jean !

5° OBJECTION. — Saint Paul a été le premier apôtre d'Ephèse et de l'Asie.

De l'Asie ? non certainement, d'après les Actes mêmes, qui nous apprennent que saint Paul, dans les deux ans qu'il passa à Ephèse, n'est jamais sorti de la ville : *disputans quotidie in scholâ cujusdam tyranni.* (Act. xix, 8-10.)

De l'Asie ? non certainement encore, d'après la tradition qui n'hésite point à regarder Jean comme le fondateur des sept Eglises de l'Apocalypse : *A quo et septem illæ in Asia positæ Ecclesiæ, ad quas scribit in Apocalypsi, fundatæ traduntur.* (Baronius, an 44, n° xi.) Ajoutez ce que dit là-dessus Tertulien ; ajoutez ce que dit là-dessus saint Jérôme ; ajoutez ce que disent là-dessus le Bréviaire romain et le Martyrologe romain.

Il ne suffit pas que saint Paul ait dans la suite écrit à ces Eglises, ni même qu'il se soit occupé d'elles, pour en être réputé le fondateur. N'a-t-il pas écrit une longue lettre aux Romains avant d'avoir jamais mis le pied à Rome ? Bellarmin fait observer que saint Paul se regardait chargé, comme apôtre, de toutes les Eglises de la terre, et qu'il a écrit à plus d'une qu'il n'avait pas évangélisée. (*De Summo Pontifice*, liv. I, ch. ix.)

Jean est donc le vrai fondateur des Eglises d'Asie, et comme conséquence l'apôtre de l'Asie.

Et d'Ephèse ? Nos adversaires disent saint Paul. La chose est loin d'être aussi claire qu'ils l'affirment, et même qu'il semble à première lecture des Actes.

Tout d'abord deux faits point assez remarquables. 1° Saint Paul n'est venu à Ephèse que vers 54 ou 55, et n'y est demeuré que deux ans ou deux ans et demi au plus ; une fois parti, il n'y revint plus jamais. 2° D'après Tillemont, vol. II, page 158, d'après l'*Oriens Christianus* déjà cité, d'après aussi le *Curs. compl.* de Migne déjà également cité, saint Timothée n'a guère été établi évêque d'Ephèse que vers l'an 64 ou 65. Qui donc a évangélisé la province, de l'an 40 à l'an 67 ? Et qui donc aussi s'est occupé d'Ephèse même, en dehors des deux ans de saint Paul, pendant les vingt années qui vont de la

dispersion des apôtres, ou mieux du partage des provinces, jusqu'à l'établissement de Timothée comme évêque d'Ephèse ?

Admettez-vous qu'Ephèse a été pour un temps abandonnée ? Admettez-vous que la province, cette grande et belle province d'Asie, a été pour un temps plus long encore abandonnée, elle aussi ? Prenez garde au dilemme : ou saint Jean est coupable, si, pouvant aller dans la province à lui échue, il a tardé de s'y rendre ; ou le Saint-Esprit a été imprévoyant en le chargeant, dès l'an 38 ou 39, d'une province où il ne pouvait aller qu'après 67, soit près de 30 ans plus tard.

Saint Irénée dit bien qu'une Eglise à Ephèse a été fondée par saint Paul... à Paulo quidem fundatam, mais il ajoute un mot qui donne à penser : Jean « étant là » jusqu'à Trajan : « Joanne autem permanente apud eos usque ad Trajani tempora. (Hér. livr. III, ch. III.) Depuis quand Jean est-il là ? saint Irénée laisse toute latitude.

Chose à noter ! Tertullien et saint Jérôme ne tiennent aucun compte ni de saint Paul, ni de saint Timothée, dans les origines de l'Asie chrétienne. A Jean, pour le premier, s'arrête la série des évêques d'Asie ; en Jean, pour le second, toutes les Eglises d'Asie trouvent leur fondateur.

Polycrate, non plus, ne nomme ni saint Paul, ni saint Timothée, dans sa fameuse lettre au pape saint Victor. Le concile de 431 fait de même ; le nom seul de Jean revient çà et là dans les discours et les séances. De même encore pour la tradition locale ; elle laisse complètement de côté saint Paul et saint Timothée, pour ne se souvenir que de saint Jean, pour ne s'occuper que de saint Jean, pour n'honorer que saint Jean. Aucune église à Ephèse, dans tout le cours de l'histoire, qui rappelle leur souvenir.

ou, on remarque : St Irénée parle d'une Eglise fondée à Ephèse par St Paul, mais il ne dit pas que St Paul a fondé l'Eglise d'Ephèse. aliud in Epheso, et aliud Ephesi. V. Martia. p. 22  
Epheso

Tout cela n'autorise-t-il pas à penser que saint Paul pourrait bien n'avoir eu dans l'ensemble de l'Eglise d'Ephèse, soit comme fondation, soit comme direction, qu'une part fort secondaire.

Qu'on se rappelle cette lettre aux Ephésiens, où saint Paul semble parler à des inconnus, allant jusqu'à leur demander s'ils ont eu connaissance de la dispensation de grâce qui lui a été donnée pour eux. (Eph. ch. III, 2.)

Qu'on se rappelle ce rite judaïque suivi par toutes les Eglises d'Asie, par celle d'Ephèse comme les autres.

Qu'on se rappelle ce fait : Timothée est à peine mis à la tête de la chrétienté établie par saint Paul à Ephèse, que saint Jean vient à son tour s'établir à Ephèse, et s'y fixe comme chez lui, à côté du jeune évêque avec lequel il vivra de 67, selon nous, à 97, et auquel il succédera de 97 à 100, comme chef unique de l'Eglise particulière d'Ephèse.

A Antioche, dit Ritter, il y eut double Institution : la première créée en 36 pour les Juifs de naissance, et dont saint Pierre aurait été le chef ; la seconde établie vers l'an 39 par Paul et Barnabé, pour les païens convertis. (Hist. de l'Egl., 5<sup>e</sup> édit., p. 51.)

Admettons la même chose pour Ephèse ; du coup maintes obscurités s'éclaircissent ; du coup maintes difficultés disparaissent. Avec deux chrétientés distinctes, à Ephèse comme à Antioche : l'une pour les Juifs avec saint Jean, l'autre pour les Gentils avec saint Paul et saint Timothée, tout s'explique et tout concorde.

Cela comble l'embarrassante lacune qui existe à Ephèse de 40 à 55, et de 57 à 64 ou 65, dans le système de saint Paul seul en Asie.

Cela ensuite explique le séjour simultané à Ephèse de saint Jean et de saint Paul, puis de saint

Jean et de saint Timothée, jusqu'à la mort de ce dernier en 97 ou 98.

Cela explique comment l'Eglise partielle de saint Paul, si retentissante dans saint Luc, parce qu'il ne s'occupe que d'elle seule, n'a laissé, ni chez les Pères, ni dans l'histoire, ni dans le pays, aucun grand souvenir ; et comment saint Jean, réunissant finalement les deux Eglises, domine tout.

Cela explique le ton gêné de l'Epître aux Ephésiens, dans laquelle saint Paul s'adresse aux saints des deux Eglises : *Omnibus sanctis qui sunt Ephesi.*

Cela explique le mot de saint Ignace et le mot de saint Irénée mêlant vaguement le nom de saint Paul et le nom de saint Jean.

Cela explique d'autre part le mot si ferme et de Tertullien et de saint Jérôme, affirmant : celui-ci, que saint Jean est le fondateur des Eglises d'Asie ; celui-là, que la série de leurs évêques remonte et s'arrête au même apôtre, l'Eglise de saint Paul n'ayant constitué qu'une Eglise particulière et isolée, fondue bientôt dans l'Eglise de saint Jean, qui seule demeure.

Cela explique le silence de Polycrate qui n'en appelle ni à Paul, ni à Timothée, mais à Jean seul pour la tradition primitive de son Eglise.

Cela explique aussi ce que disent Petrus Pithæus et Palladius, d'après l'*Oriens Christianus*, à l'art. *Ephèse* : que Timothée remplaça Jean à Ephèse pendant l'exil de ce dernier à Pathmos : *Timotheus, Joanne exulante, suffectus est.*

Cela explique enfin et justifie ce qu'on trouve de si affirmatif sur le séjour et l'action de saint Jean à Ephèse, et dans Prochore, et dans Méliton, et dans Marie d'Agréda, et dans C. Emmerich, et dans Hippolyte le Thébain, et dans Abdul-Faradj, et dans

Baronius, et dans Tillemont, et dans Benoît XIV, et dans tous les partisans d'Ephèse.

Que peut-on opposer à ce système de deux Eglises à Ephèse, comme à Antioche : l'une pour les Juifs, l'autre pour les Gentils ? Il cadre avec ce que nous disent les Pères ; il cadre avec l'Écriture ; il cadre avec la tradition ; il cadre avec l'histoire et les faits connus ; il cadre enfin avec le bon sens, avec la raison. Que faut-il de plus ?

Maintenant, Père, que j'en ai fini avec les objections générales et coutumières, me voici tout à vous. Voyons ces objections qui, d'après vous, « établissent invinciblement » que saint Jean n'est pas allé en Asie avant l'an 67 et que la sainte Vierge n'y a jamais séjourné.

Si j'ai bien compté, — et je vous assure que j'ai fait de mon mieux, — vous m'apportez et vous m'opposez 32 passages ou témoignages : 12 du Nouveau Testament, 20 des Pères ou d'auteurs anciens. Commençons par le Nouveau Testament.

Sur vos 12 passages du Nouveau Testament, 2 sont hors de la question, 4 sont contre vous ; les 6 autres ne prouvent rien.

I. — Hors de la question : ce que vous dites de saint Pierre et de saint Jean allant en Samarie pendant la persécution de Saul, et revenant ensuite à Jérusalem (p. 46).

Hors de la question : le salut de saint Paul à Epénète, son premier disciple en Asie. — Voir page 46.

II. — Contre vous : ce que vous dites de saint Paul passant quinze jours à Jérusalem vers l'an 39, et n'y trouvant ni saint Jean, ni « aucun des neuf autres apôtres » (p. 49). — Voir page 103, n° m.

Contre vous : ce que vous dites, page 51, de Pierre qui part pour Rome à la Pâque de l'an 43, et des

autres apôtres, tous déjà dispersés par le monde « pour y fonder de nouvelles Eglises ». Voir page 105, n° III.

Contre vous : ce que vous dites, même page 51, de saint Pierre qui revient de Rome pour le concile de l'an 50 ou 51, et de saint Jean qui revient de loin lui aussi... sans doute d'Ephèse.

Contre vous enfin : ce que vous dites, page 52, de l'Esprit-Saint qui « empêche saint Paul de prêcher en Asie ». — Voir n° III, page 106.

III. — Restent 6 textes, auxquels vous faites dire ce qu'ils ne disent pas.

1° Page 53 : « Aquila et Priscille furent les premiers chrétiens qui s'établirent à Ephèse. » — C'est vous, Père, qui dites cela ; pas la Sainte Ecriture. Donc passons. Voir page 63 et page 64, n° VII.

2° Page 54 : « Par ces frères », il faut entendre Aquila et Priscille, avec les douze adeptes de Jean-Baptiste. » — C'est vous, Père, qui dites cela ; pas l'Ecriture. Déjà réfuté ci-dessus. Voir de plus page 64, n° VIII.

3° Page 53 encore : « Il ne se trouvait alors à Ephèse que ces douze disciples de Jean-Baptiste. » — C'est vous, Père, qui dites cela ; pas l'Ecriture. Donc passons. — Déjà réfuté ci-dessus, page 115, n° III.

4° Page 56 : « Saint Paul prêcha deux ans à Ephèse ; de sorte que tous ceux qui demeuraient en Asie, Juifs et Gentils, entendirent la parole de Dieu. » (*Act. XIX, v. 9.*)

Quand Lacordaire prêcha à Notre-Dame de Paris ses admirables conférences, la France entière, pour ne pas dire toute l'Europe, retentit des éclats de sa grande éloquence, et la Presse porta dans le monde entier l'écho de sa parole. Est-ce à dire qu'il fut le seul alors à prêcher en France ? De même pour saint

Paul à Ephèse. L'éclat de sa prédication pouvait aider celle du saint Evangéliste, mais ne la supprimait pas nécessairement.

5° Page 56 encore : La plainte de l'orfèvre Démétrius : « Vous voyez et vous entendez que non seulement à Ephèse, mais dans presque toute l'Asie, ce Paul persuade et détourne une grande foule. » (*Act. XIX, 26.*)

Sans parler de l'exagération naturelle à un homme qui se plaint avec emportement, il est clair que si Paul ruine dans son foyer même, à Ephèse, le culte de la grande Diane, il le ruine infailliblement du même coup dans le reste du pays.

6° Page 57 : « Saint Paul n'a jamais prêché l'Evangile là où le Christ était déjà connu, etc. » (*Rom. XV, 20.*)

Répondu déjà à cette difficulté aux objections générales ; une réflexion cependant. Vous êtes d'autant plus inexcusable, Père, de tirer de ce texte une objection contre saint Jean, que vous professez, pages 51-52, la distinction des deux ministères : à Paul celui des Gentils, à Jean celui de la circoncision. Qui donc, dans votre propre hypothèse, empêchait Jean de s'occuper des Juifs à Ephèse, et Paul des Gentils, sans avoir à entrer aucunement dans le champ l'un de l'autre ? Il y avait place, et large place, pour les deux apôtres à la fois, dans cette grande ville d'un million d'âmes, comme il y aurait place aujourd'hui à Paris, à Londres, pour les douze apôtres en même temps.

Voilà qui est réglé, Père, pour les témoignages que vous tirez contre nous de l'Ecriture ; au tour maintenant de vos prétendus témoins de la tradition !

Vous me donnez juste 20 noms. De ces 20 noms, 8 seulement appartiennent aux quatre premiers siè-

cles ; les 12 autres, sauf un : Moschus qui est de 630, sont tous postérieurs au VII<sup>e</sup> siècle. Laissons pour le moment, si vous le voulez bien, ces 12 dernières autorités ; nous les retrouverons toutes, n'ayez peur, en temps et lieu, à leur place respective.

Je pourrais vous faire remarquer que, sur les 8 autorités restant, 3 sont apocryphes : Actes de saint Timothée, Actes de saint Jean, Histoire de saint Jean ; que Silvia ne dit rien, et que Polycrate s'occupe de tout autre chose que de notre affaire ; mais à quoi bon ? Prenons ces autorités telles quelles, et écoutons ce qu'elles disent.

Le témoignage des autorités qui parlent se réduit à ceci : saint Paul a été le fondateur de l'Eglise d'Ephèse, et saint Timothée en a été le premier évêque.

Admettons, Père ! mais ce que nous ne pouvons admettre à aucun prix, c'est la conclusion que vous prétendez en tirer. Voici tout votre raisonnement. Saint Paul a fondé l'Eglise d'Ephèse ; saint Timothée en a été le premier évêque ; donc saint Jean n'est venu en Asie et à Ephèse qu'en 67. Vous trouvez, en bonne logique, et surtout en histoire, cette conséquence absolument rigoureuse, Père ?

Saint Patrick est bien l'apôtre de l'Irlande (372-466). C'est lui qui a érigé le premier siège, bâti la première cathédrale ; vrai ! très vrai ! Mais est-il certain que dans les 400 ans qui ont précédé sa venue en Irlande, aucun, absolument aucun missionnaire n'y ait mis le pied avant lui, n'y ait gagné çà et là quelques âmes au bon Dieu ?

Saint Boniface est bien l'apôtre de l'Allemagne (680-753). C'est lui qui a le premier converti en masse les peuples de ces régions, qui a établi chez eux la hiérarchie ecclésiastique ; mais est-il bien certain que dans les 700 ans qui l'ont précédé,

aucun, absolument aucun missionnaire n'avait mis le pied en Allemagne, n'y avait gagné çà et là quelques âmes au bon Dieu ?

Saint Cyrille et saint Méthode sont bien les apôtres des Slaves, les fondateurs de l'Eglise slave ; mais est-il bien certain que dans les 800 ans qui ont précédé leur mission, aucun, absolument aucun missionnaire n'avait mis le pied en pays slave, et n'y avait gagné çà et là quelques âmes au bon Dieu ?

De même pour saint Paul à Ephèse. Saint Paul a établi le premier un évêque à Ephèse ! En quoi cela empêche-t-il saint Jean d'être venu en Asie avant 67, et d'y être venu avant saint Paul ?

En quoi cela empêche-t-il saint Jean d'être venu à Ephèse avant saint Paul, et d'y avoir plus ou moins séjourné, et d'y avoir gagné certain nombre d'âmes au bon Dieu ? Nous ne demandons pas davantage, cher Père ; et c'est ce qui fait que cet amas de témoignages, réunis contre nous, portent à faux et passent à côté de la question.

Autre chose que saint Jean soit venu en Asie, autre chose qu'il ait séjourné à Ephèse. Autre chose qu'il ait séjourné à Ephèse, en passant, qu'il y ait même réuni des fidèles ; autre chose qu'il s'y soit fixé et qu'il ait pris en main la conduite de l'Eglise particulière d'Ephèse.

Vous me citez enfin Polycrate et Silvia, qui parlent de saint Jean à Ephèse, et point de la sainte Vierge.

Oh cher Père, que je suis heureux de cette objection ! Si vous trouvez si fort contre Panaghia le simple et tout négatif silence de deux personnes, qui ne parlent qu'incidemment d'Ephèse, et dont l'une encore, Silvia, n'y est jamais venue, combien plus fort et plus décisif contre Jérusalem estimerez-vous tout à l'heure non plus le silence négatif de deux personnes seulement, mais le silence positif, très

positif de quinze, de vingt auteurs connus, accrédités, qui rapportent tout ce qu'ils ont vu, entendu à Jérusalem, et dont pas un ne fait la plus minime allusion soit à la mort de Marie au mont Sion, soit à sa sépulture à Gethsémani !

Silvia, vous le savez, n'a jamais visité Ephèse, et ce n'est qu'en passant qu'elle exprime le désir de voir le tombeau de saint Jean. Vous vous étonnez qu'elle parle du tombeau de saint Jean, et pas du tombeau de la sainte Vierge. Mais, cher Père, n'oubliez pas qu'elle vient de Jérusalem, qu'elle n'a vu que Jérusalem. Or ce n'est pas là, à la date de 380, qu'on lui a parlé d'un tombeau quelconque de la sainte Vierge, puisque personne alors n'en parlait, même pour Jérusalem. En eût-il été de même si elle avait pu visiter Ephèse, et surtout Panaghia ?

Assez dit pour Silvia ; mais je ne vous tiens pas quitte à si bon compte pour Polycrate. Vous avez voulu y revenir, malgré tout ce qu'avait dit là-dessus *Ephèse ou Jérusalem*, eh bien, revenons-y !

Polycrate, dites-vous, ne nomme pas la sainte Vierge, et vous en concluez qu'elle n'est jamais venue à Ephèse. Polycrate nomme-t-il saint Paul ? Non ! — Nomme-t-il saint Timothée ? Non ! — Donc, en vertu de la même logique, saint Paul n'a jamais prêché à Ephèse ; saint Timothée n'y a jamais été évêque, n'y est point mort, n'y a point son tombeau. Et voilà à quoi vous aboutissez avec ces conclusions abusives !

De prétendre, comme vous faites, que Polycrate ne nomme que ceux qui ont vécu, et qui de plus ont été ensevelis en Asie, c'est à la fois faux et enfantin.

Polycrate n'a qu'un but : défendre l'usage de son Eglise qui est de célébrer la Pâque le même jour que les Juifs. Que lui faut-il pour cela ? Des témoins,

de bons témoins de l'antiquité apostolique de cet usage ; et voilà pourquoi il en appelle surtout aux grands chefs d'Eglises du passé. Que si, dans la circonstance, après Philippe de Hiérapolis, il nomme aussi ses deux filles, c'est sans doute parce que ces deux vierges, saintes et illustres toutes deux, ajoutaient encore au crédit de leur père.

Depuis quand, pour être bon témoin, est-il nécessaire d'être enterré dans le pays ? Il suffit d'y avoir vécu, et d'avoir vu.

Allons, Père ! donnez-nous des raisons raisonnables, et n'épilguons pas comme un homme aux abois.

Quant à la sainte Vierge, morte, d'après vous, en 44, comment pouvait-elle être appelée à témoigner d'usages qui n'avaient pas eu encore le temps de s'établir, elle vivante ?

Fini, Père, de votre chapitre II et de votre chapitre III. Voyez ! passés au crible, il n'en reste pas grand'chose.

## ARTICLE III.

CULTE DE MARIE. — ÉGLISE D'ÉPHÈSE.

De tout ce chapitre, qui est votre chapitre iv, je ne vois qu'une chose à retenir : votre double aveu au sujet des églises bâties et dédiées à la sainte Vierge. Premier aveu : point d'église, dans le monde entier, dédiée à la sainte Vierge avant la fin du iv<sup>e</sup> siècle (p. 85). — Deuxième aveu : à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, Rome eut son église Sainte-Marie; puis, après Rome, Ephèse; puis, après Ephèse, Jérusalem (p. 91).

Tel qu'il est, ce simple aveu a du bon pour Ephèse. Comment, en effet, expliquer qu'Ephèse ait été une des premières villes à bâtir une église à Marie, si, comme vous le prétendez, Marie n'a jamais mis le pied à Ephèse?

Attribuer cela au grand souvenir de saint Jean? Oh Père! voilà qui jure, voilà qui hurle avec tout votre système. Si saint Paul a tout fait à Ephèse; si saint Timothée a été seul à gouverner cette Eglise jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'en 97; si saint Jean n'en a pris la direction que lorsqu'il était déjà centenaire, incapable d'agir, incapable de parler, à la veille de sa mort, quel si grand souvenir voulez-vous qu'il ait laissé à l'Eglise d'Ephèse? Parlez-nous de saint Paul, le fondateur, bien! parlez-nous de saint Timothée, le premier évêque, à la bonne heure! Mais de Jean qui, d'après votre théorie, n'a rien fait là; mais de Jean qui, d'après votre théorie, ne serait

venu à Ephèse que lorsqu'il n'était déjà plus qu'une ruine!... c'est une contradiction manifeste.

Remarquez-vous, Père, comme la logique des choses vous ramène constamment et malgré vous à la vraie thèse d'Ephèse?

Mais je désire quelque chose de plus précis, et j'espère y arriver, Dieu aidant, vous aussi, Père.

Vous reconnaissez, page 159, que l'église Sainte-Marie à Jérusalem ne date que du v<sup>e</sup> siècle. Vous reconnaissez au même endroit que « la première basilique élevée à Rome à la Mère de Dieu » ne remonte pas au delà « de la fin du iv<sup>e</sup> siècle ». Il ne me reste plus, pour gagner ma cause, qu'à établir que l'église Sainte-Marie d'Ephèse est antérieure et à celle de Jérusalem, et à celle de Rome; or c'est à quoi, Père, vous vous employez vous-même, avec une bonne grâce parfaite.

D'après vous, page 96, l'église dite double ou du Concile se compose de deux églises successivement bâties : l'une plus ancienne, l'autre plus récente.

D'après vous encore, page 93, l'église de l'Ouest, que vous appelez église Saint-Jean, est, non de la fin du iv<sup>e</sup> siècle, mais du iv<sup>e</sup> siècle tout court. <sup>111</sup>

Or, assure de la façon la plus positive M. Weber, qui corrige lui-même ici sa brochure, cette église de l'Ouest est, « sans aucun doute », postérieure à l'église de l'Est ou église Sainte-Marie. Si donc l'église de l'Ouest, que vous appelez église Saint-Jean, est du iv<sup>e</sup> siècle tout court, il faut remonter plus haut encore pour l'église de l'Est ou de Sainte-Marie, incontestablement plus ancienne.

J'ai demandé à M. Weber une date précise. « Assigner une date précise, m'a-t-il répondu, ce n'est guère possible. Mais il est permis de faire remonter aussi haut que l'on veut cette église Sainte-Marie, c'est-à-dire jusqu'à Constantin (306-337), même plus

<sup>111</sup> Vous dites plus encore : « Son style, son orientation permettent de la faire remonter aux premiers temps du Christianisme » p. 93

haut, supposé qu'elle ait pu échapper au décret de destruction lancé par Dioclétien contre toutes les églises chrétiennes. »

Cela concorde avec ce que dit Amédée Thierry dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1871, de l'église d'Ephèse, « la seule, dit-on, qui fût alors dédiée à Marie, dans le monde entier ».

Cela concorde avec ce que dit Mgr Baunard de l'église Sainte-Marie, qui remonterait à saint Jean : simple sanctuaire d'abord consacré par saint Jean lui-même ; puis, après diverses transformations, cathédrale d'Ephèse. (*Vie de saint Jean*, p. 269.)

Cela concorde avec ce qu'écrit Thomassin : « Déjà Pulchérie avait élevé à la Mère de Dieu le temple des Blaquernes, sans parler de la basilique, beaucoup plus ancienne, de Sainte-Marie à Ephèse ». (*De Festis*, liv. II, ch. XI, n° 10.)

Cela concorde avec ce que dit Tillemont, 1 volume, page 492 : « La cathédrale d'Ephèse était dédiée sous le nom de Marie, et nous n'en trouvons aucune autre en ce temps-là, dans des auteurs dignes de foi ».

Ceci posé, je vous le demande, Père, expliquez-nous Ephèse dédiant une église, sa cathédrale, à la sainte Vierge cent ans et plus avant Jérusalem, si Marie n'a jamais mis le pied à Ephèse ; si saint Jean lui-même n'a joué à Ephèse que le très mince rôle que vous prétendez.

Supposons « ce grand souvenir » laissé par saint Jean à Ephèse, et qui est en opposition flagrante avec tout votre système ; expliquez-nous encore comment ce souvenir a été plus efficace pour amener les Ephésiens à bâtir chez eux une église à Marie, que la présence continuelle du tombeau même de cette divine Vierge ne l'a été à Jérusalem, pour amener les Hiérosolymitains à recouvrir au moins

ce tombeau d'une simple chapelle, alors, notez cela ! que la Visitation, moins glorieuse assurément que l'Assomption, avait dès 380 sa basilique propre, d'après ce que vous assurez vous-même, p. 86.

Allez, Père ! vous aurez beau vous tourner et vous retourner, partout vous vous buterez à des mystères ; partout vous vous heurterez à des illogismes, tant que vous vous obstinerez à défendre cette prétendue tradition de Jérusalem, qui soulève chaque jour de nouvelles difficultés, et qui devient de moins en moins défendable.

(1) Cela concorde enfin avec ce que vous dites vous-même de l'église du Conc. pp 93-94 : « Le style de cet édifice, son orientation et permettent de faire remonter son origine aux premiers temps du Christianisme ».

## ARTICLE IV.

## LA PHRASE DU CONCILE.

Voilà 300 ans que les plus savants personnages discutent ce fameux passage du concile d'Ephèse; après 300 ans, le débat continue. Ce n'est pas vous, Père, qui le trancherez; ni moi non plus. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de comparer nos autorités, nos raisons; et de voir qui l'emporte.

Voici mes principales autorités :

1° Baronius (1528-1607), à l'an 44, n° XI : « Que la sainte Vierge soit partie avec saint Jean et qu'elle ait habité près de lui à Ephèse, les Pères du concile l'indiquent clairement... *non obscure indicant* ».

2° Cornelius à Lapide (1566-1637), vol. XVI, page 618 : « C'est pourquoi Jean allant à Ephèse y mena avec lui la Bienheureuse Vierge. De là ce qui est dit (chap. xxvi) dans une lettre du concile d'Ephèse que la Bienheureuse Vierge et saint Jean ont parfois séjourné à Ephèse : *quandoque incoluerunt Ephesiorum civitatem* ».

3° Quaresmius (1583-1656) : « Il conduisit avec lui la sainte Vierge Mère de Dieu, qui habita près de lui à Ephèse, comme il est dit clairement dans la lettre synodique du très saint concile d'Ephèse ».

4° Tillemont (1637-1698, vol. I, p. 496, note 46) « soutient qu'on ne peut suppléer dans le texte du concile que le verbe *est* ou *sont* : ce qui prouve bien que les tombeaux de saint Jean et de la sainte Vierge sont à Ephèse. Il faudra donc dire, conclut-il, qu'un

concile œcuménique a cru cette tradition et l'a bien voulu autoriser. »

Et page 491, vol. I, édit. 1693 : « Nous ne voyons pas le moyen de douter qu'elle n'ait été à Ephèse et même qu'elle y soit morte, après ce que nous en dit le concile d'Ephèse »...

5° Serry (1659-1738) : « Serry a toute une dissertation pour appuyer l'opinion de Tillemont. » (Migne, *C. compl.*, XXVI, p. 595 ; — et Serry lui-même, *Exercitationes de Christo...* Venise, page 457.)

6° Dom Calmet (1672-1757) : « Il y a une lettre du concile d'Ephèse qui prouve que l'on croyait au v<sup>e</sup> siècle qu'elle y était enterrée. » (Calmet, *Dict. Bibliq.*, 2<sup>e</sup> vol., p. 31.)

7° Baillet, vers 1685 : « Saint Jean et la sainte Vierge étant morts tous deux, on ne peut attribuer à ce passage du concile qu'un seul sens : là sont les tombeaux de saint Jean et de la sainte Vierge. » (*Vie des Saints*, 15 août.)

8° Benoît XIV (1675-1758), *Traité des saints Mystères*. — D'après vous-même, page 97, Benoît XIV s'est, comme Tillemont, « laissé embrouiller » par la phrase du concile.

9° Bible de Vence (1743) : « Quelques auteurs croient que les Pères du concile d'Ephèse ont voulu dire que la sainte Vierge reposait à Ephèse... Plusieurs savants ont ainsi entendu ce passage, et quelques auteurs syriens ont dit de même que la sainte Vierge était enterrée à Ephèse. » (Vol. XXI, page 411.)

10° Pères Richard et Giraud, 1760 : « On a une lettre du concile d'Ephèse qui prouve qu'au v<sup>e</sup> siècle on l'y croyait enterrée. » (*Grand Dict. univ.*, t. III, p. 833.)

11° Berti-Laurent, 1769. Voir *Hist. ecclés. Dissertations*.

12° Sassarelli, 1769 : *Hist. ecclés.*, vol. I, p. 286.

13° Fleury, 1777 : « Dans cette lettre, le concile joint ensemble saint Jean et la sainte Vierge ; or il est certain par une autre lettre que le sépulcre de saint Jean était à Ephèse, dans une église de son nom. » (*Hist. ecclés.*, vol. I, p. 33, et vol. IV, page 341.)

14° Dezobry : « D'après une tradition adoptée au v<sup>e</sup> siècle par le concile d'Ephèse, ce fut dans cette ville que Marie mourut. » (*Diction. biographique*, art. *Marie*.)

15° Enger Maximilien, 1854, s'étonne que les apocryphes mettent la mort de la sainte Vierge à Jérusalem, contrairement aux anciens auteurs fondés sur le texte de saint Jean, ch. xix, 26-27, et contrairement à la lettre du concile d'Ephèse, qui rapporte sa mort à Ephèse comme chose incontestable. Voir *Dict. apocryp.* Migne, vol. II, page 503 ; — et l'édition arabe du *Liber Joannis*, 1854.

16° Moroni : « Une lettre du concile général d'Ephèse prouve qu'au v<sup>e</sup> siècle on croyait que la sainte Vierge y avait été ensevelie. » (*Grand Dict.* vol. XLII, p. 303.)

17° P. Ventura : « Pour ne point s'en séparer, il la conduisit avec lui dans toutes ses courses apostoliques. — Il résulte de la lettre du concile d'Ephèse que lorsqu'il fonda cette Eglise, il avait avec lui la Mère du Rédempteur. » (*Mère de Dieu et des Hommes*, édit. Vivès, p. 57.)

18° Amédée Thierry : « La Vierge Marie était morte à Ephèse, où elle avait suivi le fils d'adoption. Elle y avait son tombeau, non loin de celui du disciple bien-aimé. C'était là du moins l'opinion commune au v<sup>e</sup> siècle, opinion exprimée par le concile même. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1871.)

19° Cours de Migne : « Que la Mère de Dieu soit

morte à Ephèse, ce qui le persuade surtout, c'est la lettre synodique du concile de 431 au clergé et au peuple. » (*C. Th.*, vol. VIII, p. 1327.)

20° Vorrepierre, 1864 : « C'est à Jérusalem que saint J. Damascène la fait mourir ; mais suivant une autre tradition, qui a été adoptée par le concile d'Ephèse au v<sup>e</sup> siècle, elle mourut dans cette ville, à l'âge de 59 ans. » (*Encycl. Univ.*, vol. II, p. 1336.)

21° Abbé Gainet : « Est-ce à Ephèse, comme on croyait au v<sup>e</sup> siècle, selon une lettre du concile œcuménique ? est-ce à Jérusalem que s'écoulèrent ses dernières années ? Il n'est pas aisé de le décider. »

Et plus loin : « Ajoutons à ces causes de doute la lettre des Pères du concile d'Ephèse supposant que Marie est décédée dans cette ville. » (*La Bible sans la Bible*, p. 479.)

22° Mgr Le Camus : « On sait que le troisième concile général tenu en 431 place à Ephèse le tombeau de la Vierge. » (*Voyage aux Pays Bibliques*, I vol., p. 258.)

23° Le célèbre professeur Bardenhewer, de Munich, dans la *Literarische Rundschau* de Fribourg, 1896, n° 11, p. 345, cite deux philologues qui expliquent le texte du concile dans un sens favorable au séjour de Marie à Ephèse. (H. Usener, *Acta sancti Timothei*, Rome, 1877, p. 49 ; et le Dr Th. Zahn, Erlangen, 1880, CLXIX, p. 30.)

Voilà, Père, un certain nombre d'autorités connues. Les trois quarts de ces autorités sont pour la mort de Marie à Ephèse, toutes sont pour le séjour, ce qui est l'objet précis à établir. En voulez-vous d'autres ? j'en ai à votre disposition.

Maintenant à votre tour : vos autorités ? — J'ai beau lire et relire votre chapitre, je n'en trouve que deux : Combefis et le Rév. Chrysostome Pappadopoulos, p. 108. Deux ! ce n'est pas beaucoup. Encore

sur ces deux, Combes est-il pour nous, puisque, au rapport de Benoît XIV, il sous-entend *aliquando habitaverunt, ædes habent, in honore habentur*. (Migne, C. Th., XXVI, n° 10, p. 595.) Reste donc le seul Rév. Chrysostome Pappadopoulos. Mais voyez, Père, quand la malechance s'abat sur un pauvre homme, tout lui fond entre les mains. Voilà que le Rév. Chrysostome Pappadopoulos lui-même n'est pas avec vous. Ce que vous entendez, vous, du lieu où le concile se réunit, il l'entend, lui, des églises où saint Jean et la sainte Vierge sont honorés : ce qui revient à l'*ædes habent*, que vous déclarez, page 107, n'avoir pas de sens pratique. (V. broch. Papp. Jérus. 1896, p. 11-12.)

Donc, Père, en fait d'autorités à nous opposer, vous êtes seul ! Voyons si vous serez plus riche en raisons qu'en autorités.

Notre raisonnement à nous est simple et clair : ou le texte a été mutilé, ou il est intact. A-t-il été mutilé ? C'est évidemment que le verbe supprimé était pour nous, puisqu'on profite de cette suppression pour affirmer qu'il n'y a, dans ce texte, rien pour Ephèse. Le texte est-il intact ? Encore mieux pour nous. D'après toutes les grammaires, d'après tous les us et coutumes, c'est le mot *sont* qu'il faut sous-entendre. Or *sont* n'a jamais voulu dire : *furent honorés, vécurent, résidèrent* ; encore moins : *ont des églises*. Toutes ces interprétations n'ont pas le sens pratique, comme vous le dites très franchement, p. 107, et sont de pure fantaisie. *Sont* veut dire *sont* ; pas autre chose. Or comment une personne morte peut-elle être encore quelque part ? par ses restes ou par son tombeau. C'est du bon sens et de la raison. — V. Eph. p. 92 — Un dessein sur 11105. p. 49

Vous prétendez que par ces mots : « Là où Jean le Théologien et la Vierge sainte Marie Mère de

Dieu », le concile a voulu simplement désigner l'église Saint-Jean et l'église Sainte-Marie, où se réunissait le concile. Non, Père, pas possible ! pour deux raisons tirées toutes deux de l'histoire et du concile même.

*Première raison.* — Jamais le concile ne dit Jean tout court pour désigner l'église Saint-Jean ; ni Marie tout court pour désigner l'église Sainte-Marie. Demandez au Rév. Chrysostome Pappadopoulos. Il a eu la patience de relever tous les passages du concile où il est question soit de l'église Saint-Jean, soit de l'église Sainte-Marie ; il en a trouvé 24 ; or, dans les 24 passages, le mot église ou basilique accompagne invariablement le nom propre Jean ou Marie ; pas une seule exception. J'ai voulu contrôler l'enquête du Rév. Chrysostome Pappadopoulos et je suis arrivé au même résultat que lui. Est-il question de l'église Saint-Jean ? Les Pères disent *basilique Saint-Jean*. Est-il question de l'église Sainte-Marie ? Les Pères disent *église Sainte-Marie...* dans la grande église appelée Marie... dans la sainte église appelée Marie... dans la grande et sainte église appelée Marie, etc., etc., etc. Nestoriens et catholiques usent ici du même langage. C'est un fait. Or, dans le texte qui nous occupe, il n'y a aucun accompagnement : ni le mot église, ni le mot basilique, ni le mot métropole. Donc, Père, dans la pensée du concile, il est bien et dûment question de la personne de saint Jean, de la personne de Marie ; et pas des églises, où se réunit le concile.

La deuxième raison est encore plus forte ; j'ose même dire qu'elle est invincible : l'église Saint-Jean ne servait point comme lieu de réunion au concile.

*Deuxième raison.* — Vous dites bien, cher Père, qu'après avoir bâti une église à saint Jean, les Ephésiens voulurent en bâtir une aussi à la sainte

Vierge, et qu'ils eurent la délicate pensée de joindre les deux églises, bout à bout, dans un même édifice (p. 96). Malheureusement pour vos théories, ce n'est là qu'une pieuse supposition.

« Malgré le charme élevé de cette légende, comme dirait Mgr Baunard, la froide et impartiale histoire... vous condamne, Père, et condamne votre légende avec vous. Jamais il n'y a eu là d'église Saint-Jean réunie à l'église Sainte-Marie; témoin le concile, qui ne parle que d'une seule église: *in ecclesiâ sanctâ, in ecclesiâ magnâ, in hanc ecclesiam*, etc.; et qui douze fois la désigne par le nom unique de Sainte-Marie: *quæ vocatur Maria, ... quæ appellatur Maria, ... quæ dicitur Maria*...; témoins encore les Nestoriens eux-mêmes, qui refusent de s'unir au concile dans l'église Sainte-Marie, et qui cherchent à tenir des conciliabules dans l'église Saint-Jean, située plus loin, dans un autre quartier de la ville.

Lequien confirme entièrement cette doctrine dans l'*Oriens Christianus*, art. *Ephèse*, p. 670, lorsqu'il dit: « L'église cathédrale d'Ephèse, jadis appelée Marie, est complètement ruinée; à peine en reste-t-il quelques vestiges. L'autre église, qu'on appelait église Saint-Jean, n'est plus aujourd'hui qu'une mosquée ».

Lequien dit vrai pour l'église Sainte-Marie, située dans la plaine, en avant du stade; il se trompe pour l'église Saint-Jean, en la confondant avec la mosquée Sélim bâtie près du château; mais il ne se trompe qu'à demi pour l'emplacement, puisque c'est tout près de là, sur le plateau voisin, que la tradition indique la place de l'ancienne église Saint-Jean, et que l'on voit encore les restes superbes de la basilique Justinienne.

De tout ceci, et de ce qui précède, une chose

résulte, Père: c'est que nous pourrions bien n'avoir pas aussi tort qu'on prétend: et d'entendre le texte du concile comme nous l'entendons, et de penser qu'il autorise, qu'il confirme notre croyance, tant au séjour qu'à la mort de Marie à Ephèse.

J'en ai fini, Père, avec votre première partie et les cinq chapitres qui la composent. Au moment de les quitter, je me retourne vers eux, et je m'aperçois d'une curieuse chose. Evidemment votre intention, en écrivant ces cinq chapitres, était de nous combattre; eh bien, voyez l'ironie des choses:

Dans votre 1<sup>er</sup> chapitre, vous citez deux voyantes, qui toutes deux sont d'accord pour faire aller de bonne heure saint Jean avec la sainte Vierge à Ephèse: Marie d'Agréda, dès le 5 janvier 40; C. Emmerich, un peu plus tôt encore, c'est-à-dire dans le cours de l'année précédente. Et vous qui n'avez qu'un but: établir que saint Jean n'est allé qu'en 67 en Asie, et que la sainte Vierge n'y a jamais mis le pied!

Chapitre II et chapitre III, pour confirmer la même thèse, vous m'apportez 12 passages des Actes et 20 d'auteurs divers plus ou moins anciens. Or, de ces 32 textes, 25 au moins passent à côté de la question ou ne prouvent rien. Dans les 7 passages qui restent, vous constatez que l'Esprit-Saint empêche saint Paul de prêcher en Asie, lot de saint Jean. Vous constatez qu'en 39 Paul ne trouve à Jérusalem ni saint Jean, ni « aucun des neuf autres apôtres ». Vous constatez qu'après la Pâque de 43, Pierre s'en va à Rome, et que les autres apôtres n'ont point attendu jusque-là pour se disperser et pour aller par le monde « fonder de nouvelles Eglises », etc., etc., etc. C'est contre vous, Père, tout cela! pas contre nous.

Chapitre IV. Vous reconnaissez, vous démontrez

même qu'Ephèse est une des premières villes, sinon la première ville, à élever une église à la sainte Vierge. C'est pour nous cela, Père ! pas contre nous.

Enfin, dans votre chapitre v, vous discutez la fameuse phrase du concile de 431 ; et nous arrivons comme résultat à constater ceci : 1° que vous êtes le seul, à faux encore, à l'entendre *du lieu* où siège le concile ; 2° que tous les autres, à l'unanimité, ou l'entendent de la mort de la sainte Vierge à Ephèse, ou du moins comprennent : là où Jean et Marie résidèrent, ont des temples, sont honorés. Encore pour nous cela, Père ! Que Dieu donc vous bénisse pour les cinq bons chapitres de cette première partie !

## ARTICLE V.

TRADITION DE JÉRUSALEM AU IV<sup>e</sup> SIÈCLE.

Pour établir la tradition de Jérusalem au IV<sup>e</sup> siècle, vous nous citez certain nombre d'auteurs appartenant aux quatre premiers siècles, et aussi certain nombre d'auteurs qui sont postérieurs de beaucoup. Père, si vous le voulez bien, nous laisserons encore ces derniers auteurs ; pour les renvoyer à leur place respective, puisque vous avez pour chacun d'eux un siècle particulier. Soyez tranquille, nous les retrouverons tous, tous, en temps et lieu, et nous leur ferons bonne figure. Bornons-nous pour le moment aux témoins contemporains ; aussi bien sont-ce les seuls qui peuvent dire : j'ai vu, j'ai entendu ; donc de fait être seuls de vrais témoins.

Si je compte ces témoins contemporains, j'en trouve six, pas plus ; si je les pèse, tous apocryphes ! et quels apocryphes ! rejetés très justement par tous les historiens sérieux ; puis, ce qui achève de leur ôter tout crédit, officiellement condamnés, pour la plupart, par le pape Gélase au concile de Rome, l'an 493 ou 496 : le faux Prochore, le faux Ignace, le faux Aréopagite, le faux saint Jean, le faux Mé-liton, enfin la fausse Apocalypse de Marie avec sa descente aux Limbes.

Voilà, Père, ceux que vous ne craignez pas d'apporter comme témoins sérieux, comme témoins fondés, comme témoins authentiques, comme témoins incontestables d'une tradition historique ! Et vous vous étonnez, p. 430, que « le témoignage de tant

de versions différentes » ne sache point émouvoir les partisans de Panaghïa-Capouli ! Et après cela, vous faites le difficile avec nos voyantes ! Mais elles au moins, je sais qui elles sont, ce qu'elles valent, tandis que vos apocryphes !...

Mais, cher Père, au lieu de prendre six témoins suspects, pour ne pas dire tout net six faux témoins, pourquoi ne pas en appeler aux grands historiens qui ont écrit de Jérusalem ? Pourquoi ne pas en appeler aux évêques qui ont gouverné l'Eglise de Jérusalem, du premier au quatrième siècle ? Pourquoi ne pas en appeler enfin à tant de pèlerins illustres, qui ont visité Jérusalem dans ces quatre premiers siècles ? Un seul de leur témoignage aurait une tout autre valeur que les six pseudo-témoignages de ces six malheureux apocryphes, sans autorité personnelle, marqués de plus de la censure infamante du pape Gélase.

Eh ! je comprends. Ce n'est pas l'envie qui vous a manqué, ni la bonne volonté ; mais pour citer, il faut avoir qui citer. — Je suis sûr que vous avez fouillé bien des livres, bien des papiers, pour trouver quelques témoins qui vous fussent favorables dans les 428 années qui ont précédé l'élévation de Juvénal au siège de Jérusalem. Hélas, pas un ! pas l'ombre d'un ! en dehors de ces pauvres apocryphes. Quel aveu, Père, contre la tradition de Jérusalem ! Car il faut bien le dire et le reconnaître, si vous n'avez trouvé personne pour vous, ce n'est pas faute de gens connus et instruits qui aient visité Jérusalem, et qui aient écrit de Jérusalem, pendant ces quatre siècles et demi. Mais voilà ! pas un ne parle de la mort, ni de la sépulture de Marie à Jérusalem.

En 202, saint Clément d'Alexandrie séjourne à Jérusalem. Saint Clément a écrit beaucoup ; pas un

mot de lui ni sur la mort, ni sur le tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem.

En 211, saint Alexandre visite la ville sainte ; il y succède bientôt à l'évêque Narcisse. Pendant 39 ans il fut là, voyant tout, entendant tout, recueillant les traditions, en formant une belle bibliothèque. Mais pas un mot de lui ni sur la mort, ni sur le tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem.

De 228 à 253 selon Mgr Battifol, Origène fut presque toujours en Palestine, très souvent à Jérusalem. Qui a écrit plus qu'Origène ? Mais pas un mot de lui ni sur la mort, ni sur le tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem.

De 265 à 340, Eusèbe visite Jérusalem, compose sa chronique, écrit son histoire pour laquelle il puise à pleines mains dans la bibliothèque de saint Alexandre. Il y parle beaucoup de la Jérusalem de son temps, de ses monuments, de ses temples, de ses souvenirs, etc. Mais pas un mot de lui ni sur la mort, ni sur le tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem.

Après l'historien Eusèbe, l'historien Sozomène, 324-443 ; puis l'historien Socrate, 380-439 ; puis l'historien Théodoret, 393-458. Tous trois composent une histoire ecclésiastique, où ils parlent des lieux saints tels que Constantin les trouva, et aussi des monuments principaux alors existants dans la ville. Pas un mot d'eux ni sur la mort, ni sur le tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem.

Même silence pour sainte Hélène qui passe deux ans à Jérusalem (326-328), avec mission spéciale de retrouver les Lieux Saints et de les remettre en honneur.

Même silence pour le Pèlerin de Bordeaux, qui en 333 visite longuement Jérusalem, et cite nom par nom les pieux endroits qu'il a vus, où il a prié, etc., etc., etc.

Même silence pour saint Cyrille de Jérusalem. Né à Jérusalem en 315, évêque de Jérusalem de 350 à 386, il adresse à son peuple 28 instructions dans lesquelles il revient plusieurs fois sur le nom, sur les gloires de Marie... Mais rien de sa mort, rien de sa sépulture à Jérusalem.

Même silence pour saint Basile le Grand, qui vers 356 visite Jérusalem, et y séjourne un certain temps.

Même silence pour saint Grégoire de Nysse qui en 379 visite à son tour les Lieux Saints, et écrit tout un livre sur son pèlerinage.

Même silence de l'illustre Silvia, qui voit Jérusalem en 380, et qui raconte ensuite longuement ce qu'elle a vu. Elle va jusqu'à parler de la grotte de l'Agonie qui n'est qu'à 20 mètres en droite ligne du prétendu tombeau de la sainte Vierge; et d'elle non plus rien de ce prétendu tombeau de la Vierge.

Même silence pour saint Cyrille d'Alexandrie, le futur président du concile d'Ephèse, qui, avant de devenir patriarche, va passer quelque temps à Jérusalem, sous l'évêque Jean, pour s'y former à la science ecclésiastique et à la vertu.

Même silence pour sainte Paule et sa fille Eustochium, venues toutes deux en Terre Sainte vers l'an 385, pour y mourir après des années et des années de séjour. Que de lettres à leurs amies de Rome, sur les pieux souvenirs, sur les pieux attraites de Jérusalem! Mais rien de la mort, rien du tombeau de la Vierge à Jérusalem!

Même silence pour Mélanie l'Ancienne et pour Mélanie la Jeune, qui passent à Jérusalem, la première 27 ans, de 384 à 411 ou 412; la seconde 22 ans, de 417 à 439.

Même silence pour Paul Orose, 415, — et pour Ruffin, et pour saint Jérôme, qui emploient, Jérôme surtout, des 20, des 30, des 40 ans à étudier les

Lieux Saints, et à recueillir sur les Lieux Saints toutes les traditions juives et chrétiennes.

Même silence enfin et de Paul l'Ibérien, 460-485; et du moine Gérontius, 439-479

Sommes-nous allés assez loin, Père? et est-ce assez de témoins connus, tous connus ceux-là, bien connus?

Pour achever la démonstration, et établir qu'il ne s'agit pas ici d'un silence négatif comme pour Ephèse, mais d'un silence bien positif, voici saint Epiphane (310-403), érudit tout de bon, pas comme M. Berger! de plus, vieil habitué de Jérusalem, qui dans un livre public que vous connaissez bien, *Les Hérésies*, broche sur le tout, et déclare hautement à qui veut l'entendre : qu'il ne sait et qu'on ne sait (*nescimus*) si la sainte Vierge est morte ou pas morte, si elle a été ensevelie ou pas ensevelie... qui, enchérissant encore sur ces paroles pourtant déjà si fortes, atteste de plus « qu'il ne sait pas s'il est possible de trouver quoi que ce soit éclairant d'un jour quelconque cette question ». Et personne ne proteste! et personne ne crie à l'exagération; et personne ne lui dit : Mais, bon Saint, ce tombeau, ce tombeau de Gethsémani!...

Ah! que vous êtes bien venu, Père, en face de tout cela, de nous apporter avec des airs de triomphe, comme témoins convainquants de la vraie, de l'antique, de l'authentique, de l'historique, de la GRANDE tradition de Jérusalem, vos six lépreux d'apocryphes! La tradition de Jérusalem au iv<sup>e</sup> siècle, la voilà telle qu'elle résulte et du silence des uns et de la négation si catégorique des autres : nulle, Père, nulle, absolument nulle.

Si vous aviez contre nous la dixième partie de ce que je viens de citer contre vous, un témoignage seulement pareil à celui de saint Epiphane, quel chant de victoire vous entonneriez! et comme vous

nous mèneriez tambour battant, crosse dans le dos ! Vous en particulier, cher Père, qui cherchez déjà à faire un grandissime argument contre Ephèse du silence purement négatif de Silvia et de Polycrate : de Silvia qui n'a même pas mis le pied à Ephèse ; de Polycrate qui, dans son cas, avait tout autre chose à faire qu'à s'occuper de la très sainte Vierge.

## ARTICLE VI.

TRADITION DE JÉRUSALEM AU V<sup>e</sup> SIÈCLE.

Vous me citez quatre témoins : 1<sup>o</sup> le *Breviarius* de Jérusalem, 2<sup>o</sup> un Pèlerin arménien, 3<sup>o</sup> Euthymius, et 4<sup>o</sup> Juvénal : en somme, trois inconnus et un suspect. Quand je vous dis, Père, que vous n'arrivez pas, pour les cinq premiers siècles, à sortir des apocryphes ou des inconnus ! En voici une preuve de plus ; et c'est encore vous qui nous la donnez.

Ce n'est pas tout. Vous faites des efforts surhumains pour pouvoir croire le premier, et pouvoir ensuite faire croire aux autres, que vos deux premiers inconnus sont au moins du v<sup>e</sup> siècle. Hélas ! force vous est de confesser, page 168, que la « docte *Revue Palestinienne* de Londres ne voit dans l'écrit du Pèlerin arménien qu'un document du vi<sup>e</sup> siècle ». Or, si le Pèlerin arménien n'est que du vi<sup>e</sup> siècle, *a fortiori* le *Breviarius*, puisque de votre propre aveu — même page 168 — le *Breviarius* est postérieur à la description du Pèlerin arménien.

En dehors de toute raison d'autorité, j'incline fort à penser comme « la docte *Revue Palestinienne* » ; c'est vous, Père, qui m'y portez.

Vous dites, page 166 : « l'auteur du *Breviarius* trouva déjà à Gethsémani le glorieux tombeau de la sainte Vierge renfermé dans une église ». Ce « déjà », Père, me rend perplexe.

Vous ajoutez, deux lignes plus bas : « l'anonyme n'insinue pas que cette basilique fut de date récente ».

Ceci, Père, achève de me décider. Il est certain, avons-nous vu déjà, non pas par des suppositions, non pas par des calculs, non pas par des hypothèses ou des déductions, mais par l'histoire, que l'église Sainte-Marie n'existait pas encore au temps de saint Jérôme. Il est certain d'autre part que le premier pèlerin connu qui en parle sûrement est Virgilius : ce qui nous porte à l'an 460 selon les uns, à l'an 500 selon d'autres. Il est certain, d'un autre côté, que le premier qui parle sûrement aussi du tombeau est Antonin de Plaisance : ce qui nous met en l'an 540 ou 560, voire même en l'an 600. Or le Pèlerin arménien a vu le tombeau de la sainte Vierge ; donc il est postérieur au VI<sup>e</sup> siècle. Or le *Breviarius* a vu à la fois église et tombeau ; donc le *Breviarius*, lui aussi, est postérieur au VI<sup>e</sup> siècle ; nous arrivons ainsi logiquement, historiquement à la même date que la *Revue Palestinienne*. Que devient alors leur témoignage de « témoins oculaires » pour les choses du V<sup>e</sup> siècle ?

Je vous donne, Père, des noms propres, des dates positives, et non des inconnus, avec des dates problématiques, que vos dissertations, pas plus que vos affirmations, ne parviennent à rendre certaines.

Restent Euthymius et Juvénal : celui-ci suspect, celui-là inconnu et apocryphe.

« Quel est donc ce prétendu historien Euthymius, demande Benoît XIV, sur lequel se fondent et le Damascène, et André de Crète, et Nicéphore, et les autres écrivains du moyen âge, pour dire que la sainte Vierge est morte à Jérusalem ? Nous l'ignorons. » *Non enim novimus quis ille tandem sit Euthymius historicus, a quo Damascenus, Andreas Creten-sis, Nicephorus aliique medii ævi scriptores acceperint B. Virginem Hierosolymis obiisse.* (Migne, C. Th., XXVI, n<sup>o</sup> 9, p. 594.)

Reconnu auj. être Niessen qui Euthymius est postérieur d'un siècle à S<sup>t</sup> Jean Damasc. donc ni S<sup>t</sup> Y. Dam. ni S<sup>t</sup> André de Crète n'ont pu le citer. Interpellation évidente apocryphe - l'emp. - l'emp. apocryphe 18<sup>siècle</sup>

Vous dites vous-même, cher Père, page 182 : « un historien du nom d'Euthymius n'est connu nulle part ». Vous dites encore, page 183 : « on ne sait rien de positif sur cet ouvrage ».

Mais, cher Père, tout cela est terrible contre votre auteur ; et je ne vois pas en vérité ce que l'on pourrait imaginer de plus fâcheux pour lui. On ne sait qui il est ; on ne sait où il a vécu ni en quel temps il a vécu ; on ne sait ce qu'il a écrit, ni pourquoi il a écrit, ni à quelle occasion, ni en quelles conditions, ni au milieu de quelles circonstances. Mais quel titre alors peut-il avoir à notre crédit ? Et voilà le fondement unique sur lequel repose tout ce qu'on nous rapporte du prétendu entretien de Juvénal avec l'empereur Marcien, à l'occasion du concile de Chalcédoine, en 451 ! Et voilà le grand témoin sur lequel, comme il le déclare lui-même, s'appuie saint Jean Damascène, pour nous parler de la mort de Marie au mont Sion, de la sépulture de Marie à Gethsémani ! Et voilà la source primitive, au dire de Benoît XIV, où puiseront successivement les auteurs du moyen âge, pour accrédi-ter la prétendue tradition « vraie et antique » de Jérusalem ! Qu'en pensez-vous, Père ?

Vous voilà réduit à Juvénal, la grosse pièce ! Eh bien, parlons-en, cher Père, parlons-en.

Pages 179 et suivantes, vous rapportez tout au long, avec la pieuse foi d'un néophyte, le prétendu récit de Juvénal à l'empereur Marcien et à l'impératrice Pulchérie ; date précise, 451.

Pardon, Père, si je trouble votre candide confiance ; mais je ne suis, moi, qu'un mécréant, et j'ai besoin de m'éclairer. Une toute petite question. Avez-vous un écrit authentique de Juvénal contenant ce fameux entretien ? — Non ! — Avez-vous au moins quelque écrit d'un contemporain connu et respectable qui re-

late le fait? — Non! — Mais alors comment le connaissez-vous?

Et vous voici, pauvre Père, obligé de faire le plus piteux des aveux, page 179: « Nous ne connaissons le témoignage de Juvénal que par saint Jean Damascène, mort vers l'an 754 ». Or saint Jean Damascène ne le connaît lui-même, déclare-t-il à ses auditeurs, que par l'apocryphe Euthymius: *Quod hæc ita se habeant liquet ex historiâ Euthymiâcâ*, etc. (Saint Jean Dam., 3<sup>a</sup> Orat. in Dormit.) N. un dernier mot p. 29.

Eh bien, vrai! Père, vous voilà solidement ancrés, et sûrement assurés! un récit qui ne repose que sur la parole d'un apocryphe inconnu! un récit qui ne paraît pour la première fois au jour que vers l'an 750, juste 300 ans après le fait! Un récit qui de plus est en opposition, d'une part, avec le silence significatif de tout le passé; d'autre part, avec les déclarations si nettes du bien renseigné saint Epiphane! Rien ne manque de tout ce qu'il faut pour lui assurer une juste, une indiscutable, une universelle autorité! Allons, Père, avouons-le: pas riche en documents! Et penser que c'est là le principal fondement de Jérusalem!... l'unique même peut-être, historiquement parlant.

Est-ce à dire que je rejette indistinctement et les détails de l'entretien, et le fait même d'un entretien avec l'empereur? Je ne suis point si radical. Que Juvénal ait vu l'empereur et l'impératrice à l'occasion du concile de Chalcédoine, rien de plus naturel. Que Juvénal ait profité de la circonstance pour endoctriner empereur et impératrice, pour leur glisser son petit boniment sur Gethsémani, c'est dans l'ordre et dans la logique des choses.

Mais que l'empereur Marcien ait dit tout ce que lui fait dire l'apocryphe Euthymius! Mais que Juvénal ait tenu lui-même à l'empereur, à l'impératrice,

*est par un récit inconnu!*

tous les discours que lui met dans la bouche l'apocryphe Euthymius! Non, Père, non! non!... d'abord pour l'honneur de la vérité; car tels de ces discours hurlent avec l'histoire; ensuite pour l'honneur même de Juvénal, qui ne pouvait parler comme on prétend qu'il a parlé, sans commettre une deuxième fois la grande faute, à lui tant reprochée déjà par saint Léon le Grand, celle des *Commentitia scripta*.

Nous aurons occasion de revenir bientôt là-dessus; donc coupons et passons.

## ARTICLE VII.

LA TRADITION DE JÉRUSALEM DU VI<sup>e</sup> AU X<sup>e</sup> SIÈCLE.

Vous entassez Ossa sur Pélion ; je veux dire auteurs sur auteurs, pour nous écraser sous le poids des témoignages. Vous faites bien, Père ; car c'est ici que va se livrer la grande et bonne bataille. Donc amassez toutes vos forces ! Aux témoins si nombreux déjà de ce chapitre, ajoutez ceux du chapitre III que j'ai laissés provisoirement de côté pour les retrouver ici dans leur vrai cadre, en pleine clarté. Ajoutez encore ceux du chapitre I<sup>er</sup> de votre 2<sup>e</sup> partie, que j'ai renvoyés à cette place, pour le même motif que dessus. Ajoutez enfin tous ceux qui sont épars çà et là, dans votre livre, à un titre quelconque ; réunissez-les tous !... Il ne faut pas qu'on dise que nous cachons le chandelier sous le boisseau ; et il faut, d'autre part, que l'objection se montre dans toute sa force, pour qu'on puisse faire pleine et entière lumière.

Comptons vos témoins ou, si vous l'aimez mieux, vos autorités : Théodose l'Africain, 525 ou 530 ; — Grégoire de Tours, 544-595 ; — saint Antonin de Plaisance, 570 ; — saint Modeste, patriarche de Jérusalem, 611-634 ; Jean Moschus, 620 ; — Sophronius, patriarche de Jérusalem, 634-638 ; — Arculf, 670 ; — Jean de Thessalonique, 680 ; — saint André de Crète, vers 700 ; — saint Germain, patriarche de Constantinople, 715 ; — saint Germain de Cysique, mort en 733 ; — Le V. Bède, 720 ; — saint Willibad, 723-726 ; — saint Jean Damascène, mort en 754 ; — l'auteur anonyme des *Casis*, 800 ;

— Théodore Studite, 836 ; — le moine Bernard, 858-867 ; — Photius, 891 ; — l'historien Méta-phraste, mort vers 950 ; — les 2 Ménologes, 976-1025.

Nous voici à la fin du x<sup>e</sup> siècle ; n'importe, Père ; continuons : Hippolyte le Thébain, fin du x<sup>e</sup> siècle ; — Cédrenus, 1057 ; — Glycas Michel, 1108-1156 ; — Sævulf, 1102 ; — Georges le Tornique, fin du XII<sup>e</sup> siècle ; — l'Higoumène russe Daniel, 1152 ; — Nicéphore Callixte, et enfin Perdiccas, tous deux du XIV<sup>e</sup> siècle.

Près de trente noms ; parmi eux de beaux et grands noms ; un éblouissement !

Une première remarque. Pendant 500 ans, pas un auteur connu pour Jérusalem ! et certes ce n'est pas faute de pèlerins qui aient visité la ville sainte, ni faute d'auteurs et d'historiens qui en aient écrit. Au VI<sup>e</sup> siècle, quelques témoins commencent à surgir. Aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, un mouvement d'opinion se dessine vers Jérusalem. Au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècles, l'opinion est devenue générale en Orient. C'est tout l'Orient qui se réveille comme d'un songe et qui se tourne en entier, avec enthousiasme, vers Jérusalem.

Il y a là, pour l'observateur réfléchi, un phénomène rare. Plus on est près de l'origine et des sources, moins il y a de témoins ; par contre, plus on s'en éloigne, plus les témoins se multiplient et deviennent affirmatifs. La chose est d'autant plus anormale, que les documents sur lesquels se fondent les partisans de Jérusalem, nous parlent de pompes funéraires à Gethsémani, de miracles éclatants, de 15.000 spectateurs, d'anges qui chantent pendant trois jours : toutes choses qui auraient dû laisser des traces profondes, surtout dans les écrivains et historiens des quatre premiers siècles.

Une deuxième remarque. — Sur cette trentaine de

témoins pour Jérusalem, combien d'occidentaux ? Sept au plus, même en comptant l'auteur anonyme du *de Casis* ; même en comptant aussi le V. Bède, qu'il faut cependant retrancher, comme nous le verrons tout à l'heure, pour bonne raison. Contentons-nous pour l'instant de faire la remarque ; nous aurons bientôt lieu d'en constater l'importance.

Et maintenant, Père, discutons !

Vous prétendez qu'il y a une tradition authentique, historique de Jérusalem, en dehors des apocryphes ; et moi je soutiens qu'en dehors des apocryphes, il n'y a aucune tradition de Jérusalem.

Vous prétendez que les vingt-neuf personnages ci-dessus nommés sont autant de témoins de la tradition authentique, historique de Jérusalem ; et moi je soutiens qu'ils ne sont pas autre chose qu'un écho des apocryphes, et qu'ils ne font tous purement et simplement que reproduire la doctrine des apocryphes. Je ne demande pas à être cru sur parole ; je vais donner mes raisons ; j'espère, Dieu aidant, qu'elles seront convaincantes.

*Primo.* — Je nie très rondement le fait d'une tradition sérieuse, et surtout historique, existant à Jérusalem, en dehors, ou à côté des apocryphes condamnés par le pape Gélase au concile de Rome.

Du 1<sup>er</sup> siècle au 14<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire de la mort de Marie à Nicéphore Callixte, on ne trouve que trois fois, quatre fois au plus, le mot de *tradition* employé pour le tombeau de Jérusalem. La première fois vers 750, par saint Jean Damascène, dans sa 3<sup>e</sup> homélie sur la *Dormition* de la sainte Vierge ; la 2<sup>e</sup> fois par le Métaphraste, si je ne me trompe, entre 950 et 975 ; la 3<sup>e</sup> fois par Michel Glycas ?... la 4<sup>e</sup> et dernière fois par Nicéphore Callixte, 11<sup>e</sup> siècle. Or, les quatre fois, tout repose sur le même et unique Euthymius, auquel s'en rapportent les quatre auteurs,

et dont ils citent le récit. *Ergo testis unus !* Donc, en somme, un seul témoin ; et ce témoin encore est un apocryphe : l'apocryphe Euthymius, au VIII<sup>e</sup> siècle !

Si je me trompe, qu'on me reprenne ; mais qu'on le fasse avec de bonnes autorités, non avec des apocryphes et des conjectures.

J'ai nommé Nicéphore, comme parlant de *tradition*. Il faut ajouter que Nicéphore se corrige lui-même, et qu'après avoir parlé de tradition dans un texte, livre XV, chapitre XIV, il parle dans un autre « d'anciennes écritures », où aurait puisé Juvénal. (Nicéph. livre II, chap. XXIII.)

D'anciennes écritures, au V<sup>e</sup> siècle, on n'en connaît pas d'autres que les apocryphes ; c'est donc là que, d'après Nicéphore, Juvénal aurait puisé la matière de son *Transitus* ou *Mort* de la sainte Vierge.

Comprend-on qu'une tradition, si claire que vous le prétendez, cher Père, et si publique, et si ancienne, ne trouve en 1400 ans que quatre auteurs qui en parlent ! de plus, que ces quatre auteurs ne s'en rapportent tous les quatre qu'à un seul et même témoin, apocryphe encore, et de date relativement récente, 850, l'apocryphe Euthymius ! Pour une tradition connue, publique, éclatante, c'est maigre, très maigre, trop maigre. Si vous aviez en vue un million d'héritage, et que vos droits à cet héritage ne reposassent pas sur des titres plus solides, je suis sûr, Père, que vous seriez le premier à y renoncer. En tout cas, on ne voit guère d'avocat qui vous répondit du succès ; encore moins de juge qui consentit à vous donner raison.

Pour qu'il ne puisse subsister aucun doute sur la non-existence de cette prétendue tradition, reprenons en détail son histoire, et voyons ce qu'il en était avant Juvénal, après Juvénal.

Dans les 450 ans qui précèdent le fameux entretien de Juvénal avec l'empereur Marcien, Jérusalem, au dire de sainte Paule, de saint Jérôme, de saint Grégoire de Nysse, est inondée, est accablée de pèlerins qui la fouillent en tous sens, qui interrogent sur tout. Parmi ces pèlerins : des religieux, des évêques, des Pères, des écrivains, des historiens, qui écrivent ou qui racontent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu. Or pas un mot, pas un traître mot d'aucun d'eux sur cette tradition de Jérusalem, que l'on prétend si connue ! Que dis-je ? Un seul, bien placé pour connaître les choses, ouvre la bouche sur la question de Marie, et c'est pour dire qu'on ne sait rien de ses derniers moments ; pas même si elle est morte et ensevelie, *nescimus...* (Saint Epiph., *Hérés.*, 78.) — Est-ce assez significatif ? Voilà pour les siècles antérieurs à Juvénal.

Et pour ceux qui l'ont suivi ? — Je prends deux Pères du VII<sup>e</sup> siècle, deux des principaux, très à même tous deux de savoir, et du reste les deux seuls qui s'expliquent là-dessus : saint Modeste, patriarche de Jérusalem de 632 à 634, — et saint André, évêque de Crète de 686 à 720. Vous les citez tous deux comme témoins et organes de la tradition de Jérusalem ; les avez-vous bien lus, Père ?

Que pense saint Modeste ? Ici il faut citer : « *At de veneranda ejus Dormitione nescio quâ ab iis nihil est proditum, nec eorum posteri quidquam exposuerunt. Propterea in die Dormitionis Genitricis Dei, plurimi aperto ore inhiant, quicumquè discendi cupidi... arcanum quidquam de eâ re scire cupiunt.* » Je ne sais, dit-il, comment il se fait que les premiers qui ont parlé de la sainte Vierge ne nous ont rien appris de sa vénérable Dormition ; ni comment ceux qui sont venus ensuite, ne nous en ont pas dit davantage. Et voilà pourquoi vous êtes

« tous là bouche beante, désireux d'apprendre quelque chose de ce mystère caché. » (*Homélie sur la Dormition.*) — On ne peut dire plus clairement qu'il n'existait jusque-là aucune tradition connue soit du patriarche, soit des fidèles ses auditeurs.

Et saint André, que pense-t-il ? Il faut le citer également. « *Cæterum non defuerit qui sciendi cupidus merito dubitet quæratque curnam nemo, quod sciamus, theologorum doctorumque sacrorum, quæ ad Dei Genitricis intemeratum venerabilissimumque transitum spectant conscripserit aut aliquam nobis de eâ re scripturam reliquerit...* Il ne manquera pas de se trouver des gens désireux de savoir qui demanderont pourquoi personne, que nous sachions, théologiens ou docteurs sacrés, n'a écrit, ni rien laissé d'écrit sur le très pur et très vénérable trépas de la Mère de Dieu. »

Voilà bien le même aveu que saint Modeste. Saint André ne connaît rien d'authentique, ses auditeurs non plus. Et saint André confirme son dire par ce qu'il ajoute à ces premières paroles : Faute de mieux, déclare-t-il à ses auditeurs, il va leur servir du faux Aréopagite : tout ce qu'il a pu trouver. Je n'invente pas. Lisez !... « *Enimvero ut ne qui, dum multa loquimur, existimaverit omnino traditum silentio diei sacramentum, operæ pretium judicavi ut ad propositæ rei intelligentiam et confirmationem, quod licuit invenire deinceps dicam.* »

« *Quanquam enim res obscurius cognita sit, haudquaquam tamen mansit nihil omnino tradita sacris eloquiis. Dictum itaque est à quodam theologo et doctore... Vir iste Dionysius est divinè doctissimus magnusque cælestium rerum auditione, etc.* » (S. André, 1<sup>re</sup> hom. sur la Dormition...) « Cependant, pour ne pas laisser croire, après tant de paroles, que le mystère de ce jour a été tout à fait caché

*St André longtemps moine à Jous. et secrétaire du patriarche*

« dans le silence, j'ai trouvé bon, pour l'intelligencé  
« et la confirmation du sujet proposé, de dire main-  
« tenant *tout ce que j'ai pu trouver là-dessus.*

« La chose est des plus obscures; on ne laisse pas  
« néanmoins d'en trouver quelque trace dans les  
« discours sacrés. Il a donc été rapporté par un  
« théologien et docteur... C'est le grand Denys, tout  
« plein de la science des choses célestes, etc., etc. »  
— Vient alors le récit apocryphe de Denys l'Aréopagite.

Est-ce assez clair? Voilà donc un patriarche de Jérusalem, saint Modeste, des mieux placés pour connaître les traditions de son Eglise, qui, vers 632-634, déclare au public que les anciens n'ont rien divulgué, rien exposé sur ce qui touche la mort de la sainte Vierge. Et voilà, près de cent ans après lui, qu'un autre évêque, qu'un autre Père, qu'un autre saint, connaissant bien, lui aussi, Jérusalem pour y être venu, pour avoir ensuite longtemps vécu dans son voisinage, qui nous redit la même chose que saint Modeste, presque dans les mêmes termes, et qui, faute de mieux, cite aux fidèles le faux Aréopagite. Que veut-on de plus? Qui les entend, entend tous leurs contemporains; qui les entend, entend aussi leurs successeurs; car leurs successeurs ne feront que s'appuyer sur eux et que les reproduire.

Il est donc constant, et par le silence complet de tous les écrivains connus, et par la déclaration sinette de saint Epiphane, qu'il n'y a point de *tradition historique de Jérusalem* avant Juvénal. Il est donc constant, et par l'aveu de saint Modeste, et par l'aveu de saint André de Crète, qu'après Juvénal et jusqu'en 720, il n'y a pas davantage de *tradition historique de Jérusalem*. D'où cette conclusion qui s'impose: *Ergo nulla traditio Hierosolymis antè sæculum octavum...* Donc point trace de tradition authentique et

historique à Jérusalem avant 720, soit avant le VIII<sup>e</sup> siècle.

Je crois avoir assez clairement exposé la chose et l'avoir suffisamment démontrée. Mais d'où viennent alors ces témoins qui se multiplient à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, et, dans le même temps, ce mouvement d'opinion qui va s'accroissant de plus en plus, jusqu'à porter tout l'Orient vers Jérusalem?

J'ai dit, Père, que tous ces témoins ne sont pas autre chose qu'un écho des apocryphes, et qu'ils ne font tous purement et simplement que reproduire la doctrine des apocryphes. C'est ma seconde assertion qu'il s'agit maintenant d'établir. Vous m'aidez, Père; j'y compte bien!

Le Père Bruselli, ainsi que nous l'avons déjà vu, constate qu'à partir de Juvénal, la *tradition de Jérusalem va grandissant comme une plante*. Une chose certaine, en tout cas, et très certaine, c'est qu'à dater de là, les apocryphes pullulent comme champignons en forêt: le faux Méliton vers 440, le faux Aréopagite vers 491, puis les fausses lettres de saint Timothée, de saint Augustin, de saint Jérôme, etc., etc.

Il faudra néanmoins plus de cent ans à cette littérature suspecte pour se glisser dans les idées. Vers 530, 540, 570, on commence à entendre les premiers *dit-on*, timides encore. De 600 à 700 le ton reste modeste; il est toutefois déjà plus affirmatif. Enfin vers 750, avec saint Jean Damascène, la nouvelle tradition entre en grand dans le public, et se répand de tous côtés, appuyée qu'elle est du grand nom du Damascène. A partir de 900, l'Orient entier est pour Jérusalem. Tel est le fait public, patent, indéniable: tout vient des apocryphes. Et je ne suis pas seul à le constater. Ecoutez ce témoignage d'un homme dont vous ne récuseriez ni la compétence, ni la véracité,

« On a vu depuis que le *beato* de S<sup>t</sup> Damascène était tout entier interpolé: d'une main et nul

- 2<sup>e</sup> « Occidentaux et Orientaux, écrit-il, s'empres-  
 « rent de reproduire la merveilleuse histoire, par un  
 « grand nombre d'exemplaires et en diverses lan-  
 « gues. » p 129
- 3<sup>e</sup> Et ailleurs : « On comprend aisément combien ces  
 « récits merveilleux devaient enthousiasmer les es-  
 « prits ; sauf le cas de force majeure, le glorieux  
 « tombeau de Marie ne pouvait rester enseveli plus  
 « longtemps. » p 133
- 4<sup>e</sup> Et ceci encore : « Vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, les ré-  
 « cits merveilleux des apocryphes font leur pleine  
 « apparition dans les panégyriques des orateurs  
 « grecs. » p 197

Qui parle ainsi ? — Vous, Père, vous-même !...  
 page 129, page 133, page 197.

Vous vous hâtez, il est vrai, d'ajouter que, mal-  
 gré cela, « les orateurs ne s'écartent jamais de la  
 tradition primordiale » ; mais *intelligenti pauca* !...  
 Tout le monde comprend ce que vaut une réserve  
 qui ne s'appuie sur rien, alors surtout qu'il vient  
 d'être prouvé ci-dessus qu'il n'y avait à Jérusalem  
 de tradition d'aucune sorte.

Je vous remercie, Père, d'avoir si bien dit les  
 choses. Oui, tout est là. Cette littérature merveil-  
 leuse enthousiasme les esprits ; à ces esprits enthou-  
 siasmés il faut un tombeau, et, « sauf le cas de  
 force majeure », ils auront leur tombeau. Il y a  
 justement à Gethsémani un tombeau ancien. Ce  
 tombeau n'a pas servi à Marie ; il a seulement  
 été préparé pour elle. On n'y regarde pas de si près.  
 Les apocryphes désignent Gethsémani ; vive Geth-  
 sémani !... et le monde d'Orient s'embarque pour  
 Gethsémani.

Ne nous contentons pas de ces généralités ; ve-  
 nons-en au détail des faits, au particulier. Rien de

plus instructif et de plus suggestif que les écrits des  
 premiers Pères qui embrassent la nouvelle tradi-  
 tion, et aussi que les écrits des premiers auteurs  
 qui les ont ensuite suivis.

Prenons les plus considérables. Parmi les Pères :  
 saint Modeste, patriarche de Jérusalem ; Sophro-  
 nius, également patriarche de Jérusalem ; saint An-  
 dré de Crète ; saint Germain, patriarche de Con-  
 stantinople ; celui enfin qui eut plus de part qu'eux  
 tous dans le mouvement, et à qui tous les témoins  
 postérieurs en appellent : saint Jean Damascène.

Parmi les historiens et les écrivains : Métaphraste,  
 les 2 Ménologes, Cédrenus, Glycas Michel, Nicé-  
 phore Callixte. Tout le reste n'est déjà plus qu'un  
 écho soit des Pères, soit des écrivains que nous ve-  
 nons de nommer.

Nous allons passer en revue, les uns après les  
 autres, Pères et écrivains ci-dessus désignés, et nous  
 demanderons à chacun où il a puisé. C'est un travail  
 de temps et de patience, mais rempli d'intérêt, tant  
 il met la vérité en son plein jour.

1<sup>o</sup> Saint Modeste, patriarche de Jérusalem de 632  
 à 634. — Vous avez lu comme moi, cher Père, ce  
 long discours sur l'Assomption : 13 colonnes de  
 Migne. Le début que nous connaissons : « Je ne sais  
 pourquoi les maîtres de la parole ne nous ont rien  
 dit sur la mort de Marie, ni pourquoi ceux qui sont  
 venus après n'en ont pas dit davantage ». Puis 12  
 colonnes, où pas un mot ni du temps ni du lieu. Il  
 faut arriver à l'avant-dernier paragraphe pour trou-  
 ver brusquement cette brève et unique parole : « ils  
 déposèrent son corps à Gethsémani » : *Corpus com-  
 posuerunt... in loco Gethsemani*. Sans ce mot presque  
 final, on ne saurait en vérité si saint Modeste est  
 pour Jérusalem ou pour Ephèse. Un mot, un seul  
 mot, et il passe. On dirait qu'il a peur de nommer

*en ce mot est-il bien de lui ? Tout possible  
 plutôt une rapide interpolation glorieuse la plus tard.*

Gethsémani. Comme on sent là le début timide, mal assuré, d'une opinion qui commence !

Cependant, où saint Modeste a-t-il pris les renseignements particuliers qu'on relève çà et là dans son discours : ce Christ qui fixe le dernier jour de sa Mère ; ces troupes d'anges et d'archanges que Dieu envoie du ciel et qui se réunissent près de la Vierge qui va mourir ; ces apôtres transportés des extrémités de la terre par une force divine et d'une manière mystérieuse ; ces chœurs célestes qui unissent leurs voix aux voix des apôtres, autour du lit de Marie ; ce Christ qui apparaît au dernier moment et qui reçoit dans ses mains l'âme de la divine Vierge ; ce corps enfin que l'on porte à sa sépulture sur un lit funèbre et que l'on dépose à Gethsémani ? Qu'est-ce que tout cela ? du pur Méliton. (Voir chap. III, — ch. V, — ch. IX, — chap. XII, — ch. XVI. — Méliton.) — Donc saint Modeste s'est inspiré du faux Méliton. — Voilà pour saint Modeste.

2° Sophronius, patriarche de Jérusalem de 634 à 638. — Il n'a qu'une strophe poétique en faveur de Jérusalem : « Je chante cet illustre jardin de Gethsémani où est la sépulture de Marie ». C'est tout. Comme on voit, il est assez modeste, lui aussi, dans son affirmation. Mais à quelle source a-t-il puisé ?

Dans son hymne à saint Jean, il a tel passage qui rappelle mot pour mot le pseudo-Abdias : « Jean, dit Abdias, se rendit de Palestine en Asie, et se transporta à Ephèse » ; et Sophrone : « Quittant les Saints Lieux, Jean alla en Asie et vint à la ville d'Ephèse ».

Tel autre passage de la même hymne, sur le temple de Diane, sur le démon ou simulacre chassé d'Ephèse, est de Prochore, n° VII : « Que ce temple s'écroule... et le temple s'écroula ». — Ensuite au démon : « Je te commande de ne plus habiter dans ce

temple... et le démon sortit aussitôt de la ville d'Ephèse ».

Sophronius puise donc dans les apocryphes. Cependant, quant au passage qui touche Gethsémani, rien n'indique sa provenance particulière. Mais, qu'il l'ait tiré du faux Abdias, du faux Prochore, du faux Méliton, du faux Aréopagite ou d'un autre, peu importe ! Ce qui est certain, c'est qu'il l'a tiré d'un apocryphe, puisqu'en ce temps-là on ne connaissait pas d'autre source.

3° Saint André de Crète, nous l'avons vu déjà, commence par exprimer son étonnement de ce que de tant de docteurs sacrés, qui ont parlé jusque-là de Marie, pas un n'ait laissé quoi que ce soit sur la mort très pure de cette divine Mère ; puis, faute de mieux, qui cite-t-il ? Le faux Aréopagite.

4° Saint Germain, patriarche de Constantinople, dans son 2° sermon, parle des troupes d'anges qui entourent la Vierge à sa dernière heure, et des apôtres qui, de partout, sont transportés près d'elle, comme Habacuc à Babylone. — Dans son 3° sermon, il est plus explicite : « Notre-Seigneur envoie à sa Mère un ange pour lui annoncer sa mort et pour la consoler ; l'ange promet la visite des apôtres. — Un grand tonnerre se fait entendre ; les apôtres arrivent sur les nuées. — Paul arrive aussi. Marie s'étend sur son lit et meurt. — Convoi pompeux. Foule innombrable de spectateurs. Le Juif qui se jette sur le cercueil et qui a les mains coupées, etc., etc., etc. » Autant de traits empruntés encore au faux Méliton, sans parler d'autres que je passe et qui viennent d'autres apocryphes. (Voir Méliton, ch. III, IV, V, ch. VIII, ch. IX, ch. XII, XV, etc., etc.) Donc saint Germain, comme saint Modeste, comme Sophronius, comme saint André de Crète, a puisé ce qu'il dit dans les apocryphes. — *Revoir 10 p. 51*

5<sup>o</sup> Saint Jean Damascène reproduit à la file et le pseudo-Aréopagite et Euthymius. Il ne s'en cache pas, certes : *Quod hæc ita se habeant, liquet ex historia Euthymiaca...* « Qu'il en soit ainsi, c'est ce qui ressort du récit d'Euthymius. » (3<sup>e</sup> homélie in *Dormitionem*.) — Une petite réflexion en passant : Pourquoi ceux qui nous objectent si fièrement saint Jean Damascène :... saint Jean Damascène... le grand saint Jean Damascène !... ne mentionnent-ils jamais cette petite note du Damascène lui-même ? (D. J. K. J. J. J. J.)

Veut-on ajouter à ces Pères Théodore Studite ?

Théodore Studite puise à la fois et dans le faux Méliton, et dans le faux Abdias : « Marie est avertie de sa mort prochaine. Elle réclame les apôtres pour la consoler. — Les apôtres arrivent sur les ailes des nuées. — La Vierge a peur des Juifs qui ont voulu la tuer avec son Fils et qui veulent brûler son corps. — Le Seigneur apparaît en personne avec des légions d'anges. — Les anges accompagnent le convoi et chantent... etc., etc. »

Veut-on y ajouter encore Jean de Thessalonique ? Dans son discours de l'Assomption, il reproduit en grande partie ce qu'on trouve dans le faux Méliton. Ce discours est tellement plein de circonstances apocryphes que Combefis, qui d'abord avait voulu le publier, y renonça pour ce motif particulier. (*Dict. apoc.*, vol. II, p. 595, note.)

Si des Pères nous passons aux historiens, nous aurons occasion de constater chez eux ce que nous venons de constater chez les Pères.

1<sup>o</sup> Siméon le Métaphraste, 950-975. — Pour sa *Vie de saint Jean* « il emprunte à Prochore la plupart des détails ». (*Dict. apoc.*, vol. II, page 761, note.) — Pour la Dormition de la sainte Vierge, il reproduit saint Jean Damascène, et l'Aréopagite, et Euthymius. — Voir Surius, 15 août, pages 346-347.

*en Ne pas oublier que S. J. Damascène est du 8<sup>e</sup> siècle  
ne pouvant citer Euthymius qui est du 12<sup>e</sup> ou 13<sup>e</sup> siècle*

— De votre propre aveu, Père, le Métaphraste reproduit Euthymius (page 184).

2<sup>o</sup> Cédrenus Georges, moine du XI<sup>e</sup> siècle, a puisé partout : « Compilation, dit Migne, sans critique et sans jugement, dans laquelle on trouve les contes les plus absurdes mêlés aux récits de l'histoire ancienne. » (*Dict. Patr.* Migne, vol. I, p. 958.) — Et Feller : « Compilation sans choix et sans discernement. La partie surtout qui concerne l'histoire ancienne n'est d'aucun usage ». (Vol. II, page 148, art. *Cédrenus*.) — Et Mgr Guérin : « Longue et diffuse compilation, sans critique d'historien ». (Art. *Cédrenus*.) — Il n'y a donc pas à tenir compte de ce qu'il dit. Puis, qu'importe pour nous ce qu'il dit, et où il a puisé, puisque, d'après vous-même, page 69, il ne dit rien de la sainte Vierge.

3<sup>o</sup> Michel Glycas, 1143-1156, a de la valeur. Mais ce qu'il dit du tombeau de la Vierge, il l'appuie sur Juvénal ; donc sur Euthymius... « Elle ressuscita du sépulcre, comme l'avait fait son Fils qui est Dieu, et ne laissa dans le tombeau que les dépouilles funéraires. « Saint » Juvénal, évêque de Jérusalem, rend témoignage à la véracité de ce fait »... *Nam et ipsa de sepulcro resurrexit prorsus, ut Filius ejus idemque Deus fecerat, solis sepulcralibus exuviis in monumento relictis. Hinc narrationi fidem facit divinus ille Juvenalis, qui Hierosolymorum antistes fuit.* (Migne, *Patrol.*, tome CLVIII, col. 439.) — Vous-même, page 187.

Un mauvais point en passant, cher Père, pour avoir traduit par « saint Juvénal » l'expression latine *divinus ille Juvenalis*, « ce divin Juvénal ». Vous savez bien pourtant que le qualificatif *divin*, tel qu'il est employé ici, n'est qu'un terme de politesse, comme l'Excellence de nos jours.

4<sup>o</sup> Nicéphore Callixte, qui vient le dernier en

date comme historien, et qui profite de la science de ses prédécesseurs, a trois articles sur l'objet qui nous occupe. Dans le premier, il s'inspire du faux Méliton et du Ménologe; dans le second, du faux Aréopagite; dans le troisième, de saint Jean Damascène ou d'Euthymius. Voir Nicéphore, livre II, art. 21, 22, 23.

5° Écoutons enfin le représentant le plus autorisé de la tradition orientale, l'organe officiel de l'Eglise grecque, je veux dire le Ménologe en usage.

D'un bout à l'autre, c'est un mélange des divers apocryphes. Rien n'y manque : ni la Vierge qui est avertie de sa mort trois jours d'avance, ni l'ange qui lui remet la palme du ciel, ni la visite et la prière au mont des Oliviers, ni les apôtres qui arrivent de tous côtés sur des nuées, et qui se trouvent réunis devant la porte de Marie sans savoir pourquoi, ni Marie qui s'étend sur son lit et qui meurt, ni Notre-Seigneur qui reçoit dans ses mains l'âme de sa mère, ni Pierre qui entonne l'*In exitu*, ni le convoi des apôtres et des anges qui accompagnent en chantant, ni le Juif qui a les mains coupées, ni la foule qui est frappée d'aveuglement, ni ensuite les anges qui chantent pendant trois jours à Gethsémani, ni enfin Thomas qui arrive en retard, et qui fait ouvrir le tombeau où l'on ne trouve plus que les linceuls...

Il y a de tout dans ce résumé : du faux Méliton, du faux saint Jean, du faux Aréopagite, du faux Euthymius. Les traits sont assez clairs et distincts pour que qui a lu ces divers apocryphes les reconnaisse à première vue.

En voilà, si je ne me trompe, plus qu'il n'en faut pour établir, pièces à l'appui, que la tradition de Jérusalem n'a aucun fondement historique connu, et qu'elle repose uniquement sur les apocryphes.

Nous avons consulté évêques et patriarches,

Pères et docteurs, pèlerins et historiens; tous nous ont répondu : apocryphes ! Nous avons consulté le pays et les provinces : la Palestine et Jérusalem avec saint Modeste et Sophronius; Damas et la Syrie avec saint Jean Damascène; l'Arabie avec le pseudo-Abdias; la Crète avec saint André de Crète; Constantinople avec saint Germain; la Thrace et la Macédoine avec Jean de Thessalonique; et partout nous avons trouvé : apocryphes. Nous avons consulté l'Eglise et la Liturgie avec le Ménologe : apocryphes. Nous avons consulté l'Orient tout entier du ix<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle avec les historiens Métaphraste, Cédrenus, Glycas, Nicéphore Callixte : apocryphes ! partout apocryphes ! Que veut-on de plus ? Si après cela on n'ouvre pas les yeux à ce qui est vérité et histoire, je ne sais ce qui les pourra ouvrir jamais.

Mais chose étonnante, qui est à relever, et qui est à retenir ! Dans cet accord unanime de l'Orient et des apocryphes, il y a une lacune : Ephèse manque. Là point d'apocryphes, ni de gens qui s'appuient sur les apocryphes. Il faut arriver jusqu'à Perdiccas, c'est-à-dire attendre jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, pour trouver « un Ephésien » qui soit clairement pour Jérusalem. Qu'on le veuille ou non, il y a bien là quelque chose qui semble montrer la répugnance d'Ephèse à embrasser la nouvelle opinion, en dépit de l'emballement général qui pousse l'Orient, Eglises et peuples, à se tourner vers Jérusalem.

Mais n'est-ce pas aussi chose remarquable comme, à tout propos, sans qu'on y pense, un fait, une observation, vous ramènent à Ephèse ? Tant il est vrai que la vérité éclate toujours. Les nuages ont beau s'amonceler, et nous cacher le soleil; à un moment ses rayons percent la masse obscure; la lumière brille; le soleil est là !

S'il était besoin de continuer la démonstration pour

les siècles postérieurs, nous sommes prêts à le faire; mais on s'en rapportera, je pense, au témoignage déjà cité de Benoît XIV : « Quel est donc cet Euthymius, que nous ne connaissons pas, et sur lequel s'appuient et le Damascène, et saint André de Crète, et Nicéphore Callixte, et les autres écrivains du moyen âge, pour penser que la sainte Vierge est morte à Jérusalem »? (Migne, *C. Th.*, XXVI, art. 9, p. 394.) +

Ce que Benoît XIV affirme des écrivains du moyen âge, nous pouvons le répéter en toute assurance des écrivains postérieurs, jusqu'à ceux de nos jours, qui continuent d'être pour Jérusalem, en particulier des Petits Bollandistes. Qu'on veuille bien examiner les sources où ils puisent, les témoins qu'ils citent.

Ici une belle étude à faire, étude des plus intéressantes, et qui va éclairer d'un jour nouveau toute la question qui nous occupe. Pendant que, sur la foi des apocryphes, les Eglises orientales s'emballent pour Jérusalem, que fait l'Eglise d'Occident? Frappant le contraste de sa conduite, et des plus instructifs!

Autant l'Orient s'enthousiasme pour la tombe de Gethsémani, au récit des apocryphes, autant l'Occident se montre froid et peu sympathique. Autant l'Orient se met à parler, autant l'Occident se tient réservé et silencieux. L'Eglise romaine, Mère et Maîtresse de toutes les Eglises, donne l'exemple. Prenez toute sa Liturgie, rien, absolument rien, qui fasse mention de Jérusalem! Rien dans son Missel, rien dans son Rituel, rien dans son Antiphonaire, rien dans ses Martyrologes, rien non plus dans son Bréviaire, au moins jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle; et si, à ce moment, un réformateur, trompé par le grand nom de saint Jean Damascène, substituée à la fausse lettre de saint Jérôme qu'on y lisait depuis des siècles, la légende apocryphe d'Euthymius, telle qu'on la

+ On le connaît maintenant est luthérien : un compilateur d'apocryphes du 18 siècle

trouve dans la 3<sup>e</sup> homélie de saint Jean Damascène sur la Dormition de Marie, on peut dire en toute assurance que ce fut une surprise. Benoît XIV voulait supprimer cette légende; le temps seul lui manqua pour mettre son projet à exécution.

Qu'on n'aille pas croire que ce silence de toute la Liturgie romaine est fortuit ou purement négatif! Non! mille fois. C'est un silence réfléchi, calculé, voulu; il y a plus: c'est un mot d'ordre. En veut-on la preuve? Qu'on lise, au 15 août, le Martyrologe de saint Adon et d'Usuard, si connu, si autorisé, et le seul presque en usage dans les Eglises de Gaule, du viii<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire pendant 600 ans. Entendez cette profession de foi: « Aujourd'hui 15 août, Dormition de la sainte Mère de Dieu. Bien que son très saint corps ne se trouve point sur la terre, cependant notre pieuse Mère l'Eglise en fait la fête, comme ne doutant point que, suivant la condition de toute chair, la Vierge n'ait passé par la mort. Mais où ce vénérable temple du Saint-Esprit a-t-il été caché par volonté et conseil de Dieu? Sur ce point la sagesse de l'Eglise a mieux aimé ignorer pieusement que de tenir et d'enseigner rien d'apocryphe, rien de frivole »... *Dormitio sanctæ Dei Genitricis Mariæ, cujus sanctissimum Corpus etsi non invenitur super terram, tamen pia Mater Ecclesia venerabilem ejus memoriam sic festivam agit, ut pro conditione carnis eam migrasse non dubitet. Quò autem illud venerabile Spiritûs sancti templum, nutu et consilio divino, occultatum sit, plus elegit sobrietas Ecclesiæ cum pietate nescire, quam aliquid frivolum et apocryphum inde tenendo docere.*

Que l'on veuille bien se reporter à l'époque où Usuard donnait à l'Eglise ce Martyrologe. C'était vers l'an 800, au moment où les apocryphes commençaient à être connus jusqu'en Gaule, au moment

où l'Eglise d'Orient s'emballait en plein pour Jérusalem. Que l'on considère temps et circonstances, et l'on comprendra mieux encore la portée significative des paroles d'Usuard. Ce n'est pas autre chose qu'un avis public, qu'une mise en garde officielle contre les bruits suspects, contre les légendes fallacieuses, qui arrivent d'outre-mer, sur le prétendu tombeau de Marie à Jérusalem. Voilà pour l'Eglise elle-même.

Et les Pères latins ? et les docteurs latins ? et les historiens et les écrivains latins ou occidentaux ? Tous, à part de rares, très rares exceptions, ils imitent le silence et la sage réserve de l'Eglise romaine.

Le premier d'entre eux qui parle du trépas de la sainte Vierge est saint Ambroise, 330-397, mais pour dire simplement « qu'on ne voit pas que Marie soit morte par le glaive ». *Nec historia, nec littera docet Mariam gladio finivisse.*

Saint Grégoire de Tours vient ensuite (544-595), avec quinze lignes au plus sur la mort de la sainte Vierge. Comme on l'a souvent cité contre nous, je le donnerai en entier ; ne serait-ce que pour montrer l'abus qu'on fait parfois de certains textes.

Deux lignes d'abord, pour dire qu'apôtres et sainte Vierge demeuraient ensemble, et possédaient tout en commun ; puis, sans transition : *Post hæc dispersi sunt per regiones diversas ad prædicandum verbum Dei. Anno 36. — Denique impleto à Beatâ Mariâ hujus vitæ cursu, cum jam vocaretur à sæculo, congregati sunt omnes Apostoli de singulis regionibus ad domum ejus. Anno 48. — Cumque audissent quia esset assumenda de mundo, vigilabant cum eâ simul ; et ecce Dominus ejus advenit cum Angelis, et accipiens animam ejus tradidit Michaeli Archangelo et secessit. Diluculo autem levaverunt Apostoli cum lectulo corpus ejus, posueruntque illud in monumento et custodiebant*

*ipsum, adventum Domini præstolantes. Et ecce iterum adstitit eis Dominus, susceptumque corpus sanctum in nube deferri jussit in Paradisum, ubi nunc... C'est tout. — (Gloria Martyrum, liv. I, ch. iv.)*

« Ensuite les apôtres se dispersèrent de tous côtés pour prêcher la parole de Dieu. Année 36. — Enfin étant venu le temps où Marie allait sortir du siècle, les apôtres se réunirent tous, des divers pays, à sa maison. Année 48. — Ayant appris qu'elle allait partir de ce monde, ils veillaient avec elle ; et voici le Seigneur qui vient avec ses anges, et qui, prenant l'âme de la Vierge, la remet à l'archange Michel ; après quoi il se retire. Au point du jour les apôtres prennent le corps avec le lit, le déposent dans un monument, et le gardent, attendant la venue du Seigneur. Et voici de nouveau le Seigneur qui leur apparaît, et qui ordonne de prendre le saint corps et de le porter sur un nuage dans le paradis, où il est maintenant... etc. »

Saint Grégoire a connu les apocryphes d'Orient ; il leur emprunte, comme le V. Bède lui en fait le reproche, la plupart de ses traits. Cela ne fait l'ombre d'un doute pour personne, excepté pour vous, paraît-il, cher Père Barnabé, p. 195. Mais voyez sa réserve !

Il écarte impitoyablement tout ce que les apocryphes rapportent de Sion, de Gethsémani, de Jérusalem. Pas un mot du lieu où Marie est morte ; pas un mot du lieu où elle a été ensevelie. Il prend des apocryphes ce qui lui paraît juste, raisonnable ; il laisse résolument le reste, je veux dire Sion, Gethsémani, Jérusalem.

3<sup>o</sup> Saint Isidore de Séville (570-636) reproduit purement le mot déjà cité de saint Ambroise, et il ajoute : « A-t-il entendu le glaive de l'Esprit ou de la persécution, c'est chose incertaine ». *Incertum*

est. inquit (Ambrosius), *utrùm gladium Spiritus an gladium persecutionis dixerit.* (Saint Isidore, Migne, tome I, p. 386.)... *quia nec ebrius eius usquam le...*

4° Saint Ildefonse de Tolède a beaucoup étudié et beaucoup écrit, 606-669. On lui prête 8 ou 9 sermons sur l'Assomption. D'après lui, Dieu, l'archange Gabriel, saint Jean et les apôtres connaissent seuls ce qu'a fait Marie, la vie qu'elle a menée, avec qui elle a habité, depuis l'Ascension de Notre-Seigneur jusqu'à sa mort à elle-même. — *Si quis vero adhuc pietatis studio vel pice curiositatis affectu indagare voluerit quid post Ascensionem Domini egerit, quam sanctè et justè vixerit, et cum quibus habitaverit, soli Deo cognitum videtur et Gabrieli Archangelo... Joanni etiam dilecto Domini discipulo, qui ab ipsa cruce eam suscepit in sua sollicitudine et curâ. BB° etenim Petro, Apostolo principi, cæterisque Apostolis non incognita fuit ejus piissima vita et actio... Quippe quia cum eis semper fuit ab initio... usque ad illum diem in quo Dei Filius... illam voluit eripere.* (Sermon v, Migne, p. 262.)

Remarquez comme ces paroles de saint Ildefonse concordent bien avec la vie retirée de Marie à Panaghia, avec les funérailles solitaires du Bulbul-Dagh. Supposez au contraire la sainte Vierge vivant à Jérusalem, au milieu des chrétiens, et mourant dans leurs bras ; supposez surtout les pompeuses funérailles de Gethsémani, avec ces 15.000 spectateurs, ce chant des anges pendant trois jours et trois nuits ; ce que dit saint Ildefonse n'a aucun sens.

Dans le sermon VII que l'on prête à un contemporain de saint Ildefonse (Migne, p. 266), il est dit : « Comment Marie est-elle passée d'ici-bas au royaume du ciel, aucune Eglise catholique ne s'explique là-dessus. Non seulement l'Eglise rejette les apocryphes, mais elle passe même pour les ignorer ».

*11) Legitur — Cependant sur tombeau 1 — trouverait dans la vallée de Josaphat et ut aliqui dicunt ».*

*Sed quonam ordine hinc ad superna transeat regna, nulla catholica narrat Ecclesia. Non solùm autem respuere apocrypha, verùm etiam dicitur ignorare hæc eadem Ecclesia.*

5° Le V. Bède, 673-735. — En bonne justice, je dois faire remarquer tout d'abord que le livre *De Sanctis Locis* qu'on lui attribue n'est pas de lui. (Benoît XIV, déjà cité, *SS. Myst.*, 2° vol., p. 326, édit. Pascal.)

Mais qu'importe ! Dès qu'on cite contre nous, je ne dois pas hésiter à réfuter. Ici encore, pour cause, je tiens à donner tous les passages qui reviennent à notre sujet ; cependant on voudra bien me permettre de résumer ; il s'agit de toute une homélie. (Bède, vol. V, Migne, p. 422, homélie 59.)

*Commendavit eam beato Joanni Evangelistæ, ut eam custodiret die ac nocte, quando esset in sæculo... Et beatus Joannes implevit quod sibi commendatum fuit... Cùmque appropinquasset dies et tempus in quo Dominus eam voluit de hoc sæculo tollere... vocavit eam dicens : Veni ad me, Mater mea... Die Dominicè portabo te in cælum. At illa venit statim nuntians Joanni quæ ei Dominus dixerat. Tùm beatus Jeannes ait : Oremus pariter ut Dominus noster Filius tuus transmittat nobis omnes Apostolos ut serviant tibi.*

*Illis vero orantibus, omnes Apostoli, in quacumque loco orabant rapti et adducti fuerunt antè ostium ubi erat Maria, et steterunt cum eâ usquequò Filius ejus assumpsit eam in cælum ubi nunc stat in conspectu ejus, non cessans pro peccatoribus orare.*

« Il la confia à Jean l'Évangéliste pour la garder jour et nuit aussi longtemps qu'elle demeurerait sur cette terre. Et le B. Jean fit ce qui lui avait été recommandé. Le jour étant venu où le Seigneur voulut la tirer du monde, il l'appela disant : « Venez, ma mère... Dimanche, je vous porterai au ciel ». Marie

rapporta aussitôt à Jean ce que lui avait dit le Seigneur. Alors le B. Jean : « Prions ensemble, afin que le Seigneur, votre Fils, nous envoie tous les apôtres pour vous servir. »

« Pendant qu'ils priaient, voici que tous les apôtres, en quelque lieu qu'ils priaient eux-mêmes, furent saisis et amenés devant la maison de Marie ; et ils demeurèrent avec elle jusqu'au jour où son divin Fils la prit dans le ciel, où elle se tient maintenant en sa présence, ne cessant de prier pour les pécheurs. »

Mêmes observations que pour Grégoire de Tours. Le prétendu Bède a puisé dans les apocryphes ; c'est évident. Mais après avoir pris ce qui lui convenait, lui aussi laisse le reste. Silence sur le lieu de la mort, silence sur le lieu de la sépulture. Que dites-vous, cher Père, de ce silence réfléchi, voulu, des Pères occidentaux ? N'est-il pas visible qu'il y a chez eux comme un parti pris contre vos apocryphes, et en particulier contre Jérusalem ? Continuons :

6° Paul diacre, ou mieux Paul Winfrid, diacre d'Aquilée, mort en 801, a deux homélies sur l'Assomption ; il parle de sa gloire au ciel ; rien de ses derniers moments sur la terre, ni du lieu de sa sépulture.

7° Raban-Maur (788-856) a un Martyrologe ; rien ni du lieu de la mort de Marie, ni du lieu où elle a été ensevelie.

8° Saint Pierre Damien (988-1073), dans son sermon sur l'Assomption, n'est pas plus explicite. — Voir Surius, 15 août (1877).

9° Saint Anselme (1033-1109) a une homélie sur l'Assomption ; pas un mot non plus ni du lieu du trépas, ni du lieu de la sépulture.

10° De même saint Bernard (1091-1153) dans ses quatre discours sur l'Assomption, et dans son exhor-

tation aux Templiers. Il leur parle de la grotte de l'Agonie qu'ils verront à Gethsémani, et il se tait sur le prétendu tombeau de Marie, qui n'en est qu'à vingt pas.

11° De même Pierre de Blois, dans les quatre discours qu'il a lui aussi sur l'Assomption. Cependant quel dévot à Marie, avide de recueillir tout ce qui la concerne !

12° Et saint Bonaventure ? et saint Thomas ? et Suarez ? etc., etc., etc.

13° Jusqu'au doux et saint Pie IX, de vénérée mémoire, qui, ayant une magnifique occasion de se déclarer, n'a garde de sortir de la réserve commune et générale. Rétablissant le Patriarcat latin de Jérusalem, il rappelle dans son décret les grands titres de cette glorieuse Eglise : Là le Fils de Dieu, etc..... Là le Saint-Esprit .. etc. — Là les apôtres... etc. — Et de Marie que va-t-il dire?... « Là Marie demeura longtemps avec les apôtres ». Rien de sa mort à Jérusalem ; rien de son tombeau à Jérusalem... (*Décret du 23 juillet 1847.*)

Et vous osez, Père, nous rebattre les oreilles « de la tradition triomphante de Jérusalem, antique, unique, claire, constante, universelle ! » (P. 208.)

Et vous osez, Père, nous dire et nous répéter que « toutes les Liturgies anciennes... que toutes les littératures orientales et occidentales reconnaissent d'un commun accord que Marie est morte à Jérusalem ! » (P. 191, 202.)

Les pèlerins d'Occident qui ont vu, de leurs yeux vu, le prétendu tombeau de Jérusalem ; qui ont entendu, de leurs propres oreilles entendu tout ce qui se disait, aux lieux mêmes, en faveur de ce prétendu tombeau, ces pèlerins que vous citez pour vous et contre nous, vont-ils au moins, eux, parler et incliner pour Jérusalem ?

Le premier pèlerin connu, après le temps de Juvénal, est Virgilius, en 460 selon les uns, vers 500 selon les autres. C'est aussi le premier qui parle de la nouvelle église Sainte-Marie élevée sur le prétendu tombeau de Gethsémani. Que dit-il ? *Ibi est ecclesia sanctæ Mariæ Matris Dei*. « Là est l'église de sainte Marie Mère de Dieu. » Il parle de l'église ; rien du tombeau, pas même une allusion.

Le deuxième pèlerin connu est Pierre l'Ibérien, vers 500. Silence complet.

Le troisième, d'après vous, serait l'archidiacre Théodose d'Afrique, de 520 à 530. Il mentionne l'église ; mentionne-t-il aussi le tombeau ? Non ! pensent MM. Gildmeister et Geyer qui l'ont édité. Vous confessez vous-même que la chose est très douteuse (p. 192).

Dois-je ajouter ce que dit de lui dom Chabrol : « Les deux rédactions de son récit sont également pleines d'erreurs, et on ne connaît de cet auteur que le nom ». (*Egl. de Jérus.*, p. 27, 1895.)

Après les trois précédents, nous arrivons à Antonin de Plaisance, de 570 à 600. Lui voit le tombeau, et il en parle. C'est même le premier qui l'ait vu sûrement et qui en parle sûrement. Il se borne à une simple mention : « Là, dit-il, dans la vallée de Josaphat est la « maison » de sainte Marie, d'où l'on dit qu'elle fut enlevée au ciel » : *domus sanctæ Mariæ de qua eam dicunt ad cælos sublatam fuisse*.

Une variante porte : *in qua sepulcrum monstratur de quo eam dicunt*, etc. Un simple dit-on qu'il rapporte tel quel, sans d'aucune manière s'en porter garant.

Cent ans plus tard, vers 670, Arculfe visite à son tour le prétendu tombeau et il en parle ; en quels termes ? Comme Antonin de Plaisance, il se borne à rapporter le bruit du pays : *in quo sancta Maria*

M. H. Calmette échus d'une... 1908  
prétend que Virgilius n'est qu'une recension  
de Theodorus - Comment un livre de 460  
peut-il être que la copie d'un autre paru seule-  
ment vers 500, 530 ??!

*aliquandiu pausasse dicitur...* « où, dit-on, sainte Marie reposa quelque temps ». Un second dit-on ; rien de plus.

Je me trompe. Dans l'édition de Bordeaux 1891, il dit encore ceci au chap. XIII : « Personne ne peut dire avec certitude comment, à quelle époque, et par qui, le corps de la Vierge a été retiré du tombeau ; et l'on ne connaît pas davantage l'endroit où il a été transporté, en attendant la résurrection ».

Quoi ! un tel langage, après avoir vu le tombeau de Jérusalem ! après avoir entendu sur place « la grande tradition locale » ! à la fin du VII<sup>e</sup> siècle ! en pleine floraison des apocryphes ! Mais, Père, c'est pire contre toute votre tradition, pire contre Jérusalem, que les paroles, si terribles pourtant et si écrasantes, de saint Epiphane !

Sixième pèlerin : saint Willibad, évêque d'Aïschtat, 723-726. — Vous lui faites dire, p. 201 : « Dans cette vallée se trouve l'église Sainte-Marie, et dans cette église se voit son sépulcre ».

Exact, Père, mais pas complet. Vous oubliez : 1<sup>o</sup> de faire remarquer que saint Willibad connaît et cite les apocryphes ; à preuve l'attaque du Juif qui a les mains coupées, dont il fait mention, et qui ne se trouve que là. Vous oubliez 2<sup>o</sup> de nous donner la fin de son récit ; or il se trouve justement que cette fin du récit est contre vous. Aussi, avec votre permission, je vais reprendre pour notre compte les réflexions que vous avez pu lire dans l'abbé Gouyet, page 221, et que vous avez si prudemment oubliées.

Après avoir visité le prétendu tombeau de Gethsémani, saint Willibad se montre visiblement embarrassé et réservé. « Il doute si les apôtres y ont réellement enseveli la sainte Vierge ; ou si, ayant dessein de l'y ensevelir, son corps ne fut pas enlevé au ciel ; ou si Marie y ayant été réellement ensevelie, elle

Si recension encore mieux ! Il faut alors reculer d'un siècle le texte de Virgile, et ne plus conclure que si la copie ne parle pas du tombeau, l'original non plus.

n'en a pas été ôtée et portée ailleurs ; ou si enfin elle n'est pas ressuscitée et demeurée immortelle. » Mot final : « Il vaut mieux sur tout cela demeurer dans le doute que de rien avancer d'apocryphe ». (Bible de Vence, éd. Drach, XXI, p. 399. — Abbé Gouyet, p. 221.)

Que dites-vous, Père, de cette conclusion ? Encore un qui n'est guère enthousiaste pour les apocryphes, ni guère confiant dans la « très vraie et très antique » tradition d'Euthymius, ni guère encourageant pour Jérusalem ! Et nous sommes au VIII<sup>e</sup> siècle !

Avec l'auteur anonyme du *Mémoire de Casis* (808), et le moine Franc Bernard (858-867), se termine votre liste ; la mienne aussi. (866-870)

Le premier dit : « Dans la vallée de Josaphat, à la villa appelée Gethsémani, où sainte Marie a été ensevelie, où est son sépulcre vénérable, il y a XIII prêtres et clercs, VI moines, et XV femmes consacrées à Dieu, les unes cloîtrées, les autres attachées au service ». — *In valle Josaphat, in villâ quæ dicitur Gethsemani, ubi sancta Maria sepulta fuit, ubi sepulcrum ejus est venerabile, inter presbyteros et clericos XIII, monachi VI, Deo sacratæ inter inclusas et ibidem servientes XV.* (Edit. Tobler et Molinor, p. 302, citée par vous.)

Le second dit : « Dans cette même villa (de Gethsémani) se trouve l'église ronde de Sainte-Marie, où il y a son sépulcre, qui, bien que privé de toit, ne souffre nullement de la pluie ». *In ipsâ quoque villâ est ecclesia Sanctæ Mariæ rotunda, ubi est sepulcrum illius, quod supra se tectum non habens, pluviam minimè patitur.* (Tobler, etc., p. 316.)

On ne trouve ni chez l'un ni chez l'autre le simple *dit-on* d'Antonin et d'Arculfe ; on ne trouve point non plus chez eux les doutes de saint Willibad. Donc, Père, mettons à votre actif et l'auteur ano-

nyme du *de Casis*, et le bon moine Franc Bernard. Cela fait deux tout juste, pour vous consoler. Sans ces deux, pauvre Père, après tant de recherches et d'efforts, vous restiez bredouille. Eh bien, vrai ! il ne me déplaît point que vous ayez au moins ces deux-là avec vous. Vous me permettrez tout de même de faire cette remarque : nous sommes à la fin du IX<sup>e</sup> siècle ; un moine franc et un custode d'église, ce n'est pas beaucoup, lorsque depuis trois siècles les apocryphes remuent l'opinion, et que tant d'illustres et saints Pères d'Orient ont souscrit déjà pour Jérusalem. Si je m'étonne, c'est qu'ils soient les deux seuls latins pour Jérusalem, et qu'à cette date, on n'en trouve point d'autres à citer.

Donc, Père, l'Eglise romaine se tait. Donc, Père, écrivains, historiens, docteurs, orateurs, Pères latins se taisent. Donc, Père, les pèlerins eux-mêmes se taisent ou ne disent pas grand'chose. Conclusion : silence général, pour ne pas dire complet et absolu, en Occident, sur la tradition de Jérusalem.

Et ainsi jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, à part quelques Occidentaux qui se laissent entamer : — l'abbé Gueric, qui, dans son sermon deuxième sur l'Assomption, dit qu'on voit le tombeau de Marie dans la vallée de Josaphat ; — le Vén. Canisius, qui dans son ouvrage sur la Mère de Dieu, liv. V, ch. III, suit la légende de saint Jean Damascène ; — enfin Burchard, Adricomius, Pierre de la Vallée... ; mais quelle riposte les attend au XVII<sup>e</sup> siècle (1) !

A ce moment, il prend envie à nos savants d'étudier les traditions, et, pour les bien étudier, d'exa-

(1) Note : On cite parfois Urbain II comme ayant fait allusion au tombeau de Marie à Jérusalem dans son discours de Clermont, 1095 ; mais on ne trouve rien de cela ni dans Rorhbacher, ni dans Darras, ni dans Michaud, l'historien des croisades, qui cependant rapportent tous les trois le fameux discours.

miner les titres, de remonter aux origines. Or que découvrent-ils pour Jérusalem ? A leur grande stupéfaction, ils découvrent que la tradition de Jérusalem ne remonte pas au delà du vi<sup>e</sup> siècle ; qu'elle n'a aucun fondement dans les Pères des cinq premiers siècles, ni dans l'histoire ; enfin qu'elle ne s'appuie, et à son origine et dans tout son cours, que sur cinq ou six malheureux apocryphes, non seulement suspects, très suspects à juste titre, mais de plus formellement condamnés par le pape Gélase au concile de Rome, l'an 493 ou 496. On devine le reste.

Le monde savant, qui jusque-là, par discrétion et réserve, avait évité de prendre aucun parti, se tourne résolument vers Ephèse contre Jérusalem. Ils sont dix, ils sont vingt ; ils sont bientôt multitude ; tellement que Ruinart, pour caractériser le mouvement, n'hésite pas à dire : « C'est le sentiment des doctes que Marie est morte à Ephèse ». — Déjà cité. — Tellement que Rorhbacher, un adversaire ! contraint de reconnaître la force et l'unanimité de ce mouvement, cherche au moins à le déprécier, en écrivant avec moins de justice que de mauvaise humeur : « Tous les Jansénistes sont pour Ephèse ». (Rorhb., 3<sup>e</sup> édit., vol. V, liv. XXVII, p. 38.)

L'Eglise elle-même, toujours cependant si réservée dans ses décisions, semble entrer dans le mouvement, avec son grand annaliste Baronius, qui n'hésite pas à reconnaître, l'an II de Claude, que la sainte Vierge partit avec saint Jean pour Ephèse ; — avec Benoît XIV, le savant pape, qui, plus favorable encore, croit expressément que c'est d'Ephèse que la Vierge est montée au ciel ; — enfin avec le *Diario Romano* de nos jours qui déclare à qui veut entendre : « que, d'après l'opinion la plus probable, c'est bien à Ephèse qu'est morte la Vierge Marie »...

Que nous voilà loin, cher Père, de cette fameuse tradition de Jérusalem, si publique, si constante, si éclatante, si unique, si universelle, que vous clamez sur les toits ! Il vous reste tout juste comme premier et même comme seul fondement : les apocryphes !

Ne serait-ce pas le temps, cher Père, de voir enfin de près et à fond ce que valent personnellement ces apocryphes, et aussi ce que valent leurs récits ? Essayons !

Je prends les trois principaux apocryphes : le pseudo-Denys, le pseudo-Méliton, le pseudo-Euthymius. D'abord les personnages.

I. Le pseudo-Denys. — Qui ce pseudo-Denys ? Il est reconnu aujourd'hui que l'auteur qui se présente à nous sous le nom de Denys l'Aréopagite est certainement postérieur au v<sup>e</sup> siècle. — V. Alzog, *Manuel Patrol.*, édit. 1867, page 445.

Donc voilà un homme qui ment sciemment sur trois points, graves tous les trois. 1<sup>o</sup> Il prend le nom d'un autre pour donner plus de crédit à ce qu'il veut faire croire : mensonge. 2<sup>o</sup> Il se donne comme étant du premier siècle, lorsqu'il n'est que du sixième : mensonge. 3<sup>o</sup> Il prétend avoir assisté en personne à la mort, aux funérailles de la sainte Vierge, lorsqu'il n'est venu lui-même au monde que 300 ans après cette mort, après ces funérailles. Et ce triple menteur, vous nous le présentez, Père, comme bon, comme vrai témoin de la tradition de Jérusalem, pages 122 et suiv. ! Vous n'êtes pas difficile !

II. Le pseudo-Méliton. — Qui ce pseudo-Méliton ? Encore un homme qui prend le nom d'un autre, d'un saint, d'un ancien, pour mieux faire passer sa marchandise frelatée ; qui se donne comme étant du II<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il n'est, selon plusieurs,

que du v<sup>e</sup>; et qui prétend avoir entendu des choses qu'il n'a pas entendues...

Donc triple menteur aussi. Et ce triple menteur, vous nous le présentez comme également bon, comme également vrai témoin de la tradition de Jérusalem! — Une seconde fois, Père, vous n'êtes pas difficile.

III. Le pseudo-Euthymius. — Qui enfin cet Euthymius, sur lequel, au rapport de Benoît XIV, se fondent et saint Jean Damascène, et saint André de Crète, et Nicéphore Callixte, et tous les partisans de Jérusalem dans tout le moyen âge? Celui-là est tellement inconnu de tout le monde qu'on ne sait ni son vrai nom, ni son vrai pays, ni son vrai siècle, ni même ce qu'il a écrit et pourquoi il a écrit. C'est après 700 que l'on entend parler de lui pour la première fois. Cela ne vous empêche pas de le donner à vos lecteurs comme un historien grave et digne de foi, page 179. — Une troisième fois, Père, vous n'êtes pas difficile. *Comme un autre apôtre g. r. etc.*

Voilà pour les personnages; leurs récits maintenant.

1<sup>o</sup> Récit du pseudo-Aréopagite: « Nous étant assemblés, comme tu sais, auprès de nos pontifes remplis de l'Esprit de Dieu, avec un grand nombre de nos frères, *pour voir ce soma* qui avait reçu Dieu. Il y avait là Jacques frère du Seigneur, et Pierre, coryphée suprême des théologiens. Après *avoir vu*, il plut aux pontifes de louer tous, chacun selon sa capacité, la toute-puissante bonté de la Vérité divine. Hiérothée, comme tu sais, après les apôtres, surpassa tous les autres docteurs. » C'est tout.

Que trouve-t-on dans ce passage en faveur de Jérusalem? Il n'y est question ni de mort, ni de funérailles, ni de la sainte Vierge, ni même de Jérusalem. Je vois là des frères qui se réunissent, non

pour enterrer, mais *pour voir*. Pour voir quoi? Peut-être le tombeau de Notre-Seigneur, car le mot grec *soma Theodokon* peut avoir parfaitement ce sens. Des frères qui, *après avoir vu*, louent la toute-puissante bonté de la Vérité divine, sans doute pour nous avoir donné le Sauveur, et avoir accompli les prophéties en le tirant de la mort et du tombeau...

Et cependant voilà un texte sur lequel on s'appuie contre nous, sans l'avoir bien souvent étudié. Que de bonnes gens vous disent avec une confiance parfaite: saint Denys l'Aréopagite est pour Jérusalem!

2<sup>o</sup> Récit du pseudo-Méliton. Force m'est de résumer ces 18 chapitres: « Un ange apparaît à Marie, lui annonce sa mort dans trois jours, et comme gage lui remet une palme du Paradis. Marie demande à l'ange de réunir près d'elle tous les apôtres, et aussi de la bénir, afin que le démon ne l'attaque point. Puis elle met ses meilleurs habits, prend sa palme et va prier au mont des Oliviers.

« Et voici qu'une nuée enlève Jean d'Ephèse et le porte chez la Vierge. Et voici que d'autres nuées prennent les autres apôtres partout où ils se trouvent et les déposent devant la porte de la Vierge. Paul arrive aussi. Ils sont étonnés de se rencontrer là tous ensemble, sans savoir pourquoi. Une pieuse discussion s'engage entre eux: qui priera le premier pour savoir de Dieu la cause de cette si étrange réunion? ils finissent par prier tous ensemble. Au moment où ils terminent leur prière, Jean ouvre la porte et leur annonce que Marie va mourir.

« Les apôtres entrent dans la maison, consolent Marie et restent trois jours près d'elle à louer Dieu. Le troisième jour, le sommeil s'empare de tous ceux qui étaient dans la maison; ne demeurèrent éveillés que les apôtres et trois vierges compagnes de Marie.

Alors Jésus arrive soudain avec des troupes d'anges chantant des hymnes et glorifiant le Seigneur. Marie, à ce moment, se prosterne et fait à haute voix une longue prière; puis elle se relève, « se couche et rend l'esprit ». Le Seigneur reçoit l'âme de sa Mère et la remet à saint Michel.

« Les trois vierges lavent le corps selon l'usage; il brillait d'une telle clarté qu'on ne pouvait le toucher sans une grâce particulière.

« Les apôtres mirent le corps sacré au cercueil et se dirent: qui portera la palme? On décida que Jean porterait la palme, que Pierre et Paul porteraient le cercueil. Pierre alors entonna l'*In exitu*.

« Pendant le convoi, une couronne de nuées apparaît sur le cercueil; puis l'armée des anges chante des hymnes. A ces chants, quinze mille spectateurs accourent et sont frappés d'aveuglement. Un prince des prêtres cherche à renverser le cercueil; il est puni aussitôt; ses bras se dessèchent et restent attachés au cercueil. Il pleure, il prie, se convertit et obtient sa guérison. Pierre alors le charge d'aller avec la palme céleste rendre la vue à cette foule de 15.000 aveugles. Qui croit retrouve la vue, qui s'obstine dans son infidélité reste aveugle.

« Les apôtres portent le corps de Marie dans la vallée de Josaphat et le déposent dans un sépulcre neuf; après quoi ils s'asseyent à la porte, selon l'ordre de Dieu.

« Et voici Jésus qui arrive avec une légion d'anges, et qui dit aux apôtres: Que voulez-vous que je fasse pour ma Mère? Et Pierre avec les autres de répondre: Qu'Elle ressuscite comme vous, et qu'Elle règne avec vous au ciel. Alors Jésus dit: Qu'il soit fait selon votre parole! et il commanda, et saint Michel rapporta l'âme de Marie. Lève-toi, ô mon amie, dit Jésus; et Marie se leva et bénit le Seigneur.

« Le Seigneur l'ayant embrassée, la remit aux anges pour qu'ils l'emportassent en Paradis. Il embrassa ensuite ses apôtres, leur souhaita la paix, et remonta au ciel en compagnie des anges qui emportaient sa Mère.

« Et les apôtres furent rapportés par des nuées, chacun à l'endroit où il prêchait l'Évangile. Gloire à Dieu. Amen.»

Il paraît, d'après Baronius, an 48, n° 3, que le V. Bède a corrigé en partie ce récit de Méliton, en expurgeant ce qu'il avait de trop fort et d'insupportable. Tel qu'il est encore, qui le prendra jamais pour historique? Et cependant voilà la deuxième colonne sur laquelle repose la tradition de Jérusalem.

3° Récit du pseudo-Euthymius: « Marcien et Pulchérie ayant bâti à la très glorieuse Mère de Dieu une église vénérable, cherchaient le très saint corps qui a reçu Dieu. »

« Ils appelèrent alors Juvénal et les autres évêques de Palestine, et ils dirent: Nous avons appris qu'il y a à Jérusalem une église majeure et insigne dédiée à Marie Mère de Dieu et toujours Vierge, au lieu dit Gethsémani; et que là son corps qui a porté la Vie repose dans un tombeau. Nous voulons qu'on apporte ici ces reliques pour être la sauvegarde de la cité impériale. Juvénal répondit que la Sainte Écriture était entièrement muette sur les derniers moments de la très sainte Vierge; néanmoins on savait par une *antique et très véridique tradition* qu'au temps de son trépas, les apôtres, répandus par le monde pour le salut des peuples, avaient été dans un instant transportés à Jérusalem à travers les airs.

« Là une vision angélique leur apparut; et les Puissances supérieures firent entendre une divine mélodie. C'est au milieu de cette gloire que Marie rendit son âme à Dieu.

« Son corps qui avait reçu Dieu fut porté à Gethsémani au chant des anges et des apôtres, puis déposé là dans un tombeau. Pendant trois jours, des chœurs angéliques ne cessèrent de se faire entendre autour du tombeau. Au bout de ces trois jours, les chants ayant cessé et Thomas qui venait d'arriver ayant voulu adorer le corps sacré qui avait porté Dieu, les apôtres ouvrirent le sépulcre. Ils n'y trouvèrent plus le corps très glorieux de la Vierge, mais seulement les linceuls gisant à terre, et desquels s'exhalait un parfum qui les embauma tous.

« Il y avait là avec les apôtres, le très saint apôtre et premier évêque d'Ephèse, Timothée, et Denys l'Aréopagite, comme le grand Denys l'atteste lui-même dans ce qu'il écrit au susdit apôtre Timothée sur le discours du Bienheureux Hiérothée : Nous étant assemblés auprès de nos pontifes sacrés... et le reste de tout ce que raconte le pseudo-Aréopagite, tel que nous l'avons rapporté ci-dessus. »

J'ai tenu à donner en entier et littéralement ce prétendu entretien de Juvénal avec l'empereur Marcien et l'impératrice Pulchérie, puisque c'est le grand et principal fondement de la tradition de Jérusalem, le meilleur argument que fassent valoir ses partisans.

Dans cet entretien, que de choses suspectes ! Lequien et Combefis en ont, depuis deux siècles déjà, fait la remarque.

1° Comment Marcien et Pulchérie ont-ils pu en 451 parler d'une église majeure et insigne de sainte Marie à Gethsémani, lorsque les pèlerins qui visitent Jérusalem longtemps après cette date, comme Virgilius vers 500, comme Antonin de Plaisance vers 600, comme Arculfe en 690, mentionnent à peine cette église ! Et comment surtout Marcien et Pulchérie ont-ils pu parler en 451 du

tombeau de la Vierge qu'abrite cette église, lorsqu'il est constaté par l'histoire que pas un auteur connu n'en fait la moindre mention avant saint Antonin de Plaisance, c'est-à-dire avant 570 ou 600 ?

2° Marcien et Pulchérie réclament à Juvénal et aux évêques de Palestine le corps de la sainte Vierge. Ils ignorent donc tous deux en 451 le fait de l'Assomption. Mais comment peuvent-ils en être encore à ignorer tous deux un fait de cette importance, après le grand bruit et les miracles qui, d'après la légende même de Jérusalem, en furent l'accompagnement ? en particulier, après le séjour de sainte Hélène en Terre Sainte de 326 à 328, et alors surtout que l'impératrice Eudoxie vient tout récemment (438) de passer elle-même plus d'un an dans la ville sainte, occupée d'églises et de saints lieux ? Elle n'a donc rien vu, rien entendu là-dessus, cette impératrice Eudoxie, pour que, de retour à Constantinople, elle n'en ait pas au moins dit un mot soit à Marcien, soit à l'impératrice Pulchérie.

3° Comment Juvénal a-t-il pu en 451 citer le pseudo-Aréopagite, lorsqu'il est constant que les écrits de cet apocryphe n'ont paru qu'après l'empereur Zénon et n'ont été cités pour la première fois en public qu'en l'année 532 ? (Alzog, *Patrol.* — *Denys.*)

4° Comment Juvénal a-t-il pu parler en 451 à l'empereur et à l'impératrice d'une *très antique tradition*, alors que personne ne l'a connue avant lui, que personne ne l'a connue après lui, et qu'on n'en trouve aucune trace ailleurs que dans ce prétendu entretien, si douteux lui-même ?

5° Comment saint Jean Damascène peut-il faire assister Denys l'Aréopagite et Timothée, évêque d'Ephèse, à la mort de la sainte Vierge arrivée, d'après vous, en 44, lorsque Denys l'Aréopagite n'a

été converti que vers l'an 52, et que Timothée n'a été évêque d'Ephèse qu'en 64 ou 65 ?

6° Comment enfin Juvénal, et comment saint Jean Damascène ont-ils pu parler de linges funéraires et même de cercueil demandés par Marcien pour la cité impériale, envoyés par Juvénal à Constantinople, lorsque, 50 ans avant saint Jean Damascène, saint Germain, patriarche de Constantinople, mieux placé que personne pour bien connaître les reliques de son église, ignore absolument cette histoire et va jusqu'à dire que Marie n'est même pas entrée au tombeau, et que son corps a été enlevé au ciel auparavant avec linceuls et le reste ? Aurait-il pu tenir pareil langage aux fidèles, si linceuls et cercueil avaient été déposés aux Blaquernes dans une église spéciale, et si chaque année ces précieuses reliques avaient été honorées par une fête solennelle ?

Et voilà pourtant ce que l'on nous présente comme documents solides, infaillibles, invincibles de la grande tradition de Jérusalem ! Pauvre ! pauvre tradition ! qui ne s'appuie que sur des preuves si fragiles, j'allais dire si misérables !

Rapportons, pour terminer cette appréciation motivée des apocryphes, le jugement de Baronius sur le principal d'entre eux, le faux Méliton : livre plein de choses insensées, en dépit des corrections de Bède..... *adeo... ut multa habeat adhuc prorsus insulsa* ; — et le jugement du P. Lana, consultant des Rites au temps de Pie IX, sur le pseudo-Euthymius, suivi par saint Jean Damascène : « un fouillis d'inepties et d'absurdités » (pp. 9 et 10) ; — et le jugement enfin du pape Gélase sur tous ces apocryphes en général : il les condamna tous en bloc, au concile de Rome, l'an 495 ou 496. Et voilà !

Avant de quitter apocryphes et partisans de Jérusalem, il nous reste, cher Père, à contempler

un petit spectacle des plus suggestifs ; je veux dire l'entente rien moins qu'harmonieuse qui existe entre vous et vos autorités, puis entre ces autorités elles-mêmes.

Vous prétendez que saint Jean n'est allé en Asie qu'après la mort de la sainte Vierge et que vers l'an 67. Or Marie d'Agréda, votre grande voyante, dit formellement le contraire. Le faux Méliton dit le contraire. Le faux saint Jean dit le contraire, sans parler du faux Abdias ni de Prochore qui laissent également supposer le contraire.

Vous prétendez avec Marie d'Agréda, avec la plupart des apocryphes, avec de nombreux partisans de Jérusalem, que la sainte Vierge est morte au mont Sion ; or voici le faux saint Jean qui la fait mourir à Bethlehem. (Migne, *Apocr.* II, p. 514.)

Et voici, d'autre part, deux fervents de Jérusalem : le D<sup>r</sup> Zahn et le P. Lagrange, qui par des voies différentes arrivent l'un et l'autre à conclure que Marie n'est pas morte à Sion.

Vous prétendez avec les apocryphes et les Pères grecs qui les suivent que Marie a été ensevelie à Gethsémani ; et voici de nouveau le D<sup>r</sup> Zahn et le P. Lagrange qui vous disent au nom de l'histoire : Non ! Marie n'a pas été ensevelie à Gethsémani.

L'apocryphe Euthymius prétend qu'au v<sup>e</sup> siècle il y avait à Jérusalem *une ancienne et très véridique* tradition sur la sépulture de Marie en cette ville. Or un autre apocryphe plus ancien de quelques siècles, le faux saint Jean, raconte tout au long ceci : « Deux prêtres du Sinaï s'étant adressés à Cyriaque, évêque de Jérusalem, pour avoir des renseignements sur les derniers moments de Marie, Cyriaque demeura court d'abord ; puis, après avoir consulté son clergé, il répondit qu'il n'avait rien là-dessus, si ce n'est un petit écrit de saint Jacques

disant que l'histoire vraie de Marie était à Ephèse chez saint Jean, et que c'est là qu'il fallait l'aller chercher ». (Migne, *Dict. apocryph.*, vol. II, p. 508-509.) Jérusalem qui ne sait rien !... et qui renvoie à Ephèse...

Saint Jean Damascène prétend, sur la foi d'Euthymius, que la sainte Vierge resta trois jours et trois nuits au tombeau, et que pendant ces trois jours et ces trois nuits, le chant des anges ne cessa de se faire entendre sur ledit tombeau. Et voici saint Germain, patriarche de Constantinople, qui, 50 ans avant Euthymius, assure expressément que le corps de Marie n'entra même pas dans le tombeau, attendu qu'au moment où Pierre et Paul se disposaient à l'y déposer, ce corps sacré fut ravi de leurs mains et incontinent transporté au ciel.

Saint Jean Damascène raconte encore, sur la foi du même Euthymius, que Juvénal en 451 ou peu après envoya à l'empereur Marcien cercueil et linges funèbres restés dans le tombeau de Marie. Et voici de nouveau saint Germain qui déclare qu'aucun cercueil n'entra au tombeau, et que les linceuls furent emportés au ciel, sous forme de nuée légère, en même temps que le corps sacré de Marie ; et saint Germain en appelle aux spectateurs comme témoins de la vérité de ses paroles.

Le Ménologe de Basile, dites-vous, p. 184, rapporte au 2 juillet l'entretien de Juvénal avec l'empereur Marcien sur la mort, sur la sépulture de Marie à Jérusalem ; bref, toute la légende d'Euthymius. Et voici que dans mon Ménologe, qui est le Ménologe en usage dans l'Eglise grecque, il n'y a rien, absolument rien de cela, au 2 juillet.

La légende de ce jour raconte seulement qu'une robe de la Vierge fut trouvée chez une Juive en

Galilée par deux patriciens, habilement dérobée par eux, apportée à Constantinople, et déposée aux Blaquernes. La fête a pour titre : Déposition du saint vêtement de la très sainte Mère de Dieu aux Blaquernes.

Nicéphore Callixte, d'après vous, p. 185, raconte que Juvénal transmit à Constantinople le cercueil de la sainte Vierge, et que ce cercueil fut pieusement et solennellement déposé près du maître-autel, dans le vaste temple construit exprès aux Blaquernes, Marcien vivant encore. Et voici le Ménologe, livre officiel des cérémonies, qui ne parle que d'un coffre ou d'une châsse où l'on garde une robe de la sainte Vierge. Et voici saint Germain, d'autre part, qui assure qu'il n'y a jamais eu de cercueil.

Vous prétendez encore, p. 187, en note, que le Ménologe fait mémoire du cercueil et des linges funéraires envoyés par Juvénal à Constantinople, et qu'il les indique dans l'église des Blaquernes. Ni au 2 juillet, ni en un autre jour, le Ménologe ne fait mémoire soit du prétendu cercueil, soit des prétendus linceuls de Marie. Quant aux Blaquernes, le Ménologe n'y parle jamais que d'une robe de la Vierge, la robe apportée par les patriciens Galbinus et Candidus.

Ce qui vous a sans doute trompé, c'est le mot *Soros* du Ménologe, que vous avez traduit littéralement par cercueil. Vous n'avez pas pris garde que le Ménologe se sert deux fois du même mot *Soros* pour deux choses différentes, et pour deux églises différentes : une première fois, le 2 juillet, pour la robe déposée aux Blaquernes, une deuxième fois, le 31 juillet, pour la ceinture conservée ailleurs. Or 1° la sainte Vierge n'a jamais eu deux cercueils ; or 2° on ne prend pas un cercueil pour y renfermer une robe, une ceinture. Et voilà pourquoi j'ai traduit par

coffre ou par châsse, à l'exemple du Ménologe lui-même, 31 août, ce que vous traduisez, vous, trop littéralement par cercueil.

Vous n'avez pas pris garde non plus que, dans la légende de la robe au 2 juillet, le texte dit deux fois aussi *Soros* pour le coffre vide que les patriciens Galbinus et Candidus substituèrent chez la femme juive de Galilée au coffre qui renfermait la robe de la sainte Vierge. Or je ne suppose pas que le cercueil de la sainte Vierge ait été jamais chez une femme juive en Galilée.

Euthymius nous parle de 10 à 15 mille personnes placées sur le passage du cercueil de Marie que l'on transporte à Gethsémani, et qui sont frappées d'aveuglement et qui sont ensuite guéries. Le Ménologe nous parle aussi de cette foule nombreuse devenue subitement aveugle; mais, d'après Euthymius, ces aveugles sont guéris par la palme céleste que saint Pierre fait porter au milieu d'eux; d'après le Ménologe, c'est en touchant la couverture du lit funèbre qu'ils recouvrent la vue.

Donc, Père, contradictions entre apocryphes et apocryphes, contradictions entre vous et les voyantes; contradictions entre saint Germain et saint Jean Damascène; contradictions entre Euthymius et le Ménologe; contradictions entre le Ménologe de Basile que vous citez et le Ménologe en usage que j'ai entre les mains; contradictions entre ce que dit Nicéphore et la pratique ancienne de l'Eglise de Constantinople; contradictions enfin entre le docteur Zahn, le Père Lagrange, et l'opinion actuelle de Jérusalem sur le point particulier du lieu de la mort et du lieu de la sépulture.

Père, que pensez-vous de ces contradictions, de ces oppositions, de ces divisions, de ces incertitudes? Voilà, bien sûr, qui n'est pas fait pour augmenter beaucoup le crédit de Jérusalem.

Mais que devient en particulier cette ronflante et triomphante conclusion de votre page 188: « Il ne peut donc plus y avoir de doute; depuis la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle, le cercueil et le linge funéraire de la très sainte Vierge furent l'objet de la vénération des fidèles dans la basilique de Marie Mère de Dieu aux Blaquernes, etc.? — Non, Père, il ne peut y avoir de doute, mais c'est dans un sens tout opposé au vôtre. Saint Germain, patriarche de Constantinople, a parlé; l'Eglise grecque tout entière a parlé par son Ménologe officiel: jamais l'église des Blaquernes n'a vu ni cercueil, ni linceuls de la sainte Vierge! Jamais l'église des Blaquernes n'a fait et n'a eu à faire de fêtes pour des reliques qu'elle n'a jamais possédées.

Pour clore ce chapitre, je voudrais bien, à défaut d'explications complètes et décisives, lever au moins un coin du voile mystérieux qui couvre la tradition d'Ephèse, en particulier aux dix premiers siècles de l'ère chrétienne. On me permettra d'essayer. Vous m'aidez encore, Père, en m'ouvrant la voie; l'histoire fera le reste.

On nous demande où est la tradition d'Ephèse? Et moi je demande où est la tradition de Laodicée, où est la tradition de Hiérapolis, où est la tradition de Thyatire, où est la tradition de Philadelphie, où est la tradition de Sardes, de Pergame, de Corinthe; où est la tradition même de Smyrne? Smyrne qui a une si grande dévotion à son illustre patron saint Polycarpe, disciple de saint Jean, Smyrne en est à ne pas savoir l'endroit précis de son territoire où Polycarpe a été torturé, où Polycarpe est mort, où Polycarpe a été enseveli.

Toutes les cités que je viens de nommer ont eu une histoire; que savez-vous de cette histoire? Et vous me demandez la tradition religieuse d'Ephèse, encore sur un point particulier. Certes, ce que

13  
+ Nous pourrions répondre: Chez les Kirkingistes. Mais je demanderai, à mon tour, où etc. V. Note Spinelk

j'en dis n'est pas pour éluder l'objection, mais bien pour la mettre dans son vrai jour, en faisant comprendre que lorsqu'on ne sait rien soi-même de l'histoire générale d'un pays, on est mal fondé à trouver mauvais que les autres ne puissent nous donner tous les détails que nous désirerions avoir sur tel point particulier; et aussi en montrant qu'il ne s'agit pas d'un cas propre à Ephèse, mais d'un fait commun à toutes les autres Eglises de l'Apocalypse. Pénitence ! Pénitence ! disait le Voyant de l'Apocalypse à l'ange de l'Eglise d'Ephèse (ch. II, v. 5), sinon je viendrai à toi, et j'emporterai de toi le chandelier. *Sin autem venio tibi, et movebo candelabrum de loco suo.* — La menace s'est accomplie à la lettre. Dieu a emporté le chandelier d'Ephèse, et il n'y est resté qu'ignorance, obscurité, ténèbres.

Pour parler histoire, de grands et multiples fléaux ont passé par là, qui ont renversé maisons et monuments ; puis de grandes invasions se sont abattues sur la malheureuse cité, dispersant ou anéantissant habitants et souvenirs. Que reste-t-il aujourd'hui de la grande et antique Ephèse ? Des ruines, au milieu desquelles passe la charrue insouciant de paysans ignorants.

Cependant, si je ne me trompe, en dehors de cette ruine générale et déjà ancienne, il y a une raison toute particulière à Ephèse pour expliquer... comment dirai-je ? le silence extérieur et officiel qui s'est fait autour de la sainte Vierge séjournant sur son territoire, mourant sur son territoire, et ensevelie sur son territoire, à Panaghia-Capouli.

Quand vous m'avez parlé, cher Père, du fameux entretien de Juvénal avec l'empereur Marcien, à l'occasion du concile de Chalcedoine, j'ai protesté, comme je proteste encore de toutes mes forces, au nom du bon sens, au nom de la tradition, au nom de

l'histoire, contre la plupart des détails dudit entretien ; mais j'ai fait une réserve pour l'entretien lui-même, disant qu'il me semblait dans l'ordre naturel des choses.

Maintenant, Père, laissez-moi pour un temps, et jusqu'à certaine limite, entrer dans vos propres sentiments.

Vous nous avez raconté, avec l'apocryphe Euthymius, que Marcien et Pulchérie, au temps du concile de Chalcedoine, donc en 451, venaient de bâtir une magnifique église à la Mère de Dieu, à l'endroit dit Blaquernes. Admettons ! — Vous nous avez raconté aussi qu'à cette même date, Marcien et Pulchérie n'avaient aucune connaissance de l'Assomption de la sainte Vierge, et qu'ils croyaient bonnement que son corps était encore au tombeau. — Raide, Père ; mais soit, passons ! — Vous nous avez raconté enfin que, dans leur bonne foi, Marcien et Pulchérie s'adressèrent à Juvénal, ainsi qu'aux pontifes de Palestine, pour avoir des nouvelles du saint corps et savoir s'il ne serait pas possible de le transporter à Constantinople. — Oh ! la belle occasion pour Juvénal de placer son tombeau de Gethsémani !

Ce que je dis là peut avoir l'air d'une plaisanterie ; mais en vérité rien n'est plus sérieux. Voyez de fait si, avant cette date de 451, vous trouvez à Constantinople un seul témoin connu qui soit pour Jérusalem. Pas un. A partir de cette date, on commence à les voir paraître : un, deux, trois, quatre, cinq ; bientôt ils seront légion. Les églises bâties par sainte Pulchérie : celle de Calcopratie pour la ceinture de la Vierge ; celle des Guides pour son portrait peint par saint Luc ; celle des Blaquernes pour sa robe sacrée, ne pouvaient qu'attirer l'attention de ce côté et hâter le mouvement.

Il arriva donc ainsi que la tradition de Jérusalem

commença à peu près dans le même temps et à Jérusalem avec Juvénal et les apocryphes, et à Constantinople avec Juvénal encore, puis sainte Pulchérie et ses églises. Une fois les deux capitales gagnées à la cause : Constantinople capitale politique, Jérusalem capitale religieuse, pensez si le reste de l'Orient se fit traîner pour suivre le mouvement.

Veut-on voir tout de suite le résultat final de ce mouvement ? Le Ménologe de l'Église grecque, rédigé à Constantinople même, suffit à lui seul pour établir l'immense progrès accompli dans le patriarcat de Constantinople, en faveur de la tradition de Jérusalem. Ce n'est plus l'opinion seulement de quelques moines, de certain nombre de docteurs, de tels Pères, de tels patriarches ; c'est l'opinion de toute l'Église grecque ; clergé et fidèles sont désormais en plein pour Jérusalem.

Et Ephèse ? me direz-vous ; c'était l'heure pour elle de protester ; pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ? C'est ici, Père, que je vous attendais.

Qu'Ephèse ait eu bonne envie de protester, je n'en doute pas. Qu'Ephèse ait même protesté, comme il apparaît par la tradition des Kirkindjotes demeurée vivante jusqu'à nous, en dépit du temps et des obstacles, il y a tout lieu de le croire. En tout cas, personne ne peut prouver le contraire. Mais on eut bientôt soin d'y mettre ordre.

Avez-vous souvenance, cher Père, des mauvaises choses décrétées et perpétrées par ce qu'on appelle la queue du concile de Chalcédoine, c'est-à-dire par les évêques demeurés à Constantinople après le départ des Légats ? La plus mauvaise de toutes ces choses fut de vouloir égaler Constantinople à Rome, le patriarche au Pape, sauf le premier rang laissé au Pape. Une seconde de ces mauvaises choses fut de dépouiller Ephèse de son beau et ancien titre de

Métropole de toute l'Asie Mineure, pour en faire l'humble et modeste vassale du siège de Constantinople. — V. *Oriens Christianus*, page 668, art. *Ephèse*.

Comprenez dès lors ce qui dut arriver. Constantinople commande ; Constantinople gouverne ; Constantinople inspire. C'est Constantinople qui sacre les évêques d'Ephèse et qui les envoie ; c'est Constantinople qui, au moins d'une certaine manière, forme et organise le clergé ; c'est de Constantinople que vient le mot d'ordre. Ces évêques, ces dignitaires, ce clergé qui viennent de Constantinople ont donc les idées de Constantinople, apportent donc les idées de Constantinople ; et parmi ces idées la nouvelle tradition de Jérusalem. Le reste se devine assez.

Est-ce un clergé de ce caractère qui va épouser la cause d'Ephèse ? Sont-ce des évêques dans ces idées qui vont entretenir la tradition d'Ephèse, la défendre, la propager ? Et l'on s'étonne après cela qu'il nous reste si peu de chose sur la tradition primitive d'Ephèse ; mais ce dont il faut bien plus justement nous étonner, c'est qu'avec un clergé pareil, et des évêques pareils, on ait pu en conserver encore un tel souvenir. Clergé et évêques laisseront tomber les monuments ; de là peut-être cette chapelle sans toit dont nous parle saint Willibad au VIII<sup>e</sup> siècle, et où jadis saint Jean aimait à prier. — Qui sait ? la Panaghia de nos jours ? Clergé et évêques pendant 800 ans laisseront se perdre les souvenirs, quand ils ne travailleront pas à les détruire eux-mêmes, pour les remplacer par la nouvelle croyance, comme ils font encore actuellement.

Mais, en dépit de ces 800, de ces mille ans d'enseignement contraire, ils n'arriveront pas à arracher de l'âme du peuple la tradition primitive, et à l'empêcher de dire : « Non ! Marie n'est pas morte à Jérusalem ! »

salem. Elle est morte à Panaghïa; elle a été ensevelie à Panaghïa. Là est sa maison; là est son tombeau; et c'est là que nous continuerons de venir chaque année en pèlerinage fêter sa glorieuse Assomption. »

Qu'on veuille bien considérer tout cela, peser tout cela, réfléchir à tout cela, et l'on verra s'il n'y a pas dans cet ensemble de faits quelque chose de profondément digne d'attention.

A propos de Perdiccas qui parle, au xiv<sup>e</sup> siècle, et de Jean le Tornique au xii<sup>e</sup> siècle qui ne dit rien, je vous disais : Père, vous ne me citez que des gens du clergé et du haut clergé. Sentez-vous en ce moment toute la force de cette réflexion ?

A partir du vi<sup>e</sup> siècle, à *fortiori* des siècles postérieurs, clergé et évêques ne représentent plus qu'une tradition étrangère : celle de Constantinople, et celle de Jérusalem. Mais le peuple, lui, est resté le vrai peuple d'Ephèse, fidèle à la foi de ses pères, à sa tradition primitive, fidèle à ses souvenirs. Et de là ce dualisme entre le clergé et le peuple qui commença aux premiers jours, qui s'est maintenu à travers les âges, et qui n'est pas prêt de finir.

On peut rire, cher Père, de la tradition opiniâtre des Kirkindjotes; mais cela ne l'empêche pas de continuer à subsister; et l'on n'empêchera pas non plus le bon sens de penser et de dire : qu'il serait bien plus digne de la vraie science d'étudier cette tradition, de tirer les conclusions qu'elle comporte, que d'en faire fi sans raisons.

## ARTICLE VIII.

AUCUNE CONCORDANCE ENTRE PANAGHÏA-CAPOULI ET LA  
DESCRIPTION DE C. EMMERICH.

Il s'agit d'un fait; or un fait ne se prouve que par témoins. Quels sont vos témoins? Vous m'en citez deux en tout : le premier, Mgr Duchesne, qui n'a point vu; le second, vous-même, qui n'avez vu qu'une fois et qu'en partie.

1<sup>o</sup> Il est très vrai, avons-nous dit déjà, que tout au commencement de la découverte, et sur le simple vu de quelques photographies, Mgr Duchesne, interrogé par nous sur l'importance de la vieille chapelle que l'on venait de découvrir, répondit : « La concordance qui vous frappe n'existe en aucune façon ». Mais, comme nous l'avons fait observer à la décharge du grand et loyal savant, il se reprenait aussitôt et disait : « Il me faudrait, pour bien contrôler, lesdites photographies; je ne les ai plus. »

Donc le témoignage de Mgr Duchesne ne repose que sur la vue rapide de quelques photographies; et vous voyez encore qu'il se justifie, n'ayant plus lesdites photographies, de ne pouvoir mieux contrôler. Il n'y a pas à insister sur la valeur relative de ce témoignage; il saute aux yeux que le témoignage d'un savant, qui n'a vu les choses que partiellement et qu'en peinture, ne prévaudra jamais sur celui d'honnêtes gens qui ont vu, de leurs yeux vu, dix fois, vingt fois, les choses sur place, et dans leur ensemble, et dans leurs détails particuliers.

Me permettra-t-on de rappeler qu'il y a des raisons

de croire que Mgr Duchesne y regarderait à deux fois et à trois fois aujourd'hui avant de répéter la même assertion ?

2° Votre propre témoignage. — Vous êtes arrivé à Panaghia à la mi-juillet vers midi, ayant bien chaud, étant passablement fatigué de votre rude montée à pied, et, prétendent quelques méchantes langues, que vous devinerez sans peine, d'avance assez mal disposé à l'endroit de Panaghia. Vous vous êtes reposé un peu ; puis vous avez diné. Vers deux heures au plus tôt, vous êtes sorti. Vous avez visité l'antique chapelle. Puis vous êtes allé, à 1200 mètres plus loin, toujours montant, toujours suant, voir les restes du vieux château. De là vous êtes revenu à la maison, les pieds quelque peu déchirés par les ronces. A peine si vous avez entrevu la terrasse qui sépare le château du Bulbul-Dagh et par laquelle passe le chemin dont parle C. Emmerich.

Quant au Bulbul-Dagh lui-même, vous n'avez même pas essayé de l'escalader. Vous n'avez donc rien vu « ni de l'ancien chemin », ni « du sommet d'où l'on voit Ephèse et la mer : Ephèse, d'un côté, en fer à cheval autour du mont Prion ; la mer, de l'autre côté, plus près qu'elle n'est d'Ephèse ».

Le lendemain, vous vous êtes levé de bonne heure, vous avez fait vos dévotions, vous avez déjeuné, et vous êtes parti aussitôt pour voir à votre aise les ruines d'Ephèse.

Combien, Père, avez-vous eu réellement et pratiquement de temps pour visiter Panaghia, ensemble et détails ? On me dit quatre heures. Mettons-en cinq, mettons-en six ! Eh bien, Père, disons-le tout droit, il est permis d'avoir en soi une certaine confiance ; mais mettre son unique témoignage personnel, et dans les conditions rappelées ci-dessus, en balance avec les centaines de témoignages donnés par des

ingénieurs, par des architectes, par des officiers de marine, par des peintres et des dessinateurs, par des publicistes, par des prêtres, des religieux, des pèlerins de tout rang et de tout pays ; non seulement le mettre en balance, mais lui donner avec une tranquille assurance le dessus, non, Père ! s'appelât-on Père Barnabé d'Alsace, O. F. M. T. S.

Car enfin, cher Père, à quoi revient cette tranchante négation : « aucune concordance ! » alors que tant d'autres témoins qui ont eu pour voir plus de temps que vous, et qui, eux, ont tout vu, affirment et publient qu'il y a maintes concordances ? Avez-vous bien réfléchi avant d'écrire pareille chose ? Si non, c'est fâcheux ! Si oui, c'est encore plus fâcheux, car vous aboutissez forcément à ce dilemme brutal : vous tous qui avez visité Panaghia en ces dix dernières années, qui prétendez qu'il y a *concordances, et concordances nombreuses, et concordances frappantes* ; vous artistes, publicistes, ingénieurs, architectes, lieutenants et capitaines de vaisseau ; vous prêtres, religieux, religieuses de tous ordres, étrangers et indigènes ; vous en particulier MM. de la commission d'enquête, vous êtes tous, archevêque en tête (foi de Père Barnabé d'Alsace), ou des aveugles qui n'avez rien su voir, ou des fourbes qui voulez nous en imposer. C'est raide, Père, plus que raide ! Aussi je crois bon, tant par respect pour vous que par respect pour nous-mêmes, de ne pas insister sur ce point. Vous me permettrez cependant d'ajouter ceci : Voilà douze ans passés que nous étudions Panaghia-Capouli ; après ces douze ans d'études, nous devons connaître ensemble et détails mieux que personne. Quand donc nous affirmons qu'il y a concordance pour le site, pour l'orientation, pour vingt détails particuliers, allez, Père, on peut nous croire.

Cela dit pour la question d'ensemble, je ne fais et

nous n'avons jamais fait difficulté de reconnaître qu'il manque à la Panaghïa-Capouli de 1904 plus d'un détail indiqué par C. Emmerich dans la Panaghïa de l'an 39 et de l'an 48. Qui peut s'en étonner ? La crèche de Bethléhem est-elle aujourd'hui dans le même état qu'en l'an 1 ? Et la forteresse Antonia ? et le palais d'Hérode ? et le Calvaire ? et le Saint Sépulcre ? etc., etc., etc. Panaghïa a subi le sort commun de tout ce qui vieillit. Dix-neuf siècles ont passé sur l'antique maison, sur les alentours. Les alentours ont été plus ou moins transformés ; la maison, remaniée, restaurée à différentes époques, a été finalement ruinée. Ce qui doit donc étonner, ce n'est pas que tel ou tel détail indiqué par C. Emmerich, soit dans la maison primitive, soit dans les alentours, ne se retrouve plus aujourd'hui, mais bien qu'après un si long espace de temps et de ruines, maison et alentours offrent encore tant et de si frappantes concordances.

Vous soulevez certain nombre de difficultés sur tels et tels points particuliers ; me voici à vos ordres, prêt à vous satisfaire, parlez !

Page 219. — Vous trouvez que le chemin d'Ephèse à Panaghïa n'a pas la longueur indiquée par C. Emmerich.

Pardon, cher Père ! avez-vous suivi le chemin de C. Emmerich ? celui qui va au bout de la plaine, qui passe par le Kara-Kaïa, qui aboutit à la terrasse, qui vient à la maison par le château ? — Non ! — Avez-vous du moins interrogé ceux qui ont suivi cet ancien chemin ? — Non ! — Alors sur quoi vous appuyez-vous pour parler comme vous faites ? De ce que le nouveau chemin n'exige que deux heures, s'ensuit-il que l'ancien, le seul dont s'occupe C. Emmerich, n'exige pas trois heures et plus ? Aujourd'hui, Père, par bateau, nous mettons 24 heures de Smyrne à

Constantinople ; par chemin de fer, il faut trois jours.

Page 221. — Vous reprochez à C. Emmerich d'avoir parlé d'îles innombrables, lorsqu'il n'y a que Samos en vue.

Mettons, Père, qu'elle s'est trompée sur ce point. Ce n'est, dirai-je comme vous, page xvii, qu'un détail sans importance. Mais s'est-elle trompée autant qu'on cherche à le faire entendre ?...

Prenez n'importe quel voyageur, mettez-le à Panaghïa, en face de la mer. A moins qu'il ne sache déjà qu'il n'a que Samos devant lui, à la vue des collines nombreuses qu'il aperçoit et qui semblent détachées, il sera le premier à se demander ce qu'il voit : un amas d'îles, ou les montagnes diverses d'une seule grande île. Je le défie bien de trancher la question avec ses seuls yeux. C. Emmerich a vu comme ce voyageur, par ses yeux ; aussi je n'aime guère « les yeux de cet ange inspirateur » que vous glissez là subrepticement contre toute justice, comme si C. Emmerich avait vu par les yeux de son ange et non par les siens propres. — Croyez, cher Père, que la réflexion de M. le contre-amiral A. sur « les mille pointes de Samos » est parfaitement exacte, et qu'il ne suffit pas d'en plaisanter pour en avoir raison.

Page 222. — Vous contestez ce que dit C. Emmerich que Panaghïa est plus près de la mer qu'Ephèse même, et vous entrez là-dessus dans tout un savant calcul de mesures.

J'ai deux réponses à vous faire. M. Weber, dont vous connaissez la compétence, me dit : « Toutes les cartes indiquent 8 kilom. de l'Artemisium à la mer ». — De l'Artemisium à la porte ouest d'Ephèse, y a-t-il 2 kilom. ?... reste donc grandement 6 kilom. d'Ephèse à la mer, tandis que vous n'indiquez vous-même, page 223, que 5 kilom. 250 mètres de Panaghïa à la mer. — Vous voilà battu, cher Père, par

ces cartes mêmes que vous invoquiez contre nous avec une conviction plus forte que bien placée.

Ma deuxième réponse est toute pratique. A Noël dernier, pour avoir le tout dernier mot sur cette question, un homme, par nos ordres, est allé deux fois de Panaghia à la mer. En dépit de la pluie qui tombait et qui détrempait le sentier, en dépit des ascensions et des détours de la montagne, notre homme n'a pas mis *une heure* pour faire le chemin : juste 47 minutes une fois, 52 minutes l'autre fois. Supposez un beau temps, avec un chemin sec, il n'aurait pas mis 40 minutes. Supposez la ligne droite, il n'y a même pas la demi-heure. Voilà un fait, Père ; il n'y a pas à répondre à cela.

Notre homme devait tenter la même expérience d'Ephèse à la mer ; la chose lui a été impossible ; la plaine était couverte d'eau. Mais essayez, Père, d'aller de la porte ouest d'Ephèse à la mer, par le plus beau temps, en moins de 52 minutes ; je vous le donne en dix ! et pourtant là point de montée qui retarde, ni de détours qui allongent. De une heure et demie à deux heures, disent les gens du pays.

Page 224. — Vous rappelez ce que dit C. Emmerich « d'un petit fleuve qui serpentait entre la colonie et la ville », et vous contestez : 1° l'existence de ce « petit fleuve » ; 2° la position que lui donne C. Emmerich entre le Bulbul-Dagh et la ville.

Pourquoi dites-vous *petit fleuve*, alors que, d'après tous les gens que j'ai consultés, et le dictionnaire lui-même, le radical du mot signifie simplement *cours d'eau*, et le diminutif employé *petit cours d'eau* ; afin de grossir la difficulté?...

Pour l'existence même de ce cours d'eau, je n'ai qu'à vous renvoyer à Strabon, liv. XIV, et à Plin l'Ancien, liv. V, ch. xxix, qui parle de deux Sélinus. Quand même ce cours d'eau aurait complètement dis-

paru, comme le Cenchrius, il ne s'ensuivrait d'aucune façon qu'il n'a jamais existé, et que C. Emmerich ait dit faux sur ce point. Mais il se pourrait bien, Père, qu'il en restât quelque chose. Remontez, à droite du chemin de fer, la gorge de la montagne qui mène à Azizié, et vous m'en donnerez des nouvelles. C'est du moins ce que me disait ces jours derniers un ingénieur du chemin de fer, M. Vogel.

Quant à la position même du cours d'eau, je ne puis vous dire qu'une chose. Si vous étiez monté, comme nous, au sommet du Bulbul-Dagh, et si de là, comme nous encore, vous aviez considéré les sept ou huit torrents qui sillonnent la plaine, à la vue de ces torrents descendant tous des montagnes de l'est, traversant le chemin de fer, venant, aux jours de pluie, battre le pied du Bulbul-Dagh, puis se retournant vers Ephèse, vous auriez touché du doigt la justesse de ce que dit C. Emmerich sur ce cours d'eau qui serpente et qui semble bien réellement séparer la colonie de la ville ; non pas évidemment du côté de la montagne, où il n'y a pas de place, comme vous le dites fort bien, mais du côté de la plaine. Vous vous seriez épargné la peine de faire une objection qui prouve seulement, cher Père, que vous n'avez pas vu, et que vous ne savez pas.

Page 226. — Vous relevez le mot de C. Emmerich : *cet endroit devint plus tard un évêché* ; et vous ajoutez : « jamais aucun évêché n'a été érigé là ». Possible, Père, qu'il n'y ait jamais eu là d'évêché ; possible aussi qu'il y en ait eu un. Prenez la collection Labbe ; parcourez la liste des évêques qui ont assisté au concile d'Ephèse en 451 ; que d'évêchés aujourd'hui parfaitement inconnus ! Tel siècle n'a compté qu'un évêque.

Ne serait-ce pas le nôtre, Père ? En tout cas, ce que vous avancez à l'appui de votre assertion se re-

tourne plutôt contre vous. « On n'a retrouvé là, dites-vous, aucune trace de cathédrale, ou d'agglomérations de maisons indiquant un palais épiscopal. »

Point ne suis entièrement de votre avis. Il y a cathédrale et cathédrale, palais et palais. On a retrouvé là un grand bassin, des conduites d'eau importantes et nombreuses ; des escaliers, une colonnade, des arcades, des mosaïques, quantité de murs en terrasse. Cela suppose autre chose qu'une modeste cabane de berger. On a retrouvé là aussi un moule à hosties. Ces sortes d'objets ne se trouvent guère que là où il y a des prêtres et dans le voisinage des églises. On a retrouvé enfin dans deux des arcades enseveliés sous terre, deux belles tombes en grandes briques de 0,68 c. sur 0,49 c., et dans ces tombes deux squelettes, ayant encore dans la main deux médailles : une de Constant, l'autre de Justinien. Ces squelettes, ces tombes, ces médailles n'indiquent-ils pas des personnages marquants (*v. g.* deux des évêques du lieu) ? Je laisse cela, Père, à vos réflexions.

Page 227. — Vous rappelez que C. Emmerich parle de grottes, et qu'on n'en trouve aucune aujourd'hui dans la région.

Réduite à ces termes, votre proposition est exacte ; mais ce qui n'est pas exact du tout, c'est de parler, comme vous faites p. 228, de grottes nombreuses, de vastes cavernes, et de placer grottes et cavernes au haut des montagnes.

C. Emmerich, — Casterman, 9<sup>e</sup> édit., p. 461 et 462, — ne parle que de « jolies grottes, séparées par des espaces sablonneux, souvent à 1/4 d'heure les unes des autres, rendues habitables par quelques travaux légers, et situées sur la terrasse même », non pas au haut des montagnes. — Il ne s'agit donc que de petites grottes ou cavités, sablonneuses sans

doute comme le terrain environnant, peu nombreuses, vu l'espace qui les sépare, et qui avaient besoin pour devenir habitables, soit d'être soutenues, soit d'être agrandies par quelques travaux légers. Le texte parle au même endroit de cabanes mobiles. Rien donc de considérable, rien surtout de solide et de durable. Cependant vous nous faites un cas grave de ce qu'on ne trouve plus aujourd'hui aucune de ces grottes.

Il me souvient, cher Père, de ceci : quand on vous demande ce qu'est devenu le tombeau de Gethsémani pour que personne n'en dise mot pendant 450 ans, vous répondez gravement, p. 155 : « il était obstrué par les terres descendues de la montagne et charriées par les pluies ». Si la raison est bonne, Père, pour un tombeau taillé dans le roc, et pour un espace de 400 ans seulement, combien est-elle meilleure pour ces légers abris, établis sur un sol sablonneux, battus des vents, de la pluie, du soleil, non pas 400 ans seulement, mais 1900 ans ! Vous n'avez pas vu, Père, les mille ruisseaux qui partent du Bulbul-Dagh aux jours de pluie, qui coulent partout, entraînant la terre, recouvrant la terrasse de toutes sortes de débris. Qui sait de combien de mètres le sol de ladite terrasse a été exhaussé depuis l'an 48 ? Qui sait si, en fouillant, l'on ne retrouverait pas traces de grottes, et peut-être même quelques-unes de ces grottes ?... C'est un travail qui n'a point été fait encore. Vous parlez de la grotte de Latone. Elle n'est pas située, comme vous le dites, au pied d'une montagne, mais sur le flanc, à une certaine hauteur...

Puis vous oubliez le rocher qui domine et qui la protège, en rejetant sur les côtés tout ce qui pourrait descendre de la montagne.

Page 229. — Vous trouvez vague, et encore plus

étrange, que C. Emmerich, se trouvant à Ephèse, dise : « à gauche de la route de Jérusalem ».

Quoi d'étonnant qu'une personne qui a le cœur plein de Jérusalem se rapporte à tout propos aux choses de Jérusalem ! Mais laissons cela. Ne dit-on pas tous les jours, et couramment, à Marseille, à Bordeaux, à Brest, à Strasbourg : route de Paris, ligne de Paris, bien qu'il y ait de ces villes à Paris des 500, des 600, des 800 kilom. de distance ? Y en eût-il 2.000 et 3.000, que l'on tiendrait toujours le même langage.

On trouve encore, sur la route ancienne d'Ephèse à Azizié, deux bornes milliaires avec inscriptions en grec, noms de consuls, etc. ; ce qui montre assez que c'était une voie de grande communication. M. Weber appelle cette route, d'après Strabon, la grande voie du sud, passant par les gorges du Taurus et allant en Syrie. Saint Ignace d'Antioche a grandement l'air de penser comme M. Weber, lorsqu'il écrit aux Ephésiens : « Vous êtes le passage de ceux qu'on en-voie d'Orient mourir pour Dieu à Rome » : *Transitus estis eorum qui ita interficiuntur ut ad Deum veniant...* (Lettre aux Ephés., art XII.) — Si cependant, Père, vous avez de bonnes raisons pour assurer qu'il n'y a jamais eu de route d'Ephèse à Jérusalem, dites ! nous écoutons.

Page 230. — Vous dites du château : « On a retrouvé les ruines d'une ancienne habitation assez modeste. Les murs sont en pierres de taille et ont de 60 à 80 c. d'épaisseur. Pour l'auteur de *Panaghia*, c'est évidemment le château dont parle la voyante. »

Je regrette, cher Père, de vous reprendre ; mais le mot *évidemment*, que vous avez mis en italique pour frapper davantage, n'est pas de l'auteur de *Panaghia*. Il est de vous ; à chacun son bien.

Je regrette d'autre part que vous n'avez pas mieux

lu l'ouvrage que vous citez, et que sur place vous n'avez pas mieux regardé les restes du château que vous alliez visiter.

Si vous aviez bien lu, vous auriez remarqué qu'il est dit de ce château : 1<sup>o</sup> que ses débris forment tout un monticule ; — 2<sup>o</sup> que ses murs se prolongent à des quarantaines de mètres, au moins, dans plusieurs directions.

Si vous aviez bien regardé, vous auriez constaté vous-même l'existence de ces murs, se prolongeant d'un côté vers le ravin, de l'autre par la terrasse jusqu'au Bulbul-Dagh ; et vous n'auriez pas écrit une fausseté en écrivant qu'il n'y a là que « les ruines d'une habitation assez modeste ».

Faut-il ajouter que ces ruines n'ont qu'un nom dans le pays : *Palaiso Castro*, le vieux château ?

Vous dites de plus : « Les connaisseurs, écrit l'auteur de *Panaghia*, font remarquer que les blocs de pierre du château rappellent absolument ceux du mur antique de Lysimaque ; mais il ne daigne pas nommer les connaisseurs auxquels des murs de 60 et de 80 c. d'épaisseur rappellent absolument le colossal rempart d'Ephèse. »

La première condition pour s'entendre, lorsqu'on discute, c'est de prendre les mots dans le même sens. Les connaisseurs, si j'ai bonne souvenance, parlaient des blocs et de la saillie des pierres en bossage ; et vous parlez, vous, de l'épaisseur des murs. Quant aux connaisseurs, demandez à M. P., artiste et architecte bien connu à Smyrne, demandez à M. F., inspecteur des messageries, officier d'Académie, correspondant du Muséum... etc., etc. (Rapport du 19 déc. 1897.)... En voulez-vous d'autres ?

Page 231. — Vous constatez qu'on ne trouve plus sur le Bulbul-Dagh aucun des arbres à forme pyramidale que mentionne C. Emmerich.

Hélas ! Père, s'il n'y avait que ceux-là qui aient disparu dans le déboisement général du pays, nous n'aurions pas tant de peine, depuis dix ans, pour replanter la montagne et avoir une forêt.

Pages 231-232. — Vous ne trouvez rien de particulier au Bulbul-Dagh.

Je le crois bien ; en glissant comme vous faites sur une des deux notes caractéristiques : la terrasse, et en laissant l'autre complètement dans l'ombre : le sommet de la montagne. C. Emmerich dit, p. 461, 9<sup>e</sup> édit. : « Vers le sommet de la montagne, on remarque une terrasse haute et bien plantée, ayant environ une demi-lieue de circonférence. C'est là que se trouve la petite colonie chrétienne. »

Avez-vous rencontré beaucoup de montagnes ayant, non à leur base, mais vers leur sommet, des terrasses d'environ demi-lieue de circonférence ?

C. Emmerich dit encore, p. 462, que « du sommet de la montagne on aperçoit Ephèse et la mer, et la mer plus près qu'elle n'est d'Ephèse ».

Voilà deux notes, Père, qui s'appliquent admirablement au Bulbul-Dagh et qui ne s'appliquent toutes deux qu'à lui ; mais je ne sais par quelle fatalité, après les avoir rappelées dans l'énumération générale, vous les passez sous silence au bon moment, et raisonnez comme si elles n'existaient pas. Il est vrai que, n'ayant vu ni sommet, ni terrasse, vous ne pouviez comme nous en apprécier l'incomparable importance. Mais aussi pourquoi être si affirmatif lorsqu'on n'a vu les choses qu'une fois, et qu'en passant ?

Page 232. — Vous vous étonnez de ce que le procès-verbal de la commission d'enquête ne mentionne pas le tombeau de la sainte Vierge ; et moi je m'étonne de votre étonnement. Comment ce procès-verbal pouvait-il mentionner ce qui aujourd'hui

encore n'est pas découvert ? Il ne mentionne pas non plus le bassin, ni les arcades, ni les squelettes, ni la mosaïque, ni les conduites d'eau. Nous ne mentionnons qu'à mesure que nous découvrons. Un peu de patience, Père, et le tour du tombeau viendra ; vous verrez !

Passant des choses environnantes à la maison elle-même, vous disputez sur le mot *pierres*, sur le mot *carrée*, sur le mot *chambres*, sur le mot *voûte*, puis sur le *vestibule*, puis sur la *pièce* qui manque.

Je me suis demandé s'il était à propos de répondre à toutes ces minuties ; eh bien, oui, je le ferai, pour ceux qui n'ont pas vu, et qui pourraient se laisser éblouir par ces difficultés plus apparentes que réelles.

1<sup>o</sup> C. Emmerich dit : *maison en pierres*. — Parce que dans la maison actuelle, remaniée, restaurée par des Byzantins, le revêtement extérieur est formé de moellons encadrés d'une brique ; parce que, dans l'intérieur, il y a quelques cordons de briques, vous trouvez que la maison de Panaghia n'est pas en pierres, et par conséquent que ce n'est pas la maison que décrit la voyante. Que voulez-vous que je réponde à cela ? à ce compte, le franc n'est pas d'argent, puisqu'il contient un dixième de cuivre.

2<sup>o</sup> C. Emmerich dit : *maison carrée*. — La maison de Panaghia ne se compose que de carrés : un rectangle ; et au bout de ce rectangle, à droite, à gauche, deux pièces carrées. Mais parce que tout cela ne forme pas un carré parfait, ce n'est pas la maison qu'a eue en vue C. Emmerich !..

Et cependant, Père, il y a bien, dans la maison de Panaghia, les deux quartiers que décrit la voyante ; il y a bien le fond rond ou à angles, comme vous voudrez ; il y a bien, entre les deux quartiers, la place de la cheminée, puisqu'on en a retrouvé les

restes enfouis, là même, depuis des siècles ; il y a bien une chambre à droite, et une niche sur laquelle cette chambre s'appuie ; il y a bien à gauche, sinon la deuxième chambre, au moins la porte qui y donnait accès ; il y a bien la mer en face, les rochers derrière, et plus haut que ces rochers, le Bulbul-Dagh, etc., etc., etc. Mais non, vous tenez à votre carré, et tout le reste n'est rien.

Eh bien, soit, Père ! Prenons le plan que vous proposez, comme modèle parfait de la maison décrite par C. Emmerich : *le plan de Lorette*, c'est-à-dire « un parallélogramme de 9 m. de long sur 4 m. de large, et 4 m. 1/2 de hauteur », page 244. — Mais, Père, ce sont là, à quelques centim. près, les dimensions mêmes de l'intérieur de Panaghia : 8 m. 50 de long, 4 m. 25 de large, 4 1/2 de hauteur. Pauvre cher Père, vous voilà pris dans vos propres filets !

3° *Vestibule*. — Vous demandez, page 246, si nous avons eu une vision pour affirmer que le vestibule a été ajouté après coup. Non, Père, nous n'avons pas eu de vision. Nous tenons simplement la chose de deux de ces messieurs de l'école française d'Athènes qui ont visité Panaghia vers 94, et qui ont de leurs yeux constaté le fait. Comme ces messieurs sont archéologues de profession, nous avons pensé qu'ils devaient y entendre quelque chose.

4° *Voûtes*. — Vous reconnaissez, page 247, que le plafond primitif, à sa jonction avec les murs, formait une courbe. Or aujourd'hui encore on constate, aux deux angles du fond, la naissance d'une courbe ; reste de la courbe primitive, ou courbe plus récente substituée à l'ancienne, au moment des restaurations postérieures, qu'importe ! La courbe est là.

5° *Chambres ou annexes*. — Vous prétendez, page 247, que la maison décrite par C. Emmerich n'a jamais eu ni chambres, ni annexes, et vous faites

à ce sujet grande affaire de quatre mots allemands que vous prétendez aujourd'hui mal traduits.

Je n'ai pas compétence pour vous répondre directement là-dessus ; mais voici quelques réflexions de simple bon sens que je me permets de vous soumettre :

1° Vous savez l'allemand ; M. de Cazalès le sait aussi, je suppose. Si donc il a traduit par *chambre à coucher* et par *chambre au linge* ce que vous traduisez, vous, par *tente à dormir* (p. 249), et par *réduit à linge* (p. 150), c'est évidemment que les mots allemands comportaient ce sens... J'admire en passant ce réduit à linge et cette tente à dormir ! Une tente dans une maison !...

2° Lorsque M. de Cazalès a fait sa traduction, avant 1860, personne ne songeait à Panaghia-Capouli ; M. de Cazalès n'avait donc aucun intérêt à traduire d'une façon plutôt que d'une autre. Pourriez-vous en dire autant aujourd'hui pour vous, Père ?

3° Il y a plus de 40 ans que la traduction de M. de Cazalès a paru ; depuis lors les éditions se sont multipliées ; le livre a été répandu partout, lu, relu, commenté. Personne jusqu'ici n'a songé à y relever le moindre non-sens ou la moindre inexactitude. Mais voici qu'on découvre Panaghia, et l'opposition s'aperçoit tout de suite que l'ouvrage de M. de Cazalès est des plus favorables à Panaghia... Vite ! critiquons l'ouvrage !

Moi, je me demande comment une traduction connue et acceptée sans conteste par tout le monde depuis 40 ans et plus, devient tout à coup fautive et inacceptable par le seul fait qu'elle gêne tel parti. Il y a là une logique que je ne comprends pas, ou plutôt que j'ai peur de trop comprendre.

4° La traduction de M. de Cazalès, vous le reconnaissez, cher Père, concorde beaucoup mieux que la

vôtre avec ce que l'on voit à Panaghïa. Ce plus de concordance n'est pas l'effet d'un pur hasard, encore moins d'un dessein prémédité. Qu'est-ce donc, sinon l'indice que, si C. Emmerich a bien vu, c'est M. de Cazalès qui a le mieux rendu ?

J'avais déjà fait toutes ces réflexions lorsqu'une bonne âme, Bavaroise de nation, m'apporte une édition allemande, Stuttgart, 1875, où, dans le titre même du chapitre II, on trouve ces mots : *Schlafzelle, Kleiderkammer* : cellule à dormir, chambre au linge. Voilà qui règle la question.

Page 249. — Vous nous faites un grief, page 247, de ce qu'il existe une chambre à droite; voici maintenant que vous nous faites un autre grief de ce qu'il n'existe pas à gauche une chambre semblable. Il est très vrai qu'il n'y a pas de chambre à gauche; même à en juger par le revêtement extérieur de la muraille, postérieur à la construction primitive, il y a longtemps que cette chambre a disparu. Mais regardez, Père, dans l'intérieur du mur! on y voit encore des traces de porte; donc il fut un temps où cette chambre de gauche a existé aussi.

Je ne vois plus rien, Père, à quoi je doive répondre. Si cependant il vous restait quelque difficulté, vous me permettez de vous renvoyer à la brochure *Panaghïa-Capouli*, que vous connaissez déjà. Depuis 1896, que M. Oudin a publié cette brochure, s'il y a à ajouter, il n'y a rien à retrancher, rien à rétracter. J'y renvoie également ceux de nos lecteurs qui voudront connaître sérieusement la topographie des lieux.

En finissant ce chapitre, je ne puis me défendre de certaines réflexions ou impressions, comme vous voudrez.

Vous vous étonnez que des grottes dans le sable aient disparu après 1800 ans d'abandon; et vous trouvez naturel que la grotte de Gethsémani, taillée

dans le roc, ait été, en moins de 300 ans, si bien obstruée, si bien cachée, qu'aucun érudit du pays n'en avait gardé le souvenir.

Vous vous étonnez qu'on ne trouve plus le Sélinus dont parlent Pline et Strabon, lorsque d'autres rivières anciennes et voisines, comme le Marnas, comme le Cenchrius, ont également disparu.

Vous vous étonnez que le mur restant du château n'ait que 75 ou 80 c. d'épaisseur. C. Emmerich a-t-elle dit qu'il avait davantage? Trouveriez-vous qu'un mur construit exclusivement de blocs semblables (1,50 de long — 0,50 à 0,60 de hauteur — 0,75 à 80 de largeur) manquerait de solidité?

Vous vous étonnez de ne plus voir, à Panaghïa, d'arbres à forme pyramidale. Brave Père! après 1900 ans et le déboisement général du pays! Eh! il faut moins de temps que cela pour faire disparaître des villes entières.

Vous vous étonnez qu'on n'ait point encore mis à jour le tombeau. A-t-on jusqu'à ce jour fait des fouilles directes pour le chercher?

Vous vous étonnez que la distance d'Ephèse à Panaghïa ne soit pas aussi grande que dit C. Emmerich; et au lieu de suivre le chemin qu'elle décrit, vous parlez d'un autre, nouveau, et plus court.

Vous vous étonnez que la voyante, considérant Samos avec ses yeux de femme, et non pas avec les yeux de son ange, prenne Samos pour un amas d'îles; mais tout le monde en fait autant, à moins de savoir d'avance.

Vous trouvez que le Bulbul-Dagh est une montagne comme une autre; et vous n'avez vu ni sa terrasse ni son sommet; et vous laissez de côté ses notes caractéristiques, etc., etc., etc.

Allons, Père! reconnaissez que C. Emmerich a dit vrai pour Panaghïa en bien des choses, et avouez

du même coup que vous seriez heureux, très heureux d'avoir pour Jérusalem le dixième seulement de ce qu'elle dit et qui est vrai pour Panaghïa.

## ARTICLE VIII.

## TRADITION KIRKINDJIOTE.

Ayant appris, dans nos courses à Panaghïa, durant l'année 1892, que les Kirkindjiotes étaient dans l'habitude d'aller tous les ans en pèlerinage à Panaghïa, au temps de l'Assomption, nous cherchâmes à nous mettre en rapport avec leur représentant, c'est-à-dire leur maire, honorable avocat bien connu au conak de Smyrne, et nous lui demandâmes ce qui en était. Pour plus de précision, nous fîmes présenter à M. Constantinidhis un formulaire de 9 questions préparées par nous, et auxquelles il n'avait qu'à répondre. Quand donc, cher Père, vous reprochez à M. Constantinidhis de n'avoir point dit ceci, de n'avoir point dit cela, vous avez tort. M. Constantinidhis n'avait qu'à répondre à nos questions, et c'est ce qu'il a fait avec la complaisance d'un parfait honnête homme.

- 1<sup>re</sup> question. — Comment s'est formé le village de Kirkindjé ?
- 2<sup>o</sup> — De quel côté pense-t-on que se trouve le tombeau de saint Jean ?
- 3<sup>o</sup> — Où est l'église ancienne de Saint-Jean ?
- 4<sup>o</sup> — Que dit-on sur Panaghïa-Cryphi, la Vierge Cachée ?
- 5<sup>o</sup> — Que dit-on sur Panaghïa-Cavakli, la Vierge des Peupliers ?

- 6<sup>e</sup> question. — Que dit-on sur le séjour de la sainte Vierge à Ephèse ?
- 7<sup>e</sup> — Que dit-on de Panaghïa-Capouli ?
- 8<sup>e</sup> — A-t-on vu des étrangers à Panaghïa-Capouli ?
- 9<sup>e</sup> — En dehors des trois Panaghïas ci-dessus, y en a-t-il d'autres ?

On trouvera dans la brochure *Panaghïa-Capouli* tout au long questions et réponses ; on me permettra ici de laisser les questions secondaires, pour ne retenir que celles qui ont un rapport direct à notre objet : la 4<sup>e</sup>, la 5<sup>e</sup>, la 6<sup>e</sup>, la 7<sup>e</sup>.

La 4<sup>e</sup>. — Que dit-on de Panaghïa-Cryphi ?

« Après le crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem, notre sainte Vierge Mère de Dieu était sous la garde de saint Jean, et ils vinrent à Ephèse ; et la Vierge se fit une grotte à l'ouest de la ville, sur le mont Boudroun. — Et, à cause de la persécution des païens, la Vierge s'y cachait ; et on appela cette grotte *Ghisli-Panaghïa* ou *Cryphi-Panaghïa*, c'est-à-dire la Vierge Cachée. *On en fait la fête le vendredi après Pâques.* »

La 5<sup>e</sup>. — Que dit-on de Panaghïa-Cavakli ?

« La sainte Vierge, à cause de la persécution des païens, quitta Panaghïa-Cryphi et se porta vers le sud, à une heure de là, dans un lieu planté de platanes ou de peupliers ; de là le nom de *Panaghïa-Cavakli*. *Et on en fait la fête le 21 novembre.* »

La 6<sup>e</sup>. — Que dit-on du séjour de la sainte Vierge à Ephèse ? — « On ne sait rien là-dessus. »

La 7<sup>e</sup>. — Que dit-on de Panaghïa-Capouli ?

« La Vierge quitta Panaghïa-Cavakli et se porta vers l'ouest, sur le mont Bulbul-Dagh, et c'est là qu'eut lieu sa dormition ; et *on en fait la fête le 15 août.* »

8<sup>e</sup> A-t-on vu des étrangers à Panaghïa ?... « Quant à des voyageurs à Panaghïa, on n'en a pas vu depuis 30 et 40 ans, c'est-à-dire de mémoire d'homme. »

A la 9<sup>e</sup> question... « Outre ces trois sanctuaires, on compte à Ephèse ou aux environs 33 églises ou sanctuaires dédiés à la sainte Vierge. »

M. Constantinidhis termine par ces mots : « Ces renseignements sont donnés par tout le village de Kirkindjé. En conséquence, je soussigné, issu de ces anciennes familles dudit village, en reconnais le bien fondé, la parfaite vérité, et en assume toute la responsabilité. »

Fait à Kirkindjé, le 2/14 décembre 1902.

M. CONSTANTINIDHIS...

Vous avez été mal inspiré, Père, très mal inspiré de reproduire aveuglément, contre M. Constantinidhis, la fausse et injuste accusation de ce pauvre vieux docteur Nirschl. Avec la grâce de Dieu, c'est ce que j'espère montrer clairement, sinon à vous, au moins à nos lecteurs.

Procédons par ordre. Vous vous portez accusateur ; à vous la parole. Vous avez lu *in extenso*, dans *Panaghïa-Capouli*, le rapport de M. le maire de Kirkindjé ; vous le connaissez en entier. Que reprochez-vous à ce rapport ? Que reprochez-vous à M. Constantinidhis lui-même ?

Page 265. — « M. le maire de Kirkindjé s'intéressa vivement à la découverte. — Un jour, il révéla à MM. de la commission un secret que les Kirkindjiotes, *dit-il*, avaient gardé pendant cinq siècles, avec un soin jaloux, et qu'ils n'avaient même communiqué à aucun de leurs coréligionnaires. »

Vous débutez bien, cher Père ! trois assertions, trois faussetés !

1° « M. le maire s'intéressa vivement à la découverte. » — Il saute aux yeux que, de votre cellule à Jérusalem, vous devez infiniment mieux voir et savoir les choses de Kirkindjé-Panaghia, que nous qui sommes sur place ! Vous me permettrez cependant de vous dire ceci : Jamais M. le maire de Kirkindjé, ni au moment de la découverte, ni dans les douze ans qui ont suivi, n'a manifesté, que nous sachions, le vif intérêt que vous prétendez. Il a paru une fois dans l'affaire, à l'occasion de son rapport et par son rapport ; rien de plus.

2° « M. le maire révéla aux membres de la commission, etc. » — Non, mon Père ; mais à moi qui vous parle, et qui m'abouchai avec lui par un tiers, et avec le questionnaire que vous connaissez, pour savoir d'homme à homme, bonnement et simplement, si ce qu'on nous rapportait de la croyance de son village était fondé ou non.

3°... « un secret... qu'ils gardaient, *dit-il*, depuis cinq siècles. » Où avez-vous pris ce secret, Père?... où avez-vous pris en particulier ce *dit-il*?... Ah ! Père, prenez garde ! voilà qui se rapproche furieusement de certain procédé, que le pape saint Léon le Grand reprochait à l'ami Juvénal.

P. 266. — « Les Kirkindjiotes ont fait un tel mystère... qu'aucun d'eux n'a révélé le secret... pas même à un des curés de la paroisse... »

Or on lit tout au long dans *Ephèse ou Jérusalem*, à la page 106 — et vous ne direz pas, Père, que vous ne l'avez pas lu : — « Le jour du pèlerinage venu, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, enfants, vieillards, arrivaient à Panaghia avec le prêtre. — Le prêtre disait la messe, etc. Puis cette apostrophe du peuple à tout son clergé : « Vous dites que la sainte Vierge est morte à Jérusalem ! Non, ce n'est pas à Jérusalem qu'elle est morte, mais à Panaghia-

Capouli ! Là est sa tombe, comme nous l'ont dit nos pères ; et c'est là que nous continuerons de venir chaque année fêter son Assomption. Et vous y viendrez, prêtres, avec nous ».

Et vous, Père, qui reprochez à M. le maire de Kirkindjé d'inventer !

Page 269. — « M. Constantinidhis ne cite pas l'ombre d'une preuve à l'appui de son rapport. »

Lui en avions-nous demandé ? Mais quelle meilleure preuve voulez-vous que ce simple mot dit sans recherche ni apprêt : « Et on en fait la fête le 21 novembre ; — et on en fait la fête le 15 août ; — et on en fait la fête le vendredi après Pâques » ? Trois fêtes locales et populaires, quoi de plus significatif ?

Quelle meilleure preuve voulez-vous encore que l'adhésion persistante des 4.000 Kirkindjiotes auxquels M. Constantinidhis en appelle, et dont pas un depuis douze ans n'a songé à le démentir ?

Mais si vous doutiez, cher Père, pourquoi, lorsque vous étiez à Ayasoulouk, à portée de Kirkindjé, n'êtes-vous pas allé jusque-là éclaircir vos soupçons ? La chose en valait la peine. Cela, en tout cas, eût été infiniment plus sérieux, et, je ne crains pas de le dire, plus honnête, que d'écrire de Jérusalem, sans enquête, sans preuve, sans raison valable : M. le maire de Kirkindjé a voulu en imposer.

Je comprends que sa déclaration, si simple et en même temps si catégorique, vous embarrasse. Elle en a embarrassé d'autres. Ce n'est pourtant pas une raison pour en nier la véracité, encore moins pour suspecter un honnête homme.

Pages 269-270. — « M. Constantinidhis n'a rien absolument à faire valoir pour démontrer que les Kirkindjiotes croyaient à la mort de la sainte Vierge au Bulbul-Dagh, avant que quelques prêtres catholiques n'aient proclamé ce fait dans le pays... Pas

un document, pas un souvenir, aucun acte de dévotion, aucun pèlerinage pour vénérer le séjour de la sainte Vierge en ce lieu. »

Niez-vous, cher Père, l'existence de Panaghïa-Cryphi et la fête du vendredi après Pâques, qui rappellent le séjour de Marie à Ephèse? — Niez-vous l'existence de Panaghïa-Cavakli et la fête du 21 novembre, qui rappellent le séjour de Marie en cet endroit? Niez-vous l'existence de Panaghïa-Capouli et la fête du 15 août, qui rappellent la mort de Marie au Bulbul-Dagh?... Niez-vous le pèlerinage qu'y font, chaque année et de temps immémorial, les Kir-kindjiotes en mémoire du grand mystère que ce lieu a vu s'accomplir?

« Aucun monument! aucun acte de dévotion! aucun pèlerinage!... aucun souvenir!... » Oh! Père, cher Père, très cher Père!!! comment avez-vous pu écrire pareille chose, après avoir lu, comme vous l'avez lu, tout ce qui est dit là-dessus dans la brochure de *Panaghïa-Capouli*, page 91, etc.!

Page 272. — Vous traitez « d'humoristique » le rapport de M. Constantinidhis.

Humoristique? En quoi, cher Père? M. Constantinidhis s'est borné à répondre à nos questions, et il l'a fait sans phrases. Faut-il vous redire que depuis douze ans bientôt que ce rapport a été publié, pas une protestation ne s'est élevée contre sa véracité, ni dans le clergé local, ni dans la presse locale, ni de qui que ce soit du pays et de la région? Or, vous pouvez le croire, l'opposition n'eût pas manqué le coup, si elle avait eu la moindre prise, ou aperçu la moindre possibilité.

Il ne suffit pas de crier sans preuve aucune : *Imposture!* *imposture!* comme ce bon et pauvre vieux docteur Nirschl; ni de dire comme vous, cher Père: « rapport humoristique! » sans rien à l'ap-

pui, pour avoir raison devant les juges. Ce ne sont là que mauvais arguments, que mots de méchante humeur; mais ce ne sont pas des raisons.

Il ne me déplaît pas, cher Père, de ne trouver devant moi et contre moi que ce genre de preuves. C'est donc que notre cause est bonne, puisqu'on ne trouve pas de bonnes raisons à lui opposer. C'est donc que la cause de Jérusalem est bien mauvaise, puisqu'il faut recourir à d'aussi mauvaises raisons pour la défendre. Dieu en soit béni!

## ARTICLE IX.

## ÉPHÈSE OU JÉRUSALEM.

Il n'y a que deux traditions dans l'Eglise, et que deux opinions par le monde sur le lieu qui a vu mourir Marie, sur le lieu qui possède son tombeau : Ephèse ou Jérusalem.

Si ce n'est point Ephèse, c'est Jérusalem ; si ce point Jérusalem, c'est Ephèse ; de sorte qu'il suffirait d'établir que la sainte Vierge n'est point morte, n'a point été ensevelie dans l'une de ces deux villes, pour être en droit de conclure immédiatement, sans autre preuve : donc elle est morte dans l'autre ville.

J'ai cru bon, à la fin de ce travail, de réunir comme dans un tableau tout ce qui a été exposé jusqu'ici, et de dire au lecteur : Venez et voyez ! Pour cela, je vais mettre les deux traditions en présence. A défaut d'argument absolument décisif, le lecteur pourra du moins compter les raisons, les peser, et juger en connaissance de cause.

## I. — Au point de vue de la raison.

Au point de vue de la raison, comment se présente à nous la tradition d'Ephèse ? comment se présente celle de Jérusalem ?

La tradition d'Ephèse se présente à nous d'une manière toute naturelle, et selon toutes les données du bon sens.

Jean a entendu comme les autres apôtres l'ordre

du Maître : Allez ! instruisez toutes les nations. Jean a reçu comme les autres apôtres, au partage des provinces, son lot particulier ; et ce lot était l'Asie Mineure. Jean est parti comme les autres apôtres, et en même temps que les autres apôtres, pour cultiver la part d'héritage que la Providence lui avait assignée et dont il était personnellement chargé. Pour ne point se séparer de Celle que Notre-Seigneur avait confiée à sa garde, il l'emmena avec lui. Marie a donc suivi saint Jean à Ephèse. Là elle a vécu près de lui ; là elle est morte entourée de ses soins, ou, comme dit Benoît XIX, « là elle s'envola de la terre au ciel ».

Qu'on prenne la chose telle quelle, en dehors de toute prévention ; rien de forcé, rien de heurté, rien qui répugne ; rien que de naturel, et de si naturel, qu'à priori on a peine à concevoir qu'il puisse en être autrement.

Et la tradition de Jérusalem ? Elle se présente tout d'abord avec quatre non-sens :

1° Une Vierge toute sainte et Mère de Dieu, qui pour la seule consolation de rester à Jérusalem — si encore consolation il y a, après la mort de Notre-Seigneur, après le départ de Lazare et de ses sœurs, après le départ des apôtres, et au milieu de tous les troubles qui agitent sans cesse la ville déicide — oblige un apôtre à y demeurer avec elle, et l'empêche pendant des années de remplir la mission d'apôtre qu'il a reçue de Dieu, entendez bien ! comme les autres apôtres, et en même temps que les autres apôtres.

2° Un apôtre qui, pour se consacrer uniquement à la garde d'une Vierge qu'il aurait pu aussi bien garder à Ephèse qu'à Jérusalem, et qui, pour contenir un désir que l'on peut s'étonner de voir dans une âme aussi généreuse, aussi habituée à faire passer

avant tout le service de Dieu, se dispense des années et des années, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Marie, d'aller évangéliser la province et les âmes que la Providence lui a particulièrement confiées, et qui attendent de lui leur salut.

3° Un apôtre qui, pour entrer complaisamment et d'avance dans les idées des futurs partisans de Jérusalem, non seulement reste inactif en quelque sorte et loin du champ qu'il devrait cultiver, jusqu'à la mort de Marie, soit jusqu'à l'an 44 d'après vous, cher Père; mais qui de plus attend 23 ans encore, toujours d'après vous, c'est-à-dire jusqu'à l'an 67, pour se décider enfin, presque septuagénaire, à se rendre dans cette Asie qu'il a charge depuis 30 ans et plus d'évangéliser.

4° Un Saint-Esprit et des apôtres imprévoyants, qui donnent à saint Jean une charge incompatible avec celle qu'il a reçue déjà de Notre-Seigneur: l'une appelant Jean en Asie, l'autre le retenant à Jérusalem, lorsqu'il eût été si facile d'arranger toutes choses selon vos idées, en chargeant saint Jacques d'évangéliser l'Asie, à la place de saint Jean, et en laissant saint Jean à Jérusalem, au lieu de saint Jacques, garder à la fois la Vierge Marie et l'Eglise de Jérusalem.

Que l'on compare et que l'on pèse devant Dieu, sans parti pris, les deux situations.

## II. — Au point de vue de la légende.

Comment se présentent à nous les deux traditions au point de vue de la légende?

L'Eglise orientale a sa légende officielle, liturgique; elle est dans le Ménologe au 15 août. On y reconnaît vite les principaux détails donnés par les apocryphes; ce n'est du reste pas autre chose

qu'un résumé très succinct et du faux Méliton, et du faux Abdias, et du faux Euthymius, ainsi que d'autres moins connus. La voici presque *in extenso*, afin que l'on soit tout à fait à même d'en bien juger:

« Quand le Christ notre Dieu jugea bon de prendre près de lui sa Mère, il lui en fit donner la nouvelle trois jours d'avance par un ange. Il est temps, dit-il, que ma Mère vienne près de moi. Que cette annonce ne vous trouble pas; recevez-la au contraire avec joie, car vous passez à une vie immortelle.

« Heureuse de rejoindre son Fils, Marie se hâte de gravir le mont des Oliviers, pour y prier selon sa coutume. Devant elle s'inclinent d'eux-mêmes les arbres de la montagne, comme des serviteurs animés, pour rendre à leur Maîtresse l'honneur qui lui est dû. Sa prière finie, elle revient à sa maison qui est secouée tout entière. Elle allume de nombreux flambeaux, remercie Dieu, puis appelle ses parentes et ses voisines. Elle balaie sa maison, prépare le lit et tout ce qui est nécessaire pour sa sépulture. Elle communique alors le message de l'ange, et annonce son prochain départ pour le ciel. En confirmation de ses paroles, elle montre le gage qui lui a été donné: une branche de palmier. A ces paroles, les femmes qui sont là fondent en larmes, éclatent en lamentations.

« Lorsqu'elles furent rassasiées de pleurer, elles se mirent à supplier la Vierge de ne les point laisser orphelines. Mais celle-ci les assurait qu'au ciel elle continuerait de veiller sur elles et de les protéger; par ces douces paroles, elle les consolait dans l'excès de leur douleur.

« Elle ordonne ensuite de remettre ses deux robes à deux pauvres veuves qui l'assistaient et qui lui apportaient les choses nécessaires à la vie.

« Après qu'elle eut ainsi parlé et ordonné, voici

soudain le bruit d'un violent tonnerre, ainsi que l'arrivée de nuages nombreux apportant des extrémités de la terre les disciples du Christ et les déposant tous à la fois devant la maison de la Mère de Dieu. Parmi eux étaient les hiérarques Théosophes Denys l'Aréopagite et Hiérothée et Timothée.

« Apprenant pourquoi ils se trouvaient ainsi réunis, ils s'empressent de dire à Marie : O Maîtresse, tant que vous demeuriez en ce monde, nous voyions comme Notre-Seigneur et Maître lui-même et nous étions consolés ; mais maintenant comment supporterons-nous notre douleur ? Cependant, puisque votre Fils et Dieu a résolu de vous transporter aux régions célestes, nous nous réjouissons de ce qui a été réglé pour vous. Ce disant, ils étaient inondés de larmes. Celle-ci de leur répondre : Chers disciples de mon Fils et Dieu, ne vous faites point un chagrin de ma joie ; mais ensevelissez mon corps tel que je le disposerai sur ma couche.

« A ce moment arrive Paul le divin, le vase d'élection ; il se prosterne aux pieds de la Mère de Dieu, et lui rend ses hommages ; puis, ouvrant la bouche, il lui adresse de grandes louanges. « Salut, dit-il, Mère de la Vie et le sujet de ma prédication ! Si je n'ai point vu le Christ du moins, te voyant, je croyais le voir lui-même ».

« La Vierge ensuite règle tout. Elle s'étend sur sa couche ; elle arrange à sa guise son corps très pur. Elle prie pour la conservation et la paix du monde ; elle le remplit de la bénédiction dont elle est remplie elle-même ; et ainsi elle rend son âme entre les mains de son Fils et Dieu.

« Pierre commence les chants de l'exode ; les autres apôtres prennent le lit ; partie précèdent avec des flambeaux et des chants ; partie suivent. Ils conduisent ainsi au tombeau le corps qui a reçu Dieu.

Alors on entend les anges qui chantent, et les hiérarchies célestes qui remplissent l'air de leurs harmonies.

« Pendant ce temps, les princes des Juifs excitent quelques-uns du peuple et les poussent à renverser le lit sur lequel est placé le corps principe de Vie, et à le jeter à terre. Mais déjà la justice a prévenu leur audace et les a tous frappés d'aveuglement. L'un d'eux, qui, plus violent que les autres, a osé toucher le grabat sacré, est privé de ses deux mains. Elles restent, ces mains audacieuses, attachées au lit, coupées par le glaive de la justice ; et il demeure là lui-même, spectacle lamentable, jusqu'à ce qu'ayant cru de toute son âme, il obtint sa guérison et fut rétabli dans son premier état de santé. De même pour ceux qui avaient été frappés d'aveuglement et qui crurent ; on leur fit toucher un morceau du pallium couvrant le lit, et ils recouvrèrent la vue.

« Arrivés à Gethsémani, les apôtres mirent dans le tombeau le corps principe de Vie, et demeurèrent là pendant trois jours écoutant la voix des anges qui ne cessaient un seul instant de se faire entendre.

« Par disposition divine, un des apôtres n'avait point assisté aux funérailles du corps principe de Vie. Etant arrivé trois jours après, il regretta vivement de n'avoir pas eu la même consolation que ses collègues. Sur son désir et de l'avis commun, pour qu'il ne fût point privé de la faveur d'honorer, lui aussi, la dépouille sans tache, les apôtres ouvrirent le tombeau, et ils furent extasiés de ce qu'ils virent. Ils trouvèrent le sépulcre vide du saint corps et ne contenant plus que le linceul, reste consolant pour ceux qui dans la suite seraient affligés, ainsi que pour tous les fidèles ; témoignage en même temps non trompeur de son transport au ciel. Et depuis lors on voit et on vénère le tombeau taillé dans le roc, vide du

corps, pour l'honneur et pour la gloire de notre toute bénie souveraine, Marie Mère de Dieu et toujours Vierge. »

Telle est la légende officielle et liturgique de l'Eglise grecque ; on peut dire de tout l'Orient. Le Ménologe, qui ne le voit ? a entièrement puisé son récit dans les divers apocryphes ; mais résumant, mais atténuant certains détails trop forts pour la raison, en passant combien d'autres ! absolument inacceptables même pour la foi la plus crédule. Et cependant, en dépit de ces éliminations, de ces atténuations, que de choses encore peu compatibles avec le bon sens, et avec la dignité et avec la simplicité de l'Evangile ! Cet ange qui avertit Marie de n'avoir point peur de la mort ; ces arbres qui s'inclinent sur le passage de la Vierge ; cette palme descendue du ciel, ces flambeaux que Marie allume ; cette maison qu'elle balaie, ce lit qu'elle fait, ces funérailles qu'elle prépare elle-même ; cette maison encore qui est secouée tout entière ; ce bruit du tonnerre ; ces nuées qui apportent de partout les apôtres et qui les déposent devant la porte de Marie ; ces apôtres qui se trouvent tous là réunis sans savoir pourquoi ; ce divin Paul qui arrive après les autres, qui pleure, et qui dit à Marie qu'il a fait d'elle le sujet de ses prédications ; puis cette Vierge qui s'étend sur son lit et qui meurt. Puis Pierre qui entonne aussitôt l'*In exitu*, et le convoi qui se met en marche avec flambeaux et chants. Puis cette foule frappée d'aveuglement, puis ces mains coupées qui restent attachées au lit funèbre ; puis tout ce monde qui se convertit et qui est guéri ; puis ce chant des anges pendant trois jours ; puis l'Aréopagite qui est là, avec Hiérothée et Timothée. Et enfin cet apôtre Thomas qui, bien que le plus éloigné de tous et venu, lui, à pied, arrive cependant, à trois jours près, aussi

vite que les autres !... Et voilà la légende officielle de la tradition de Jérusalem et des Eglises de l'Orient.

Et la légende d'Ephèse ? L'Eglise occidentale n'a point, elle, de légende. Si donc nous voulons opposer légende à légende, force nous est de recourir au récit privé de C. Emmerich ; c'est tout ce que nous ayons là-dessus. Comme ce récit comprend quelque cent pages, on me permettra de le résumer, tout en conservant les grandes lignes, le ton général, et même les expressions.

Écoutons C. Emmerich. — « Les apôtres, avertis chacun par une voix intérieure, arrivent les uns après les autres des divers pays où ils se trouvent ; ils paraissent généralement fatigués du voyage.

« Dans la maison, il y a beaucoup de tristesse et d'inquiétude. La servante se montre extrêmement agitée ; elle se jette à genoux tantôt dans un coin de la demeure, tantôt dehors ; et elle pleure les bras étendus. Marie est sur sa couche, très calme, mais blanche comme la neige, transparente, très affaiblie, et sur le point de rendre le dernier soupir.

« Pierre, au milieu des autres apôtres, s'approche d'elle, lui donne l'Extrême-Onction en la manière accoutumée, puis la sainte Communion. Le visage de la Vierge a retrouvé les couleurs et le doux sourire de ses jeunes années ; elle tient les yeux levés au ciel avec une joie singulière.

« A ce moment, — pour les yeux de la voyante, mais pour ses yeux seuls — le ciel semble s'ouvrir. Deux masses de lumières en sortent et se rapprochent de la terre ; elles sont formées d'un nombre infini d'esprits célestes. Entre ces deux masses de lumières, une voie lumineuse s'abaisse jusqu'au lit de Marie. Marie alors étend les bras avec une ardeur inexprimable ; son corps ravi se soulève ; et son âme, pareille à une forme lumineuse extrêmement pure,

se dégage du corps et suit la voie lumineuse, escortée des anges qui se replient derrière elle. Le corps, un instant soulevé, retombe sur la couche, avec les bras croisés sur la poitrine.

« Pendant que les saintes femmes lavent le corps avec des respects infinis et préparent ce qu'il faut pour la sépulture, les apôtres s'en vont avec des instruments jusqu'à la dernière station du Chemin de la Croix, à la grotte dite du Saint-Sépulcre, et disposent cette grotte pour y recevoir le corps de la Vierge.

« Quand tout est prêt, le convoi se met en marche. Le corps sacré est sur une civière. Les apôtres le portent deux à deux, à tour de rôle, les autres vont devant; les saintes femmes suivent par derrière. Comme le soir approche, on allume quatre flambeaux.

« Au milieu des larmes et des prières, les apôtres déposent le saint corps dans la grotte, sur la pierre préparée pour le recevoir, puis ferment l'entrée du sépulcre. Après quoi, — pour dérober sans doute le tombeau aux regards des indiscrets, — ils plantent, devant, une haie d'arbustes qu'on vient de sortir de terre; et au pied de cette haie ils font passer un petit cours d'eau voisin. Il est nuit lorsqu'ils achèvent ce travail et reprennent le chemin de la maison.

« Tandis qu'ils reviennent isolément, une lumière extraordinaire brille soudain au-dessus du tombeau. Les apôtres aperçoivent cette lumière, et ils la regardent, pleins d'étonnement, ne sachant qu'en penser.

« Ils étaient dans la maison à prier, à pleurer, lorsque Thomas arrive avec deux compagnons de route. Thomas se met à pleurer comme un enfant lorsqu'on lui annonce la mort de Marie; sa douleur est des plus touchantes. Il veut voir au moins le tombeau de la Vierge.

« Pour contenter son pieux désir, les apôtres ouvrent le sépulcre. Alors, avec un étonnement mêlé de terreur, ils aperçoivent les linges à la même place, dans le même état, mais vides; le corps n'y était plus. Tous s'approchent successivement pour contempler la merveille. En cet instant, ils se rappellent la lumière extraordinaire qui les a frappés au retour des funérailles, et comprenant alors le mystère qui s'était accompli, ils s'en vont priant et chantant des psaumes.

« La maison de Marie fut transformée en église. Puis les apôtres se séparèrent pour retourner chacun à leur propre mission. »

Comparez ce récit de C. Emmerich avec celui du Ménologe. Rien ici absolument de ces choses étranges et merveilleuses que l'on trouve à chaque ligne presque du Ménologe. Point de Christ qui fixe à volonté le dernier jour de sa Mère; la mort vient naturellement, à son heure, avec l'âge et l'affaiblissement régulier des forces physiques. Point d'ange qui vienne trois jours d'avance annoncer à Marie son trépas, et qui la console de mourir. Point de palme descendue du ciel pour lui servir de gage. Point d'arbres qui s'inclinent devant ses pas; point de maison qui soit ébranlée; point de tonnerre qui gronde; point de flambeaux nombreux qu'on allume, ni de ménage qu'on balaie, ni de lit qu'on prépare. Point non plus de nuées qui apportent les apôtres des extrémités de la terre, ni d'apôtres qui se trouvent réunis soudain sans savoir pourquoi. Point de discours ni des apôtres, ni de Paul, ni de la Vierge elle-même. Point de troupes angéliques qui escortent le convoi et qui chantent des trois jours et des trois nuits sans interruption sur le tombeau de Marie. Point enfin de mains coupées et qui se recollent, de foule nombreuse qui perd la vue et qui la recouvre

par l'attouchement de la couverture du lit funèbre.

Si le ciel s'ouvre, si les anges en descendent, si une foule d'âmes du Purgatoire accompagnent Marie en Paradis, la voyante est seule à le voir, et encore par mode d'extase.

D'autre part, les apôtres sont seuls avec les saintes femmes et quelques disciples. C'est le soir ; le convoi s'avance sans trouble ni bruit, en paix et en silence ; on prie, on pleure ; on ne chante point. Quand on revient, il est nuit ; la tombe est fermée et cachée aux regards.

Comparez cette petite troupe aux 15.000 spectateurs de Jérusalem ! Comparez ce convoi si simple et si pieux avec le pompeux cortège de Jérusalem ! Comparez ces pleurs et ces prières avec ce chant de l'*In exitu* et ces chœurs angéliques ! Comparez enfin ce silence et cette solitude avec tout le bruit, tout le tumulte de Jérusalem ; et dites-moi de quel côté est le digne, le beau, le plus d'apparence du vrai.

Comme tout est simple et naturel à Panaghia-Capouli ! Du bon sens partout, de la mesure partout ; mais en même temps que c'est grand ! et que c'est beau !

### III. — Au point de vue de l'histoire.

Comment enfin se présentent à nous, au point de vue historique, la tradition de Jérusalem et la tradition d'Ephèse ? Commençons par Jérusalem.

#### I. — Tradition de Jérusalem.

Cinq grands faits publics, patents, indéniables, tous gros de conséquences, dominant impérieusement toute l'histoire de la tradition de Jérusalem.

1<sup>er</sup> fait : Silence complet de tout auteur authenti-

que et connu pendant 450 ans, et même 500 ans, sinon plus encore.

2<sup>e</sup> fait : Illogisme manifeste de ce long silence.

3<sup>e</sup> fait : Emballement de l'Orient, à partir du VII<sup>e</sup> siècle, pour Jérusalem et le tombeau de Gethsémani.

4<sup>e</sup> fait : Part immense des apocryphes dans cet emballement.

5<sup>e</sup> fait : Réserve étudiée, dans le même temps, de l'Eglise latine et pour les apocryphes et pour la nouvelle opinion de Jérusalem.

I. — Silence de Jérusalem. — Je l'ai abondamment et surabondamment établi dans tout ce qui précède, en particulier à l'article V de la 1<sup>re</sup> partie.

Pendant 450 ans au moins, aucune voix authentique ne s'élève en faveur de Jérusalem. Pas un Père, pas un évêque, pas un docteur, pas un historien, pas un pèlerin, pas un écrivain connu qui fasse la moindre mention ni de la mort, ni de la sépulture de la sainte Vierge à Jérusalem. Et cependant écoutez sainte Paule, écoutez saint Jérôme ; c'est par milliers et milliers que l'on compte, aux cinq premiers siècles, les pèlerins qui arrivent de tous pays pour visiter Jérusalem et les Lieux Saints qu'elle renferme. Beaucoup de ces voyageurs ont écrit leur pèlerinage, raconté ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu. Or pas un mot d'aucun d'eux ni sur la mort ni sur la sépulture de Marie à Jérusalem ! Et cela, disons-le bien, pendant 450 ans, pendant 500 ans, même davantage.

Que deux, que trois voyageurs passent dans une ville, et ne voient pas tel monument, ou ne songent pas à le mentionner, la chose se comprend et s'explique. Mais que des centaines de visiteurs, pendant 500 ans, oublient tous le même monument, alors qu'ils décrivent tel autre monument tout voisin ; alors qu'il est question dans le cas présent, d'après

saint Jean Damascène et les vôtres, « d'une église majeure, insigne », non ! Ce n'est ni compréhensible, ni même possible !

Ajoutez à ce silence, tant significatif déjà, les paroles encore plus significatives de saint Epiphane : « Nous ne savons si la Vierge est morte, si elle a été ensevelie ou pas ensevelie » ; et ces autres paroles : « Je ne sais s'il est possible de trouver des traces même obscures de sa mort, etc. » Comment expliquer semblables paroles et semblable ignorance de la part d'un homme aussi érudit, aussi au courant des choses de Jérusalem que saint Epiphane, si la sainte Vierge était vraiment morte, et avait été vraiment ensevelie à Jérusalem, comme le prétendent les apocryphes ; si surtout le tombeau qu'on montrait à Gethsémani avait été vraiment son tombeau ?

II. — Silence de plus absolument illogique.

Pour établir la tradition de Jérusalem aux cinq premiers siècles, à défaut d'autorités authentiques et connues, on nous cite cinq ou six apocryphes. Or ces cinq ou six apocryphes sur lesquels on se fonde, racontent tous les choses les plus merveilleuses sur la mort de Marie, sur sa sépulture, sur les circonstances qui ont accompagné cette mort et cette sépulture : un messager céleste qui annonce à Marie sa mort prochaine et qui lui remet comme gage une palme du ciel ; un tonnerre qui gronde ; des apôtres qui arrivent sur les nuées ; un convoi triomphal *per mediam urbem*, à travers la ville ; des 15.000 spectateurs frappés d'aveuglement, puis convertis et guéris ; des mains coupées et remises en place ; des chœurs d'anges qui mêlent leurs voix à la voix des apôtres pendant le convoi, et qui ensuite, durant trois jours entiers, ne cessent de faire entendre leurs harmonies célestes sur le tombeau, etc., etc., etc.

Je demande comment, après une pareille pompe,

des faits si extraordinaires, tant de bruit, pas un écrivain connu n'ait seulement l'air d'en savoir le moindre mot. Je demande surtout comment tout cela a pu être si totalement oublié que trois siècles après un savant du pays en soit réduit non seulement à ignorer si la sainte Vierge est morte, mais de plus à se demander s'il est possible de trouver quoi que ce soit sur ses derniers moments : *Vestigia etiam obscura*, etc... Je laisse au lecteur à tirer lui-même la conclusion.

III. — Emballement de l'Orient pour Jérusalem à partir du VII<sup>e</sup> siècle, et surtout dans les deux siècles suivants.

Pendant 500 ans, en dehors des apocryphes condamnés en 495 par le pape Gélase, silence complet, absolu, universel sur le prétendu tombeau de Jérusalem.

Mais voici, de 570 à 600, un premier pèlerin, qui parle « de la maison de Marie à Gethsémani », d'où l'on dit que cette Bienheureuse Vierge fut enlevée au ciel. Cent ans après, vers 690, second pèlerin qui parle d'un tombeau qu'on lui a montré à Gethsémani, et où Marie, dit-on, aurait reposé quelque temps. Le premier parle d'une maison ; le second parle d'un tombeau. Les deux se bornent à rapporter le dit-on entendu par eux.

Vers le même temps, saint Modeste, patriarche de Jérusalem, dans une homélie sur l'Assomption, nomme une fois Gethsémani, à la fin de l'homélie, et sans s'y arrêter. Sophrone, qui lui succède, répète le mot. Saint André, leur quasi-contemporain, ayant à traiter le même sujet, fait comme eux, sur la foi du faux Aréopagite, et place à Gethsémani le tombeau de Marie.

Jusque-là presque rien. Arrive saint Jean Damascène ; il embrasse en plein la légende de l'apocryphe

*X Il s'empare non du tout. Pure interpolation après la mort. Euthymius reconnu au. 11<sup>e</sup> pour qu'on l'ait écrit long-temps après la mort de Damascène*

Euthymius et il la lance résolument dans le public. <sup>(anx!)</sup>  
 A dater de ce moment, l'Orient tout entier se tourne vers Jérusalem. A la fin du ix<sup>e</sup> siècle, c'est chose faite. La légende est entrée dans la littérature, dans l'histoire, dans la liturgie, dans les croyances; il n'y a plus que Jérusalem!

On voit naître la légende; on la voit s'affermir; on la voit régner enfin en souveraine sur les esprits. Au commencement rien de positif, de simples *dit-on*; puis des affirmations, timides encore; puis une opinion qui s'accentue; puis un mouvement qui emporte tout. Voilà en quatre mots l'origine et le développement historique de la « très antique » tradition de Jérusalem. Si je dis faux, qu'on me redresse; mais si je dis vrai, pourquoi refuserait-on de se rendre à la vérité?

IV. — Immense part des apocryphes dans ce mouvement.

Je n'ai point à répéter ici tout ce que j'ai dit là-dessus, article VII, 1<sup>re</sup> partie; mais on me permettra bien de rappeler brièvement la question. p. 153

Jusqu'à Juvénal, donc jusque vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle, pas autre chose en faveur de Jérusalem que cinq ou six malheureux apocryphes connus pour tels, rejetés comme tels, condamnés comme tels par le pape Gélase au concile de Rome. Connaissez-vous autre chose, chers partisans de Jérusalem? Citez!

En 451, dit-on, Juvénal aurait eu avec l'empereur Marcien le fameux entretien, première base de tout. Qui rapporte ce prétendu entretien? L'apocryphe Euthymius. Nous ne sommes donc point jusqu'à cette date sortis des apocryphes.

Mais voici des personnages recommandables, de haute autorité, qui vont commencer à parler: saint Modeste, puis Sophrone, puis saint Germain de Constantinople, puis saint André de Crète, puis saint

<sup>sur l'interpolé</sup>  
 Jean Damascène, etc., etc., etc., puis, au-dessus d'eux tous et les résumant tous, l'Eglise grecque entière avec son *Ménologe*.

Où puise saint Modeste? Dans les apocryphes. Où puise Sophrone? Dans les apocryphes. Où puise saint Germain? Dans les apocryphes. Où puise saint André de Crète? Dans les apocryphes. Où puise saint Jean Damascène? Dans les apocryphes. Où puise le *Ménologe*? Dans les apocryphes. Nous pourrions continuer cette liste jusqu'au bout, que nous ne trouverions toujours que gens copiant les apocryphes, ou gens copiant ceux qui ont copié les apocryphes.

Ainsi pour Jérusalem du vii<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

Quelle conclusion tirer de là? Une seule, inéluctable, invincible: c'est que la tradition de Jérusalem n'a rien absolument d'historique, rien absolument de certain, et qu'elle ne repose tout entière, du commencement à la fin, que sur des apocryphes.

V. — Réserve calculée, silence calculé de l'Eglise latine pendant ce même temps.

Qui n'est frappé de ce fait? Pendant que l'Eglise orientale se tourne vers Jérusalem au vii<sup>e</sup> siècle, s'emballa, au viii<sup>e</sup> siècle et au ix<sup>e</sup>, pour Jérusalem, l'Eglise latine entière se tait. Pas un mot dans sa Liturgie; pas un mot dans ses Pères; pas un mot dans la plupart de ses plus savants docteurs; et si, à un moment donné, elle sort de son silence, de sa réserve, c'est pour incliner plutôt vers Ephèse et se prononcer plutôt pour Ephèse. Qu'on dise ce que l'on voudra, il y a là un fait considérable, qui ne peut pas et qui ne doit pas rester inaperçu; car l'Eglise romaine est gouvernée par l'Esprit-Saint, et rien dans sa conduite générale ne peut être opposé aux sentiments de ce divin Esprit.

67) ou plus exactement le texte interpolé qu'on lui a longtemps prêté fausement.

Aux cinq grands faits, que je viens de mettre en lumière, ajoutez les contradictions qui forment pour ainsi dire la trame de la tradition de Jérusalem.

1° Des funérailles pompeuses, éclatantes, devant un immense public; et après cela, un tel oubli qu'on est à se demander si Marie a jamais été ensevelie.

2° Des apocryphes qui pullulent, tous pour Gethsémani; et des historiens, et des docteurs, et des Pères, encore plus nombreux, qui n'en disent mot.

3° Un empereur Marcien qui en 451 aurait parlé d'une église *majeure et insigne* de sainte Marie à Gethsémani; et des pèlerins qui, 50 ans plus tard, visitent ladite église et en font à peine mention.

4° Des anges qui apportent les apôtres sur des nuées, et qui oublient le seul saint Thomas.

5° Un saint Thomas oublié par les anges, contraint de venir à pied, et qui cependant, à trois jours près, arrive aussi vite que les autres.

6° Un saint Jean Damascène qui nous parle longuement de la sépulture de Marie à Gethsémani, de chœurs célestes qui pendant trois jours ne cessent de chanter autour du tombeau; et un saint Germain qui prétend qu'il n'y a pas eu de sépulture; que le corps de la Vierge a été ravi en Paradis avant même d'entrer au tombeau.

7° Un saint Jean Damascène qui nous parle de cercueil demandé par l'empereur, et de cercueil envoyé par Juvénal à Constantinople; et un saint Germain qui prétend qu'il n'y a même pas eu de cercueil; et un Ménologe qui, de son côté, ne parle que de linceuls trouvés au tombeau de Marie, après son Assomption au ciel.

8° Un apocryphe Euthymius qui parle au <sup>IX</sup> siècle d'une tradition *antique* de Jérusalem; et un saint Modeste, et un saint André qui déclarent que leurs devanciers n'ont rien laissé là-dessus; et un pseudo-

Jean du III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècle qui nous raconte que Cyriaque, évêque de Jérusalem, ne sait rien des derniers moments de la sainte Vierge et renvoie à Ephèse ceux qui lui demandent des renseignements à ce sujet.

9° Un Aréopagite converti en 52 seulement, et qui assiste en 44 aux funérailles de la sainte Vierge.

10° Un Timothée, évêque d'Ephèse en 64 ou 65, et qui lui aussi assiste, en qualité d'évêque d'Ephèse, aux funérailles de 44, qui même a rang avant Hiérothée, avant l'Aréopagite, tout de suite après les apôtres.

11° Un Nicéphore Callixte qui prétend que l'église des Blaquernes a été préparée pour recevoir le cercueil et les linceuls de Marie; et le Ménologe qui ne parle aux Blaquernes que d'une châsse où l'on garde une robe de Marie trouvée en Galilée.

12° Une tradition « constante », patente, convaincante, qui place au mont Sion la mort de Marie, à Gethsémani sa sépulture; et des érudits comme le docteur Zahn, comme le R. P. Lagrange, qui ne veulent ni de Sion pour la mort, ni de Gethsémani pour la sépulture.

13° Un tombeau des plus « vénérables », et dont personne ne parle pendant plus de quatre siècles.

14° Un tombeau des plus « vénérables », que l'on découvre « au commencement du ve siècle », et dont la découverte passe tellement inaperçue, que personne n'en parle, et qu'il faudra attendre encore près de cent ans pour que soit faite la première mention du tombeau lui-même.

Ce sont là des faits. Il n'y a pas à les nier; il n'y a pas à les cacher. Quand on considère cet ensemble de faits, force est aux esprits les plus prévenus d'avouer que la tradition de Jérusalem est bien fragile. Que c'est bien l'édifice bâti sur le sable, dont parle Notre-Seigneur! Comment donc a-t-on

<sup>16</sup>  
 et qui était encore enfoui et découvert à la fin  
 du VII<sup>e</sup> siècle - V. *Le tombeau de la Vierge* p. 133.

pu avoir confiance si longtemps dans cette pauvre tradition ! On se contentait de considérer la façade, sans aller aux fondements. Eh ! oui, la façade paie d'apparence ; mais les fondements ! mais les fondements ! mais les fondements !... Quelle ruine !... rien absolument d'historique ; rien même de simplement sérieux ! Apocryphes au commencement, apocryphes au milieu, apocryphes jusqu'à la fin ; et pour achever, contradictions, contradictions sur contradictions. — Voilà Jérusalem. *Ajoutez interpolation 2-517. Domest. la principale termin.*

## II. — Et la tradition d'Ephèse ?

A Ephèse, point d'apocryphes.

A Ephèse, point d'emballément d'aucune sorte.

A Ephèse, point d'illogisme, ni de contradictions.

A Ephèse enfin, point d'Eglise romaine en défiance ; mais une Eglise plutôt favorable, qui ne se prononce pas encore, par prudence, mais qui de plus en plus incline visiblement vers la tradition éphésienne.

La seule chose que l'on puisse objecter contre Ephèse, ce n'est pas, comme a dit quelqu'un tout à fait à tort, l'absence totale de tradition, mais seulement le peu d'éclat, au moins par rapport à nous, de cette tradition.

Nous sommes les premiers à le reconnaître, il y a du silence à Ephèse ; mais y en a-t-il plus qu'à Jérusalem ? Puis quelle différence entre le silence d'Ephèse et le silence de Jérusalem !

A Jérusalem silence positif, très positif ; à Ephèse silence négatif, purement négatif. A Jérusalem silence absolu et inexplicable, pendant cinq siècles ; à Ephèse rien de cet absolu, rien de cet inexplicable silence.

J'ai établi ailleurs le silence très positif de Jérusalem

salem par deux arguments qui paraissent irréfutables : d'une part, le grand nombre de pèlerins qui visitent Jérusalem dans les cinq premiers siècles, qui parlent, qui écrivent de Jérusalem, et dont pas un seul ne fait la plus minime allusion soit à la mort, soit à la sépulture de Marie en cette ville ; d'autre part, ce que dit saint Epiphane de si frappant, de si concluant, de son ignorance à cet égard.

Rien de semblable à Ephèse. Qu'on nous cite, pour les mêmes siècles, un auteur, un seul auteur qui ait visité Ephèse, en particulier Panaghia-Capouli, et qui tienne pour Ephèse le langage que saint Epiphane tient pour Jérusalem !

Mais où sont-ils les voyageurs qui ont visité au moins Ephèse et qui ont écrit, et qui ont parlé d'Ephèse ? Un fervent de Jérusalem, M. l'abbé Heydet, en cherchant bien, en fouillant bien, a réussi à en dénicher quatre : un au VIII<sup>e</sup> siècle, saint Willibad ; un au XIII<sup>e</sup> siècle, le moine russe Daniel ; les deux autres au XIV<sup>e</sup> siècle : Ludolphe d'Hidein et Guillaume de Boldensel. Quatre en 1400 ans ! et encore pas un seul des quatre avant le VIII<sup>e</sup> siècle !

M. Heydet dit bien Silvia au IV<sup>e</sup> siècle, et l'abbé Jean Moschus au VI<sup>e</sup> ; mais si tous deux parlent du tombeau de saint Jean à Ephèse, rien ne marque qu'ils soient allés jamais personnellement à Ephèse. — Voir pour Silvia en particulier son livre édité par D. Chabrol, p. 198.

A ces quatre pèlerins, ajoutons la princesse Marie de Constantinople au XI<sup>e</sup> siècle, d'après Cédrenus. Ajoutons encore Sœvulf en 1102, et Jean de Mandeville en 1336, d'après M. Weber : total, 7. Juste un tous les deux cents ans ! Comparez avec Jérusalem ! Et, sur ces sept, je tiens à le redire, pas un seul avant le VIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire avant que le clergé

venu de Constantinople soit bien dominant dans la place.

Le silence de l'histoire prouve contre Jérusalem ; pourquoi ? Parce que Jérusalem est connue, visitée, fouillée, et qu'on y parle de tout, excepté de la mort de la sainte Vierge ; ou que si on en parle, c'est pour dire qu'on ne sait rien là-dessus.

Mais le silence de l'histoire ne prouve rien contre Ephèse, attendu qu'ici personne ne parle de quoi que ce soit. Que savoir d'Ephèse, si aucun voyageur ne la visite ? Que savoir d'Ephèse, si aucun auteur n'écrit d'elle ? Que savoir enfin de sa tradition en particulier, lorsque nous en sommes à ignorer même son histoire civile et générale ?

A Jérusalem silence absolument inexplicable. Trop de bruit aux prétendues funérailles de Gethsémani, et trop de silence après ! Trop de gens qui visitent Jérusalem, qui écrivent de Jérusalem ; et pas un, pas un seul qui pendant 500 ans dise mot de ce tombeau de la sainte Vierge.

Rien de pareil à Ephèse. Quoi, au contraire, de plus naturel que le silence qui suivit la mort de la sainte Vierge ? Que l'on se reporte à ces funérailles du Bulbul-Dagh, telles que les décrit C. Emmerich, d'après la vision qu'elle en a eue de Dieu. Là point de foule qui contemple, là point de merveilles qui frappent, là rien d'éclatant qui marque empreinte dans les esprits, et qui laisse des souvenirs. Les apôtres sont presque seuls ; c'est le soir ; c'est dans la solitude ; c'est sans pompe et sans bruit ; c'est sur une montagne éloignée et à l'écart ; enfin qu'on se souvienne aussi de cette tombe cachée aux regards, derrière une haie.

Quand les apôtres seront repartis pour leurs missions lointaines, qui restera à Panaghia pour perpétuer le souvenir des grandes choses qui se

sont accomplies dans ce lieu à jamais sacré ? Oui, quelques fidèles... ! Trop peu pour donner grand éclat aux souvenirs, assez cependant pour ne pas les laisser tomber, et pour les conserver jusqu'à nous dans ce demi-jour et dans cette demi-obscurité que nous connaissons.

Ajoutez ce clergé dont je parlais tout à l'heure. Demandez-lui de conserver la tradition primitive ! C'est déjà assez grande merveille, qu'après mille ans et plus, il n'ait réussi à arracher de l'âme du peuple ni la foi à Panaghia-Capouli, ni la dévotion à son sanctuaire.

A Jérusalem enfin silence complet, absolu, des Pères, de l'histoire, pendant cinq longs siècles entiers. A Ephèse, rien de ce si absolu silence.

Je vais dire une chose qui va paraître étrange tout d'abord, et qui cependant, à la réflexion, est vraie, littéralement vraie : c'est que le silence de Jérusalem surpasse de beaucoup celui d'Ephèse.

Otez de Jérusalem apocryphes et tout ce qui s'appuie sur les apocryphes ; que reste-t-il ? Plus de saint Modeste, plus de Sophrone, plus de saint Germain de Constantinople, plus de saint André de Crète, plus de saint Jean Damascène, plus de Ménologe, plus de Métaphraste, plus de Nicéphore Callixte, plus rien, rien, rien. Plus même de Juvénal, puisque son récit ne repose que sur l'apocryphe Euthymius. Plus même de tombeau de Gethsémani, puisque la notoriété de ce tombeau ne vient, elle aussi, que des apocryphes.

Il en va autrement d'Ephèse. Oui certes, il y a sur Ephèse de l'obscurité ; mais à travers cette obscurité que de lueurs ! Sans doute ces lueurs ne suffisent pas à faire éclater la vérité ; elles indiquent du moins de quel côté cette vérité se trouve. J'en dirai autant des témoignages qu'Ephèse peut pro-

duire et qui viennent de partout : des monuments, des Pères, de l'histoire, de la tradition, des apocryphes eux-mêmes. Non, aucun, pris à part, n'est absolument décisif ; mais leur nombre, mais leur masse, mais leur poids : quelle présomption, pour ne rien dire de plus, en faveur d'Ephèse ! Citons :

1° Cette curieuse et antique maison de Panaghia, transformée en chapelle, que tel archéologue compétent n'hésite pas à faire remonter, en partie du moins, aux premiers siècles, et où les Kirkindjiotes continuent après 1900 ans à placer la mort de la sainte Vierge.

2° Cette vieille église de la Mère de Dieu à Ephèse, la première très probablement qui ait été dédiée à Marie dans le monde entier.

3° Ce que dit saint Epiphane du voyage de saint Jean à Ephèse. Je donnerai le texte en entier. Le cas en vaut la peine :

*Licet Sacrarum Litterarum vestigia sectari, in quibus nullam de Mariæ obitu mentionem reperiet, mortua sit necne, sepulta an non sepulta fuerit.*

« Qu'on veuille bien parcourir la Sainte Ecriture, on n'y trouvera aucune mention sur la mort de Marie ; est-elle morte ou pas morte, ensevelie ou pas ensevelie ? » — Le Père continue ; et c'est ici que sa parole devient particulièrement intéressante :

*Ac cum Joannes interim in Asiam profectus sit, nusquam tamen B. Virginem itineris comitem secum illam habuisse significat ; sed de eâ re penitens Scriptura conticescit, id quod propter admirationis vehementiam factum arbitror, ne hominum animos majorem quemdam in stuporem injiceret.*

« Et lorsque, dans l'intervalle, Jean partit pour l'Asie, nulle part cependant l'Ecriture n'indique qu'il la prit avec lui. — Ecoutez ceci ! — Mais l'Ecriture se tait entièrement là-dessus ; et je pense

qu'elle l'a fait à cause de la grandeur de l'admiration, pour ne pas jeter les esprits dans je ne sais quelle trop grande stupeur. »

Qu'on veuille bien maintenant peser les mots. Saint Epiphane ne dit pas que l'Ecriture est opposée au voyage de Marie à Ephèse, mais simplement qu'elle n'en parle pas : — *de eâ re penitens conticescit.* Or pourquoi n'en parle-t-elle pas ? Parce que ce voyage n'a pas eu lieu ? — Non ! mais uniquement pour ne pas exciter « un trop grand enthousiasme parmi le peuple », comme vous dites vous-même, page 79 ; ou encore, selon que l'explique Mgr Bélet, « à cause du miracle prodigieux » dont ce séjour à Ephèse fut l'occasion, « et pour ne pas, avec le récit de ces miracles, jeter l'esprit des hommes dans une trop grande stupeur ». (Notes Hergenrœther, 1 vol., p. 231.)

Comme on sent dans ces dernières paroles que saint Epiphane, ainsi qu'en fait la remarque le Dr Zahn, n'est pas complètement ignorant du séjour de la sainte Vierge à Ephèse, ni de la fin merveilleuse qu'elle y fit, ni de l'Assomption qui suivit ! Il en a entendu parler, mais vaguement, comme d'une chose passée en pays éloigné. Il sait quelque chose « de l'histoire merveilleuse de la mort et de la sépulture de Marie », page 79. Il sait qu'il y a eu du mystérieux dans cette mort ; mais quoi au juste ? le détail précis lui échappe. Il sait assez pour parler de chose étonnante, capable de jeter les esprits dans la stupeur ; mais il ignore aussi assez pour ne pouvoir dire sûrement si Marie est morte ou pas morte, si elle a été ensevelie ou pas ensevelie.

Avec la chose passée à Panaghia, dans la solitude, sans pompe, sans éclat, sans bruit, à mille cinq cents kilomètres de Jérusalem (p. 231), ce langage

s'explique admirablement. Mettez la scène à Jérusalem, avec ces apocryphes qui entrent dans les plus menus détails, les paroles du saint n'ont plus de sens.

Avec Ephèse, saint Epiphane pouvait savoir quelque chose et ignorer beaucoup. A Jérusalem, avec les récits multiples des apocryphes, avec la prétendue « très vraie et très antique » tradition, avec « les témoignages qui, d'après vous, abondent depuis le III<sup>e</sup> siècle », p. 73, avec le tombeau présent sous ses yeux, l'ignorance de saint Epiphane est absolument incompréhensible et absolument inexplicable.

4° Ce que dit le concile d'Ephèse, entendu non au gré de M. tel, ou de M. tel ; mais comme l'entendent vingt commentateurs de science et de marque.

5° Ce pseudo-Jean, au dire duquel Cyrillien, évêque de Jérusalem, renvoie à Ephèse ceux qui lui demandent des renseignements sur la mort et la sépulture de Marie.

6° Ces curieuses paroles d'un autre apocryphe, Chaldéen : « Jean ensevelit la Vierge avec ses propres vêtements et l'enterra au mont Ilinus, dans le territoire d'Ephèse ». — Envoi de M. Bedjan, 20 mars 1902.

7° Ces deux historiens chaldéens, assez anciens, dont parle Mgr Audo, qui affirment tous deux que la sainte Vierge a été ensevelie par Jean à Ephèse, non ailleurs.

8° Ce fait considérable que, d'après les anciens, le Vénéérable Bède, les apocryphes eux-mêmes, au rapport de Enger, Jean ne s'est jamais séparé de Marie. Or, au témoignage des mêmes, Jean partit de bonne heure pour l'Asie et de bonne heure s'y fixa. Donc Marie suivit Jean en Asie, y vécut, et y mourut. La dernière conséquence, direz-vous, n'est point rigoureuse. D'accord ! mais admis que Marie est venue

en Asie, c'est à vous à prouver qu'elle en est repartie et qu'elle est morte à Jérusalem. Jusque-là ma conclusion est légitime.

9° Ce que dit saint Ildefonse dans un des sermons qu'on lui attribue, le 5<sup>e</sup> : « Ce que la sainte Vierge a fait après l'Ascension de Notre-Seigneur, avec qui elle a habité, Dieu seul le connaît, ainsi que l'archange Gabriel, ... saint Jean et les apôtres ».

Avec le séjour de Marie à Panaghia et la mort de Marie à Panaghia, rien de plus juste que ces paroles. Faites vivre Marie à Jérusalem au milieu des disciples ; faites-la enterrer à Gethsémani, avec les pompes funéraires qu'on nous raconte, les paroles du saint docteur ne sont plus qu'un mystère indéchiffrable.

10° Ce que saint Willibad rapporte au VIII<sup>e</sup> siècle de cette maison sans toit, située sur une montagne près d'Ephèse, et où saint Jean aimait jadis à prier.

11° Ce que dit Hippolyte le Thébain de la sainte Vierge Marie qui suivit saint Jean à Ephèse, demeura onze ans dans sa maison. Après quoi elle passa de la terre au ciel.

12° Cet Abdul-Faradj qui écrit que saint Jean ensevelit la sainte Vierge à Ephèse, et que personne ne sait en quel endroit.

13° Ces peintres des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles qui représentent généralement la mort de Marie à Ephèse.

14° Cette pléiade de savants qui avec Tillemont, qui avec Ruinart, qui avec Benoît XIV, se mettent à compulsor les titres et qui se prononcent franchement pour Ephèse, contre Jérusalem.

15° La tradition kirkindjiote, si claire, si péremptoire, et, sans le fait réel de la mort de Marie à Panaghia, absolument inexplicable.

16° Le témoignage également si formel de C. Emmerich.

11° bis. Ce que dit Bar Salibi, m. en 1171, *Capitulum in Mattheum: Mortua est Ephesi etc* p. 67.

Personne ne lui refusera une rare vertu, jointe à une candeur parfaite. Personne non plus ne lui refusera un merveilleux don de vision. Mettons qu'il lui arrive de se tromper sur des détails secondaires ou insignifiants ; on admettra bien qu'elle doit voir et dire vrai au moins pour l'ensemble des choses qu'elle rapporte, lorsque surtout elle y revient deux fois, trois fois, dix fois, répétant avec assurance ce qu'elle a dit la première fois. Or c'est le cas de Panaghia. C. Emmerich a sur Panaghia 2 chapitres et 18 articles qui forment un corps complet où tout se suit, où tout se lie, de la première ligne à la dernière. Rejeter en bloc ces 2 chapitres et ces 18 articles, où elle affirme si nettement qu'elle a vu cela en Dieu ? Que faites-vous alors de son don de vision ? et voyez où cela vous mène !

D'autant plus, remarquez-le ! qu'on n'est pas libre de dire qu'elle s'est trompée du tout au tout. La maison qu'elle décrit est là ; les rochers dont elle parle sont là ; le château, la montagne, la terrasse qu'elle mentionne, sont là ; vingt autres particularités qu'elle relève et signale sont là. Bon gré, mal gré, il faut admettre la véracité de la vision ; et alors quelle force pour la thèse d'Ephèse !

17° Pour finir, une autorité précieuse : le *Diario Romano*, qui déclare à qui veut l'entendre : que Marie est morte à Ephèse, selon l'opinion la plus probable.

Et maintenant que nous avons bien mis face à face Ephèse et Jérusalem, que l'on compare, et qu'on le juge !

A Jérusalem, aucune tradition historique ; des apocryphes qui lancent l'idée, un Orient qui finit par l'accueillir avec enthousiasme et qui s'emballe. Pendant ce temps, une Eglise occidentale qui tout entière se réserve et se tait.

A Ephèse, du silence aussi, mais comme il s'ex-

plique ! de l'obscurité, mais à travers cette obscurité que de lueurs et d'éclairs ! des lacunes, mais comme elles sont naturelles et dans l'ordre même des choses !

A Jérusalem, des non-sens, des illogismes, des contradictions sur contradictions.

A Ephèse, rien de semblable : ni non-sens, ni illogismes, ni contradictions ; tout est simple, droit, et tout est rationnel.

Résumons en deux mots cette longue discussion. A Jérusalem, rien en dehors des apocryphes ou sans les apocryphes. A Ephèse, on voudrait plus de lumière ; il y en a cependant assez pour suivre la tradition à travers les âges, remonter du XIX<sup>e</sup> siècle au premier siècle, et pouvoir dire de Panaghia avec infiniment plus de raison que de Gethsémani : Là est morte Marie Mère de Dieu ; là est son tombeau. J'ai assez dit pour qui sait lire et qui veut comprendre.

Claudite jam rivos, pueri ! sat prata biberunt.

## ARTICLE X.

## QUELQUES QUESTIONS POUR CONCLURE.

Je reviens à vous, cher Père, avant de clore cet ouvrage. Je voudrais, pour finir, vous soumettre certains points auxquels j'ai touché en passant, et que je n'ai guère eu occasion jusqu'ici de voir abordés, encore moins expliqués par les partisans de Jérusalem.

1° D'après les apocryphes qui servent de fondement à la tradition de Jérusalem, les apôtres ont tous été en un clin d'œil, sur des nuées, et par les anges, transportés des divers pays où ils se trouvaient, devant la porte de la sainte Vierge, sauf Thomas qui fut seul oublié. Pourriez-vous me dire comment saint Thomas a pu être oublié par les anges?

2° Saint Thomas, oublié par les anges, fut contraint de venir à pied du fond des Indes où il était alors, d'après la tradition. Cependant, à trois jours près, il arriva aussi vite que les autres.

Pourriez-vous me dire comment saint Thomas, venant à pied du fond des Indes, a pu venir aussi vite que les autres, sauf trois jours seulement de retard?

3° D'après les apocryphes qui servent de fondement à la tradition de Jérusalem, le convoi de Marie a été des plus pompeux : assistance énorme, miracles éclatants, bruit extraordinaire.

Pourriez-vous m'expliquer comment, après tant de pompe et tant de bruit, il s'est fait là-dessus un tel

silence, que pendant 500 ans, en dehors des apocryphes, personne n'en parle, personne n'a même l'air de s'en souvenir?

4° D'après tous les apocryphes, d'après vous, et aussi d'après la *très ancienne et très véridique* tradition de Jérusalem, dont parle Juvénal, le tombeau de Gethsémani est certainement le tombeau où Marie a reposé après sa mort. Toute la ville de Jérusalem le sait.

Pourriez-vous, étant donné la grande et universelle notoriété de ce tombeau, m'expliquer d'une part l'ignorance de saint Epiphane sur la mort, sur la sépulture de la sainte Vierge; m'expliquer d'autre part ce mot de lui encore plus extraordinaire : *Vestigia etiam obscura*, etc.?

5° D'après saint Damascène, le porte-drapeau de la tradition Hiérosolymitaine, et votre principale autorité, saint Denys l'Aréopagite a assisté à la mort et aux funérailles de la sainte Vierge.

Pourriez-vous m'expliquer comment saint Denys, converti en 52 seulement, a pu assister aux funérailles de la sainte Vierge que vous placez vous-même en l'année 44?

6° D'après saint-Jean Damascène, le porte-drapeau de la tradition de Jérusalem et votre principale autorité, saint Timothée, *premier évêque* d'Ephèse, a assisté à la mort et aux funérailles de la sainte Vierge; il est même nommé tout de suite après les apôtres, avant Hiérothée, avant même le grand Denys l'Aréopagite.

Pourriez-vous m'expliquer comment saint Timothée a pu assister en 44 aux funérailles de la sainte Vierge, avec la qualité d'évêque d'Ephèse, lorsqu'il n'a été institué évêque d'Ephèse qu'en l'an 64 ou 65? Pourriez-vous m'expliquer aussi pourquoi Timothée, simple évêque d'Ephèse et le plus jeune de tous, est

nommé le premier, après les apôtres, si les funérailles de Marie ont eu lieu loin et hors de son diocèse?

7° Saint Jean Damascène enfin nous parle d'anges qui chantent pendant trois jours sur le tombeau de la Vierge; de cercueil envoyé à Constantinople par Juvénal; de cercueil déposé et conservé à l'église des Blaquernes.

Pourriez-vous m'expliquer comment saint Jean Damascène a pu parler d'anges chantant pendant trois jours sur le tombeau de la Vierge, alors que saint Germain raconte que le corps de la Vierge a été ravi au ciel avant même d'entrer au tombeau?

Pourriez-vous m'expliquer comment saint Jean Damascène a pu parler de cercueil envoyé à Constantinople par Juvénal, lorsque le même saint Germain déclare qu'il n'y a jamais eu de cercueil, et que le Ménologe, de son côté, parle seulement de linceuls trouvés après l'Assomption de Marie?

Pourriez-vous m'expliquer enfin comment saint Jean Damascène, ou plutôt Nicéphore, a pu parler de cercueil déposé et conservé aux Blaquernes, alors que, d'après saint Germain, comme il a été dit déjà, il n'y a jamais eu de cercueil, et que le Ménologe, d'autre part, ne parle jamais pour les Blaquernes que d'une robe de la sainte Vierge trouvée en Galilée? Je vous laisse, cher Père, étudier questions et réponses.

Au moment de prendre congé de vous, il me reste un devoir à remplir, et je tiens à le remplir.

Dieu m'est témoin que je suis allé tant que j'ai pu aux sources mêmes, et aux sources les plus pures. Dieu m'est témoin que de toute mon âme j'ai cherché la vérité, et que je n'ai cherché que la vérité. Mais si les voyantes les plus favorisées se trompent parfois, combien ne suis-je pas exposé, moi chétif, à me tromper encore davantage! Qui m'assure que

j'ai bien trouvé? qui m'assure que j'ai bien compris? qui m'assure que j'ai bien rendu?

Puis cette parole de l'Esprit-Saint: *In multiloquio non deerit peccatum...* Et moi qui ai tant parlé!

Voilà pourquoi, Père, en vous quittant j'éprouve le besoin de vous dire très franchement et très cordialement ceci: Si, au point de vue du fond, des documents, j'ai erré en quelque chose, *ignoranter feci!* Parlez! et je n'hésiterai ni à me corriger, ni à vous donner juste et entière satisfaction. Est-ce au point de vue de la forme que j'ai failli? ai-je excédé le juste droit de la défense? Vous ai-je fait des blessures inutiles? *insipienter feci!* Dès maintenant, je vous en présente mes plus sincères excuses.

Combâtons, soit! pour ce qui nous semble la justice; mais toujours à la manière des anciens preux, en loyauté et courtoisie.

Je prie aussi le cher lecteur de vouloir bien m'excuser pour ce qu'il pourra trouver de trop imparfait comme forme dans telle ou telle partie de ce travail. J'y ai mis toute ma bonne volonté, toute mon attention, tous mes soins; je n'ai pas su mieux faire.

En dépit de défauts que je suis le premier à reconnaître, j'ai cependant confiance, grande confiance dans le succès final de notre cause. Pourquoi?... Parce que, si nos adversaires ont avec eux et pour eux l'Eglise « orientale », il semble bien que nous avons avec nous et pour nous l'Eglise romaine. Or c'est l'Eglise romaine qui est la gardienne de la tradition, la mère de toutes les Eglises, la maîtresse de la vérité.

## ÉPILOGUE

Depuis notre dernière publication, juin 1897, certains faits nouveaux se sont produits à Panaghïa et autour de Panaghïa, intéressants, curieux, plusieurs même étonnants. Je les livre tels quels, sans commentaires.

I. — *Découvertes successives*, juillet-août 1898, juillet-août 1899 :

1° Près de la nouvelle maison d'habitation :

A gauche de la maison : des conduites d'eau, — des jarres de distance en distance, disposées le long d'une de ces conduites et encastrées dans la canalisation. — Un puits, sous le sentier qui mène à la chapelle. — Un torse en marbre, tiers de grandeur naturelle, tronqué.

Derrière la maison, huit arcades à la file, la première éboulée, les trois suivantes intactes, le reste croulant et menaçant ruine. En avant de ces arcades, à environ trois mètres de distance, et bordant un bassin, vestiges de cinq colonnes rondes, en plaquettes.

Sous la 3<sup>e</sup> et sous la 4<sup>e</sup> arcade, à 0,80 c. de la voûte, deux tombeaux. Dans chacun de ces tombeaux, un squelette complet, tête du côté de la chapelle, pieds du côté du Kara-Tchalti ; ossements des mains à la hauteur du bassin, et dans les mains de l'un une médaille de Constant, dans les mains de l'autre une médaille de Justinien. — Les deux cadavres étendus sur un lit de briques, avec deux lampes funéraires,

une à droite, l'autre à gauche. Tombes fermées en dessus par trois dalles en terre cuite, de 0.49 sur 0.68, inclinées sur le mur du fond.

Trouvé, dans les décombres, d'autres lampes funéraires, — sept autres médailles, dont une de Constantin, et une d'Anastase, — des vases de poterie, — des objets de verre, — un moule à hosties en terre cuite, avec épis et raisins, — des briques ou tuiles de toute espèce, — des restes de peintures rougeâtres, incrustées de petits cubes de mosaïque.

Trouvé encore, au-dessus et derrière les arcades des murs de forte et solide maçonnerie : des escaliers, des terrasses, dont une pavée de mosaïque, cubes blancs et noirs ; des ruines de maison, et une urne avec des os d'enfant.

Trouvé enfin, en avant de la maison, trois tombes : deux taillées dans le roc, la troisième avec parois de marbre et mosaïque ; — derrière la chapelle, une certaine quantité d'ossements ; — dans les environs, assez bon nombre de tombes, creusées aussi dans le roc, et ayant encore, plusieurs au moins, des lacrymatoires.

2° Chapelle. Même année 1898 et dans le même temps, découverte encore plus curieuse dans l'intérieur de la chapelle.

Il s'agissait de retrouver l'ancien pavage. Déjà les ouvriers avaient enlevé de la terre et mis à jour des carreaux de marbre blanc, forme octogone, quelques-uns entiers, la plupart brisés en morceaux, lorsque, arrivés au centre de la chapelle, entre les deux pièces, à l'endroit même où C. Emmerich place l'ancienne cheminée, ils découvrirent, à 0,50 sous le sol, cinq fragments de marbre, dont trois assez considérables, noircis par la fumée, et rappelant les restes d'un foyer ou d'unâtre.

Il y avait alors présents à Panaghïa quatre prêtres

tres européens : deux missionnaires d'Afrique, les PP. Mâthiret et Fouquet; un prêtre libre de Paris, M. l'abbé Gouyet; enfin M. Jung, directeur des fouilles.

Qu'est-ce que cela? se demandèrent-ils très intrigués par cette découverte. Creusons et voyons!

Les ouvriers creusèrent et sortirent environ deux mètres cubes de pierres, noires, d'un côté, de fumée et de suie, mais point calcinées; puis des morceaux de briques également noircis; puis de la cendre durcie.

Les débris de l'ancienne cheminée dont parle C. Emmerich, qui fut détruite sans doute lorsque les apôtres transformèrent la maison primitive en chapelle, et que par un pieux respect on avait voulu conserver à la même place, dans un trou creusé exprès dans le roc! On ne voit guère d'autre explication que celle-là.

II. — *Guérisons, etc.* — Cette cendre trouvée à Panaghia opère, nous dit-on et nous écrit-on de divers côtés, des cures merveilleuses...

A Smyrne, octobre 1901, une délivrance, déclarée par la science matériellement impossible, s'accomplit avec la plus grande facilité et sans complication aucune, après neuvaine à la Panaghia et application de la cendre de Panaghia.

A Santorin, mai 1903, une servante grecque a la main entièrement déformée par un énorme abcès qui lui enfle le bras jusqu'au coude et qui la fait horriblement souffrir. Le médecin qui la soigne, grec lui-même, l'envoie à l'hôpital des Sœurs. Elle y arrive en pleurant de douleur et en invoquant la sainte Vierge: Panaghia mou! Panaghia mou! — Vous invoquez la sainte Vierge? lui dit la Sœur qui la reçoit; voulez-vous que je vous fasse un remède d'Elle? — Oh! ma Sœur, tout ce que vous voudrez,

répond la pauvre patiente. La Sœur alors mêle un peu de cendre de Panaghia à un verre d'eau, et avec cette eau se met à laver main et bras de la malade. A mesure que la Sœur baigne une partie malade, la douleur disparaît; mais le mal reste. Ainsi soulagée, la malade se couche et s'endort paisiblement. A son réveil, la main si malade la veille est saine comme l'autre; plus d'enflure, plus d'abcès, plus aucun mal. Le médecin, étant venu peu après, constata la guérison parfaite et il n'hésita pas, dans un procès-verbal signé de lui, à reconnaître le caractère tout à fait extraordinaire de cette guérison. Il termine son rapport par ces belles paroles: « Malheureux ceux qui refusent de reconnaître l'intervention divine dans les choses humaines! »

J'ai là sous les yeux d'autres certificats de guérisons; mais l'on comprendra que, dans une affaire si délicate, il importe d'être sobre, et de se borner aux faits principaux dûment et sûrement constatés.

### III. — *Apparitions.*

1<sup>o</sup> Le 13 août 1902, entre 5 h. et 6 h. du soir, le soleil encore assez haut, une jeune femme grecque, habitant Panaghia pour le moment, était à ramasser sur les buissons le linge de sa lessive. Elle se pressait, car elle était bien fatiguée du travail du jour, et avait hâte d'aller se reposer.

Tout d'un coup, sur le flanc du Kara-Tchalti, en face d'elle, et non loin d'elle, apparaît une Dame vêtue de noir, les bras croisés sur la poitrine, la tête penchée dans une attitude de tristesse; avec un long voile qui lui couvre la tête, une partie de la figure, et qui retombe ensuite, à droite et à gauche, jusqu'à ses pieds. La Dame est debout sur un roc, immobile, tournée du côté de la chapelle, et visible de la tête aux pieds.

A cette vue soudaine, la jeune femme est prise

d'un grand saisissement. Ce n'est point de la peur qu'elle éprouve, mais « un vif et profond sentiment de Dieu ». Elle a conscience intime que c'est la sainte Vierge qui lui apparaît. Elle s'arrête toute tremblante, contemplant l'apparition. Une demi-heure, lui semble-t-il, s'écoule dans cette contemplation. — Et à quoi pensiez-vous pendant ce temps ? que faisiez-vous ? — Je ne pensais à rien, et je regardais, je regardais, je regardais !

Sur le premier moment, la Dame noire, avon-nous dit, était visible de la tête aux pieds ; mais presque aussitôt il se forma comme « une fumée bleuâtre » qui, partant des pieds, monta peu à peu, s'élargissant, s'épaississant, et finit par envelopper la Dame d'une espèce de nuage jusqu'aux genoux.

Comme la Dame demeurait toujours immobile et dans la même attitude, la voyante eut la pensée d'appeler un prêtre qui se trouvait à quelque 500 pas de là, occupé à la chapelle, afin qu'il vît, lui aussi, l'apparition. Elle fit donc quelques pas du côté de la maison, mais sans quitter du regard la Dame noire, appelant son frère pour qu'il allât bien vite chercher le prêtre.

Avant que le frère eût entendu son appel et eût pu avertir le prêtre, Dame et nuage s'élevèrent environ d'un mètre au-dessus du sol ; puis, glissant dans l'espace, se mirent à monter doucement, doucement le long de la montagne, jusqu'au sommet du Kara-Tchalti, là où nous comptons trouver le tombeau. Le sommet atteint, à l'angle même de la station dite du Calvaire, le nuage enveloppa soudain la Dame noire, et tout disparut à la fois.

La jeune femme rentra chez elle blême et palpitante, ayant encore son linge sur le bras. Elle raconta ce qu'elle venait de voir. Telle fut l'impression que fit son récit sur les ouvriers qui l'entendirent,

que tous ceux qui étaient catholiques voulurent se confesser et communier le lendemain, et que ceux qui étaient grecs tinrent de leur côté à assister à la messe : ce qu'ils ne faisaient guère jusque-là.

La voyante est une jeune femme grecque, de la campagne, déjà mariée et mère de famille, saine de corps, saine d'esprit, d'une simplicité remarquable, et d'une droiture au-dessus de tout soupçon. Je puis ajouter que depuis deux ans qu'a eu lieu l'apparition, elle n'a jamais varié dans son récit, en dépit des questions multiples et captieuses parfois qu'on lui adressait. Je dois dire enfin que jamais non plus elle n'a cherché à se prévaloir de sa vision. Si on l'interroge, elle vous répond avec la candeur naïve d'une enfant innocente ; hors de là, elle se tient à l'écart, et se tait.

2<sup>o</sup> 15 octobre 1903. — Vers les 8 heures du soir, nuit close, Sœur G., Visitatrice des Filles de la Charité à Constantinople, se trouvait à Panaghia, dans un petit jardin qui précède la maison, attendant ses compagnes. Soudain une vive lueur frappe ses regards du côté du Kara-Tchalti. C'est une lumière assez volumineuse, très éclatante, très scintillante, et extraordinaire, qui paraît tantôt s'arrêter, tantôt suivre lentement la crête de la montagne. Il n'y a ni chemin de ce côté, ni sentier aboutissant à quoi que ce soit.

Très impressionnée de cette lumière extraordinaire « qui ne ressemble ni à étoile, ni à feu follet, ni à torche enflammée, encore moins à lampe et à lanterne », la Sœur appelle ses compagnes, qui, arrivant l'une après l'autre, au nombre de quatre, voient comme elle et dans les mêmes conditions qu'elle cette étrange lumière. Le spectacle dura bien dix minutes. Arrivée, autant qu'on put en juger la nuit, au point même où, ~~il y~~ an auparavant, la

Dame noire avait disparu, la lumière inclina un peu au sud, puis, sans changer de volume, pâlit et s'éteignit. — Signé par la Visitatrice susdite.

Qu'est-ce que tout cela ? N'est-ce pas un encouragement pour nous à persévérer dans la voie où nous sommes entrés, ou mieux où la Providence nous a fait entrer quasi malgré nous ? A quoi tendent les derniers faits en particulier ? N'est-ce pas une incitation à chercher le tombeau, là où depuis douze ans nous pensons qu'il se trouve, et comme une espérance que nous ne tarderons pas à le découvrir ?

Il y aura 40 ans bientôt, un vénérable professeur de la Propagande à Rome, le P. Loretto Jacovacci, parlait à ses élèves de l'Assomption, et en particulier de la proclamation du dogme de l'Assomption : Père, disaient ceux-ci, quand l'Église ajoutera-t-elle à la couronne de Marie ce dernier fleuron qui lui manque ? « Je ne suis ni prophète, répondit le maître, ni fils de prophète ; cependant, lorsque sera venue dans les décrets éternels l'heure de proclamer ce dogme, il me semble que la divine Providence, qui fait tout avec nombre, poids et mesure, commencera par faire naître un mouvement d'opinion sur cet objet ; puis elle fera trouver le tombeau... — Trouver le tombeau ! s'écrièrent plusieurs voix ; que dites-vous là, Père ? le tombeau est à Jérusalem. — Non, reprit le Père, avec un geste expressif ; le tombeau n'est pas à Jérusalem ; et on ne sait où il est. »

L'heure annoncée par le vénérable professeur serait-elle venue ?

Il se fait du bruit depuis quelques années autour de la proclamation du dogme de l'Assomption. Dans le même temps, des recherches plus actives que jamais sont entreprises pour découvrir le vrai tombeau de la Vierge. On nous rapporte d'autre part une belle parole du Souverain Pontife aujourd'hui

régnant. « Pie IX, aurait-il dit, a été le pape de l'Immaculée Conception ; moi, je serai celui de l'Assomption ! »

Oh ! Très Saint Père, puissiez-vous avoir dit vrai !

Plaise à Notre-Seigneur de faire trouver bientôt, bientôt le tombeau de sa divine Mère, fût-ce même ailleurs qu'à Ephèse !

Et plaise à Marie d'accorder au saint et apostolique Pie X l'immense consolation de mettre le sceau aux gloires de la Reine des Cieux, en proclamant le dogme de sa glorieuse Assomption !

Amen !

Reverend. Signore

È stato non senza un particolare compiacimento che il Santo Padre ha ricevuti i tre opuscoli pubblicati dalla S. V. Illma nell'intento di portare, per quanto è possibile, nuova luce sul difficile problema del luogo della morte e dell'Assunzione della Santissima Vergine. Sua Santità ha rilevato con viva soddisfazione tutta l'intensità degli accurati studi posti sul grave argomento da V. S. e dai confratelli di Lei. Porgendo pertanto a V. S. grazie specialissime per il bell'omaggio, la Santità Sua si dichiara grata anche ai rimanenti sacerdoti della Missione di Smirne, ed impartendo a Lei del pari che ad essi l'Apos=

tolica Benedizione, prega di buon cuore Todio  
e l'Augusta Madre di Lui a dispensare sem-  
pre più abbondanti i lumi celesti a tutti coloro,  
che con affetto di figlio consacrano lo studio alla  
ricerca del beato luogo, ove sorge la tomba  
di Maria.

Nel professarle anch'io la mia rico-  
noscenza per gli esemplari dei menzionati lavo-  
ri a me cortesemente destinati, passo a raffer-  
marmi con sensi di particolare stima

Di V. S. R.

Roma 5 Aprile 1905

Affmo nel Signore  
R. Card. Merry del Val

Rev. Eugenio Poulin

Prête della Missione

Superiore del Collegio del S. Cuore a  
Smirne

Folio 11026

Révérèndissime Monsieur

Ce n'a pas été sans un particulier  
plaisir que le Saint Père a reçu les trois  
opuscules publiés par Votre Seigneurie Illus-  
trissime, dans le but d'apporter, autant que  
possible, une nouvelle lumière sur le difficile  
problème du lieu de la mort et de l'Assomp-  
tion de la Très Sainte Vierge. Sa Sainteté a  
relevé avec une vive satisfaction toute la force  
des recherches approfondies faites sur ce grave  
sujet par Votre Seigneurie et par ses Confères.  
Aussi en adressant à Votre Seigneurie un  
merci très spécial pour son bel hommage,  
Sa Sainteté se déclare reconnaissante aussi  
envers les autres prêtres de la Mission de Smyrne;

et en vous accordant ainsi qu'à ces Messieurs,  
 la Bénédiction Apostolique, Elle prie de bon  
 cœur Dieu et son Auguste Mère de dispens-  
 ser toujours de plus en plus abondantes les lu-  
 mières célestes à tous ceux qui, avec une affec-  
 tion de fils, consacrent leurs études à rechercher  
 le lieu où se dresse la tombe de Marie.

En vous exprimant moi aussi ma recon-  
 naissance pour les mêmes exemplaires que vous  
 m'avez si courtoisement envoyés, je vous donne  
 l'assurance de mes sentiments d'estime particulière

De V. S. R.

Rome 5 Avril 1905

Très affectionné dans le Seigneur

R. Card. Merry del Val

R. Eugène Poulin

Père de la Mission

Supérieur du Collège du Sacré-Cœur

à Smyrne

## TABLE DES MATIÈRES

AVIS au Lecteur. . . . .	VII
APPROBATION de Monseigneur Timoni. . . . .	IX
PRÉFACE de l'auteur. . . . .	XIII

### PREMIÈRE PARTIE

#### RÉPONSES DÉTACHÉES.

Les Contradictions. . . . .	3
Les Erreurs. . . . .	7
Les Assertions hasardées. . . . .	25
Les Citations défectueuses. . . . .	39
Les Insinuations. . . . .	54
Les Points à éclaircir. . . . .	58

### DEUXIÈME PARTIE

#### LES THÈSES.

Les Voyantes. . . . .	96
L'Arrivée de saint Jean à Ephèse. . . . .	104
L'Eglise du Concile. . . . .	128
La Phrase du Concile. . . . .	132
La Tradition de Jérusalem au IV <sup>e</sup> siècle. . . . .	141
La Tradition de Jérusalem au V <sup>e</sup> siècle. . . . .	147
La Tradition de Jérusalem du VI <sup>e</sup> au X <sup>e</sup> siècle. . . . .	152
Les Concordances de Panaghia. . . . .	199
La Tradition des Kirkindjotes. . . . .	217
Ephèse et Jérusalem. . . . .	224
Quelques questions à expliquer. . . . .	252
Epilogue. . . . .	256